00101505

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

Gord
Fo 848.8
Fev/Mar
101505

LE MARI EMBAUMÉ

DEUXIÈME PARTIE.

LE MORE.

I

LA FOLIE NOIRE DU COMTE DE PARDAILLAN.

Les tilleuls avaient grandi étalant au loin leurs vertes ramées, les hautes murailles du couvent avaient noirci au soleil et à la pluie, quelques lézardes se montraient entre les fenêtres de l'hôtel de Vendôme, toujours triste, en face du riant parterre qui le séparait du logis de Mme Honorée de Guezevern-Pardaillan, maîtresse de la porte du monastère neuf des Capucines.

C'est que notre histoire a fait un saut de quinze années, franchissant d'un seul coup toute la fin du règne de Louis XIII, le Juste, et atteignant ainsi les débuts de la régence d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV.

Le cardinal de Richelieu était mort en son palais, le 4 décembre 1642, à cinquante-huit ans d'âge, si fort et si puissant que son autorité resta vivante derrière lui.

Louis XIII était mort au château de Saint-Germain, le 14 mai 1643, si faible et si dédaigné que sa dernière volonté ne fut même pas écoutée.

Le roi avait cinq ans et quelques mois. La régence nouvelle, ayant une longue carrière à parcourir, ressemblait presque à un règne. Anne d'Autriche, quoiqu'elle eût quarante ans sonnés, gardait parmi son peuple une réputation de beauté et même de jeunesse. On lui tenait compte de l'interminable tutelle qui, pendant vingt-huit ans, avait pesé sur sa liberté. On s'était accoutumé à voir en elle une pensionnaire couronnée dont la sombre jalousie du feu roi faisait une esclave. Devenue mère très-tard, elle avait aussi le bénéfice de ce petit lit où dormait Louis le Grand encore enfant.

Rien ne rajeunit si bien qu'un berceau.

On l'avait plainte assez longtemps pour l'aimer quelque peu. La cour et la ville s'étaient intéressées aux bizarres romans de ses amours, dont nul n'avait su bien lire les pages mystérieuses et courtes. Nous avons prononcé le mot pensionnaire : pour beaucoup, ses intrigues galantes étaient tout bonnement des fredaines de fillette opprimée, trop punies par la brutalité froide et odieusement rancunière de son mari, vieux

barbon de comédie torturant à plaisir cette Agnès sans défense.

Le barbon et son Agnès avaient, en réalité, juste le même âge. L'oppresseur était un pâle jeune homme, débile et beau ; la victime était une grosse maman, solidement nourrie, que ses portraits nous montrent avec de rondes joues un peu tombantes, à l'autrichienne, et une gorge triomphale, faite pour inspirer une tout autre impression que la pitié.

Il y a des natures à qui le malheur donne un désirable embonpoint. Après tout, Anne d'Autriche était une charmante femme très-coquette, un peu faible d'esprit, aimant beaucoup l'Espagne et ses aises, en politique comme en amour, fidèle à son mari je le suppose, et à M. le cardinal de Mazarin, j'en suis sûr, gouvernante médiocre, patriote douteuse, ayant eu dans sa vie une demi-douzaine d'aventures jolies et quelques moments dramatiques où elle ne fut pas sans déployer une belle fierté. Nous ne voyons pas pourquoi la pierre lui serait jetée, à cette reine appétissante et blanche qui se fâchait à la façon des soupes au lait. Peut-être qu'une personnalité mieux tranchée aurait eu plus de peine à traverser l'ouragan pour rire que la Fronde allait déchaîner sur Paris et les provinces en chantant.

Ce joli garçon de Mazarin, menant le monde, sous prétexte de gagner sa vie, le duc de Bouillon, Machiavel bourgeois, travaillant pour son pot-au-feu, Gaston

d'Orléans, grignotant la chèvre en broutant le chou, Mme de Chevreuse soulevant des tempêtes dans une cuvette pour donner à l'ami de sa famille, l'abbé de Gondi, le plaisir de les apaiser, MM. de Conti, d'Elbeuf et de Beaufort tirant chacun à soi au milieu d'intrigues galantes où d'horribles soupçons passent et repassent sans produire le moindre éclat, le conseiller Broussel, Prud'homme anticipé que les Parisiens bafouent de leurs respects, le chancelier Séguier, presque sage au milieu de ces folies, et ces deux grandes têtes : Turenne et Condé, bataillant au hasard parmi la farandole ivre que dansent la cour, la ville, les parlements, la finance, tout cela va bien, je ne sais pourquoi, autour d'Anne d'Autriche, dodue, fraîche, coiffée à la Sévigné et jouant le sort de la France, dont elle ne se soucie guère, pour garder les moustaches de son svelte cardinal.

Notre drame ne va pas jusqu'à la Fronde. C'est un fait particulier, à peine mêlé aux intrigues du temps, qui fait notre histoire. Il naît et meurt, dans ces heures de transition qui séparèrent la mort de Louis XIII de la révolte du Parlement. Cette courte et insignifiante période est appelée dans les livres le règne des Importants.

Les Importants étaient tous ceux qui avaient eu la tête courbée sous le lourd talon de Richelieu, et on les nommait ainsi parce que, ne sentant plus sur leur front le poids de ce terrible talon, ils se redressèrent

haut et vite. On put croire un instant qu'ils allaient être les maîtres. La reine aimait en eux ses anciens camarades de cour, ses alliés de « l'opposition, » s'il est permis d'appliquer ce mot tout moderne à des choses d'une autre époque. Elle mit à leur ouvrir les portes des prisons un empressement cordial.

On vit alors reparaître tous ces paladins de la résistance, qui excitaient autrefois parmi le peuple et parmi la noblesse un véritable enthousiasme : les ducs de Retz, de Guise, d'Épernon, la marquise de Senecey, Mme d'Hautefort, la duchesse de Chevreuse, Fontrailles, Chateauneuf, le président de Blanc-Mesnil, et même ces deux hommes à poignard, Montrésor et Saint-Ibal, les assassins du premier ministre.

Bien entendu que le bon duc César de Vendôme revint aussi et qu'il rapporta sa colique.

Mais il est deux vérités que nous n'avons besoin d'apprendre à personne. En France, les vogues durent peu, et le pouvoir suprême est un calmant héroïque qui modifie du jour au lendemain les idées des gouvernants.

Les revenants de la Bastille et de l'exil semblèrent aux Parisiens lamentablement démodés : ils avaient vieilli et n'étaient plus persécutés.

La reine partagea cet avis. Elle trouva, en outre, que tous ces braves gens rapportaient avec eux des idées de l'autre monde.

On raconte que, dès le lendemain de la mort

du roi, la reine dit en passant devant un portrait de Richelieu :

« Si cet homme-là vivait, il serait notre souverain conseil. »

Les Importants auraient dû méditer ce mot-là. Ils n'avaient pas le temps, occupés qu'ils étaient à triompher sur toute la ligne. L'évêque de Beauvais, leur chef, confesseur de la reine, annonçait ici et là qu'il allait rétablir l'âge d'or par décret, et ce bon duc César chuchottait entre deux tranchées que son coquin de fils, Beaufort, menait déjà Sa Majesté par le bout du nez.

Mazarin, le joli cardinal, ne disait rien. Il n'était rien, sinon la créature du grand ministre mort. L'opinion publique déclarait sa carrière brisée. Anne d'Autriche affectait pour lui de l'éloignement et du mépris.

Mais il y avait à Paris un petit abbé, méchant comme un démon, assez mal bâti, plus brave que l'épée, galant, généreux, magnifique, très-grand seigneur par sa naissance, très-dangereux par son caractère, qui se nommait J.-F. Paul de Gondi. Ce petit abbé qui ne craignait Dieu ni diable, et qui devait être un jour le cardinal de Retz, disait déjà et même écrivait que l'éloignement de la reine pour M. de Mazarin le faisait rire.

Il était myope, ce petit abbé, myope à prendre, dans la rue, le papa Broussel pour M. de Bassompierre, mais sa malice avait des yeux de lynx.

Un matin du mois de juillet, en l'année 1643, nous nous retrouvons donc au lieu même où commence notre récit, dans ce Clos-Pardaillan, fleuri et embaumé, qui était le jardin privé de dame Honorée.

Les événements avaient eu beau marcher, dame Honorée restait la même : une excellente béguine fort occupée de son salut, mais ne dédaignant pas d'écouter les cancans de ce monde.

Or, il y avait un cancan, plus qu'un cancan, une rumeur ayant trait à des personnes qui la touchaient de très-près, et cette rumeur couvrait un mystère que jamais elle n'avait pu sonder.

Il s'agissait de notre ami Pol de Guezevern : M. le comte de Pardaillan, confiné depuis quinze longues années dans son château du Rouergue. Dame Honorée n'avait jamais revu son neveu, à dater de cette soirée où M. de Vendôme l'avait marié en le faisant son intendant, mais pendant que maître Pol gérait les domaines du bon duc, dame Honorée avait fréquemment de ses nouvelles, des nouvelles ordinaires possibles, vraisemblables.

Il allait, venait, rendait ses comptes et se conduisait comme un chrétien.

Maintenant qu'il avait eu cette étrange fortune de succéder au feu comte de Pardaillan, malgré tant de gens placés entre lui et cet héritage, les choses n'étaient plus ainsi.

La vie de maître Pol, devenu grand seigneur, était

tellement bizarre, que le doute jaillissait des esprits les plus crédules.

Et pourtant, le doute avait tort, chacun savait bien cela, et dame Honorée mieux que personne, puisqu'elle connaissait Éliane, sa nièce, un cœur d'or, une vertu pure comme le diamant.

Éliane s'était retirée, toute jeune et toute belle qu'elle était, vivant comme une recluse, malgré son titre de comtesse qui l'eût si aisément appelée à la cour; Éliane s'était donnée toute entière à un dur, à un lugubre devoir.

Et si bizarre, nous répétons le mot, que fût la situation de l'homme à qui elle avait voué sa vie, cette situation était nettement, surabondamment constatée par des témoignages indubitables et par la grave assertion d'un homme de l'art.

Maître Mathieu Barnabi, parti de très-bas pour arriver au sommet de la science, d'abord chimiste juré, puis médecin de feu la reine-mère, et honorable et discrète personne, Renaud de Saint-Venant, conseiller près le Parlement de Paris, ami d'enfance de l'infortuné comte, étaient les deux seuls étrangers qui eussent accès au château.

Maître Mathieu Barnabi avait fourni et signé sa déclaration, portant que le comte de Pardaillan, frappé de folie au moment même où Dieu lui avait donné la grande fortune dont il jouissait et le noble nom qu'il

portait, restait depuis lors incapable de vivre la vie commune.

Item que sa folie, d'espèce particulière, avait pour symptôme unique la crainte, l'horreur de ses semblables, lui laissant à tous autres égards l'usage de sa haute et solide raison : ce pourquoi, ses affaires, menées par lui-même, au moyen de Mme la comtesse sa femme, continuaient à être faites et bien faites.

Item que cette folie, quelle que fût sa source, s'était manifestée au premier moment par des exaltations furieuses et dangereuses pour les tiers, autant que pour lui-même, et qu'à sa première heure lucide il avait demandé, il avait exigé de ne plus voir que sa bien-aimée femme Éliane, comtesse de Pardaillan, laquelle il reconnaissait toujours, au milieu même de ses plus furieux accès.

Item qu'il avait fallu se conformer à ce vouloir, tant pour conserver la vie dudit comte de Pardaillan que pour épargner l'existence des étrangers et même de ses serviteurs : la vue d'un être humain quelconque, autre que Mme Éliane, maître Mathieu Barnabi, soussigné, et le sieur conseiller de Saint-Venant pouvait porter ledit malheureux comte aux dernières extrémités contre lui-même et ses semblables.

Cette déclaration de Maître Mathieu Barnabi, mise en circulation quinze ans auparavant, n'avait pas peu contribué à la renommée du célèbre praticien. Les hommes de science l'avaient discutée, les gens de cour

s'en étaient amusés comme d'un fait purement original et curieux, portant surtout leur intérêt sur Mme Éliane qui, un moment, était passée à l'état d'épouse illustre.

Puis les épilogueurs étaient venus. Le fait de la folie n'avait jamais été contesté, mais on en avait recherché curieusement les causes. Était-ce le choc d'un grand bonheur inespéré qui avait produit cet accident terrible?

Était-ce le remords? car, en ce temps-là, certains crimes étaient aisément soupçonnés, et l'on ne peut dire que les soupçons eussent toujours tort.

Bien des existences s'étaient éteintes pour faire de Pol de Guezevern, cadet de Bretagne et simple intendant, un des plus riches gentilshommes qui fussent en France.

Maître Mathieu Barnabi était là dedans, l'ancien drogueur de la reine-mère, et tout ce qui touchait à ces Médicis avait méchante odeur, dès qu'il s'agissait de maléfices et de poisons.

Quoi qu'il en soit, trois requêtes furent présentées au Parlement de Paris, au nom de M. le baron de Gondrin Montespan, héritier du feu comte, sur la même ligne que maître Pol. La première de ces requêtes tendait à la rescision des actes entre-vifs, passés entre Guezevern et le défunt.

La seconde était afin d'informer touchant les rumeurs qui couraient sur la fin prématurée des autres héritiers.

La troisième sollicitait une enquête sur l'état du présent comte de Pardaillan, incapable de porter son titre et de gérer son avoir.

Ici commença le rôle du conseiller Renaud de Saint-Venant.

Ce galant homme, rompant vaillamment en visière à son ancien ami et associé le baron de Gondrin, enterra dans les archives de la Grand'Chambre les trois requêtes par son influence personnelle.

Il était habile et avait beaucoup d'argent à sa disposition. Il intéressa ses collègues à la situation si vraiment malheureuse du comte, dans un discours fort éloquent, et les enthousiasma au récit du dévouement romain de la comtesse.

Il importe au lecteur de connaître le dernier argument, la péroraison de sa harangue.

Après avoir exalté la piété de cette jeune femme, si belle, enterrée vivante et donnant toutes les heures de son existence à l'abnégation conjugale, Renaud s'exprima ainsi :

« D'ailleurs, l'accusation criminelle manque de base, autant que l'action civile manquerait d'intérêt. La mort ne s'est point arrêtée après avoir frayé ce triste chemin qui a conduit Pol de Guezevern à la fortune : son fils unique, mon filleul, Renaud de Guezevern Pardaillan, est mort, selon toute apparence ; une main coupable, une main perfide l'a soustrait à l'amour de ses trop infortunés parents.

« Ils n'ont plus qu'une fille au berceau, et au décès du présent comte les collatéraux avides pourront fondre sur cet héritage, qui semble porter malheur. »

Cela était vrai, et cela était à la connaissance de tous. Dans la nuit même qui avait suivi la première arrivée du comte et de la comtesse de Pardaillan, venant prendre possession de leur château, le petit Renaud, âgé de quatre ans, avait été enlevé de son berceau par une main inconnue.

Bien que le seul intéressé fût, en apparence, M. le baron de Gondrin, l'auteur du rapport, le sieur de Saint-Venant eut la clémence de ne le point accuser.

Mais les trois requêtes furent noyées.

Nous devons ajouter que, depuis lors, nul n'avait pu retrouver la trace du petit Renaud de Guezevern, seul héritier des biens de Pardaillan.

Et qu'à défaut de requêtes les bavardages allaient leur train, si bien que dame Honorée, au fond de sa dévote solitude, en pouvait ouïr continuellement l'écho.

Elle questionnait par lettres Éliane qui lui répondait fidèlement, mais les réponses d'Éliane ne contenaient jamais que des choses connues par la vieille dame. Ces réponses parlaient de la santé de son mari qui était bonne à la condition que rien ne vînt éveiller la terrible susceptibilité de son état mental; elles faisaient allusion souvent au malheureux enfant, qui était désormais perdu sans espoir, et remerciaient Dieu dont la bonté

leur avait gardé du moins ce cher petit être, leur fille, leur seule joie, leur dernier amour.

Pola grandissait, Pola était bonne, Pola était belle.

Deux mois avant le moment où recommence notre récit, dame Honorée avait eu une grande surprise. Une charmante enfant, blonde et rose, que la bonne dame reconnut au premier coup d'œil, tant elle ressemblait à maître Pol, son père, était arrivée inopinément, sur le tard, à l'heure où les béguines se couchent, et s'était jetée à son cou en riant.

« Bonsoir, ma tante, avait-elle dit, je viens passer du temps avec vous. »

Comme dame Honorée, au comble de l'étonnement, lui demandait pourquoi elle avait quitté sa mère, la fillette répondit sans perdre son sourire.

« Je n'en sais rien, bonne tante. »

Elle remit en même temps un pli à la vieille dame qui l'ouvrit et lut :

« Ma chère et respectée tante,

« Donnez un asile à ma bien-aimée Pola. Elle sera en sûreté chez vous. Au château de Pardaillan un cruel danger la menace. »

Le billet était signé « Éliane. »

II

BRUNE ET BLONDE.

Cette jolie Pola avait fait le voyage de Paris à petites journées, gardée par une forte escorte que commandait une de nos anciennes connaissances : le coquin de Mitraille.

Mitraille avait du plomb dans la tête maintenant; il le disait au moins; il avait servi dans les dernières guerres et bien des gens l'appelaient capitaine. Mais il n'y tenait point et préférait de beaucoup l'autre titre qui était sa renommée et sa noblesse. A son propre sens il était Coquin de Mitraille comme M. de Luxembourg était Bouchard de Montmorency.

C'était bien le plus honnête garçon du monde; il

faut cela pour ne point reculer devant le nom de Coquin. M. de Vendôme le lui avait donné, le feu roi l'avait confirmé, en pleine tranchée, un jour de mauvaise humeur. Mitraille y tenait et personne ne se mettait à la traverse.

Mitraille avait gardé du temps passé deux impressions très-vivaces, son attachement pour maître Pol et sa haine contre le bon Renaud de Saint-Venant. Il se souvenait de la mission fantastique que ce dernier lui avait donnée, près de M. le commandeur de Jars et de l'arrestation qui s'en était suivie. Le motif de ce mauvais tour était resté pour lui un mystère, mais sa rancune avait grandi en même temps que la fortune de Saint-Venant, qui était maintenant un personnage d'importance.

L'affection de Mitraille pour la famille de Pardaillan avait grandi aussi, et ce n'était pas sans motif. Bien que Mitraille fût loin d'être un Don Juan, il lui était arrivé d'avoir une intrigue galante avec une jeune personne qui n'avait point tabouret chez la reine. Cette jeune personne était un peu de race sauvage et vagabonde; elle s'en alla un beau jour en lui faisant cadeau d'une charmante petite fille qui avait déjà des yeux de diablesse ou de bohémienne. Je ne sais pas ce que ce coquin de Mitraille fût devenu, en se voyant à la tête d'une pareille propriété, si Mme Éliane, qui venait de mettre Pola au monde, n'eût pris Mélise au château de Pardaillan.

L'enfant de Mitraille et de la sauvage avait nom Mélise.

C'était maintenant une adorable jeune fille, dont Mitraille était fier plus que nous ne saurions le dire.

A cause d'elle il se serait fait hacher menu comme chair à pâté, pour son ancien compagnon maître Pol, comte de Pardaillan, si misérable dans sa haute fortune, pour Mme la comtesse Éliane et pour la gentille Pola. Mélise aimait Pola mieux que la prunelle diamantée de ses propres yeux.

Ne pouvant rester avec Pola dans la maison de la béguine, Mitraille et sa fille avaient pris leur quartier à l'hôtel de Vendôme, où l'ancien écuyer avait gardé ses habitudes.

Dame Honorée, après le premier moment de surprise, avait fort bien reçu sa petite nièce, elle se regardait un peu comme la mère de M. le comte et de Mme la comtesse : son Pol et son Éliane d'autrefois. Et d'ailleurs, faut-il le dire? la présence de cette charmante enfant était pleine de promesses pour sa curiosité depuis si longtemps excitée. Il était impossible que Pola n'éclairât point, même à son insu, quelque côté du mystérieux drame qui se jouait au château de Pardaillan.

Dame Honorée n'avait pas mauvaise opinion de sa perspicacité. Sans interroger, sans se compromettre, elle comptait bien apprendre une foule de choses. Il ne

s'agissait pour cela que de ne se point hâter et de laisser bavarder l'enfant.

Dieu sait que l'enfant bavarda. Elle était tout cœur et laissait jaillir librement sa pensée. Néanmoins dame Honorée ne sut rien.

Par la simple raison que l'enfant ignorait tout.

Quand dame Honorée lui parla de sa mère, elle put voir des larmes dans les yeux de Pola, mais ces larmes souriaient. Quand dame Honorée lui parla de son père, Pola soupira et dit : « Pauvre père ! » mais ce soupir et cette exclamation exprimaient ce genre de tristesse que l'habitude unit et aplatit en quelque sorte.

Évidemment, Pola était faite à ce soupir et à cette parole.

Elle dit, comme on mentionne la circonstance la plus simple du monde, qu'elle n'avait jamais vu son père éveillé. Deux ou trois fois, sur ses instances enfantines, la comtesse avait entr'ouvert pour elle la porte de la chambre mystérieuse : la chambre tendue de noir.

Elle avait vu alors un homme endormi dans l'un des deux lits que contenait l'alcôve. Cet homme avait un voile sur le visage.

Elle lui avait envoyé un baiser en répétant cette plainte qui arrivait à être banale : « Pauvre père ! »

Pola ne s'étonnait de rien, parce qu'elle n'avait jamais vu les choses autrement. Elle acceptait comme parole d'évangile l'explication donnée. Son père ne pouvait pas voir de figures étrangères, cela sous peine

de mort. Elle avait entendu répéter ces mots depuis sa plus petite enfance. Elle y croyait fermement.

La maladie de son père était ainsi. Cela lui semblait évident comme sa propre existence.

Sur la question de savoir pourquoi elle était venue à Paris, Pola répondit : Je n'en sais rien; ma mère l'a voulu, et moi, j'ai été bien contente.

Le lendemain de son arrivée, ce coquin de Mitraille, habillé presque décemment, se présenta chez dame Honorée et lui dit :

« Tout est toujours de même au château de Pardaillan. M. le comte ne veut voir que son marchand de mort aux rats, Mathieu Barnabi, et le roi des hypocrites, le sieur Renaud de Saint-Venant. Mme la comtesse vous a parlé de danger dans sa lettre, il ne faut point que la jeune demoiselle sache cela. Voyons, n'ai-je rien oublié? Non, j'ai tout dit. Serviteur. »

Il voulut tirer sa révérence, la bonne dame le saisit par le bras ; elle l'eût aussi bien pris aux cheveux :

« Ah çà, mon brave soudard ! s'écria-t-elle, n'allez-vous point m'expliquer un peu ce qui se passe dans cette maison-là? »

Mitraille se frappa le front.

« Je savais bien que j'oubliais quelque chose ! grommela-t-il ; la jeune fille ne doit ni sortir ni être vue par les gens du dehors. Quant à ce que vous me demandez, respectable dame, je suis plus pauvre que Job, mais je trouverais bien encore une pistole ou deux à donner

à qui voudrait me fournir à moi-même une explication raisonnable. »

Il se dégagea et s'en alla.

Deux mois s'étaient écoulés. On n'avait point reçu de nouvelles de la comtesse Éliane. La béguine avait repris peu à peu ses habitudes.

Notre belle petite Pola était un peu plus pâle que lors de son arrivée. Son rire était un peu moins fréquent, surtout moins éclatant, et parfois elle restait de longues heures, pensive, sur ce banc du clos Pardaillan où son père et sa mère avaient échangé les premières paroles d'amour, autrefois.

Elle ne sortait point. Elle ne voyait personne, et pourtant elle ne se plaignait point de son séjour à Paris.

Sans doute que la société de dame Honorée lui tenait lieu abondamment de tous les plaisirs qui enchantent la jeunesse. Dame Honorée était de cet avis-là.

Mais revenons à ce beau matin du mois de juillet 1643 où le clos Pardaillan était tout parfums et tout fleurs. Les corbeilles embaumaient, les clématites et les cytises, grimpant par-dessus le berceau, assiégeaient de leurs pousses envahissantes le logis de la vieille dame, qui semblait un vaste bouquet. Les oiseaux chantaient sous les feuillées, les papillons voletaient parmi les roses.

C'était tout. Nulle créature humaine ne paraissait dans le jardin. La messe de sept heures venait de son-

ner à la chapelle des Capucines, et dame Honorée, fidèle à ses vieilles coutumes, avait quitté la maison depuis dix minutes au moins, munie de son monumental missel.

Pola, moins matinale, l'avait suivie à cinq minutes d'intervalle, et tout dormait, assurément, dans l'hôtel de Vendôme, où M. le duc, un peu échauffé, n'était rentré qu'au petit jour.

Chose singulière et qui rajeunit tout à coup notre histoire de vingt ans, une voix claire, une voix douce et charmante qui semblait sortir des bosquets, se prit à chanter dans la solitude.

Et cette chanson était celle de notre Éliane, quand elle éveillait maître Pol de Guezevern, endormi par la fatigue et l'orgie.

Après tout, Pola était la fille de notre Éliane, et sans doute qu'on l'avait bercée avec cette chanson qui ravivait tant de chers souvenirs.

Car c'était bien Pola qui chantait. Pola avait dû s'arrêter à moitié chemin de la chapelle, pour changer de route et se diriger vers le clos Pardaillan.

Et maintenant que nous regardons mieux, nous pourrions deviner sa frêle et gracieuse silhouette, là-bas, sous l'ombre épaisse des tilleuls. Pendant qu'elle chante, elle a le visage tourné vers l'hôtel de Vendôme, dont son regard brillant interroge les fenêtres closes.

Elle a déjà dit le premier couplet :

Nous étions trois demoiselles.
Toutes trois belles
Autant que moi.
Landeriguette,
Landerigoy.
Un cavalier pour chacune
Courait fortune
Auprès du roi.
Landerigoy,
Landeriguette.

Était-ce un signal comme autrefois? Un blond maître Pol allait-il sauter des croisées ou entrer par la porte?

C'était l'heure propice et Pola avait ses quinze ans. Le monde a beau vieillir, chaque année revient le printemps d'amour, et les tendres rendez-vous ne chôment jamais, partout où il y a des fleurs, de l'ombre et de la jeunesse.

Mais s'il vous en souvient, maître Pol se faisait attendre autrefois. Éliane était forcée non-seulement de chanter tous les couplets de la chanson, mais encore de lancer des grains de sable aux carreaux de la croisée.

On se couchait si tard chez M. de Vendôme!

M. de Vendôme était justement aujourd'hui en son hôtel. M. de Vendôme, malgré son âge qui devenait respectable, et malgré la rare constance de sa colique, seule maîtresse qui lui fût jamais restée fidèle, avait couru la pretentaine toute la nuit. Ce diable de page qui faisait attendre Pola était-il, comme jadis maître Pol, vautré sous la table?

Pola, en vérité, n'avait pas l'air trop impatient, et ce fut le sourire sur les lèvres qu'elle entama son second couplet :

Jeanne aimait un gentilhomme;
Annette, un homme;
Berthe, ma foi,
Landeriguette,
Landerigoy.
Aimait un fripon de page
Sans équipage
Ni franc alloi,
Landerigoy,
Landeriguette.

Il y avait un beau pied de vigne, contemporain de la fondation de l'hôtel, qui ne donnait pas de raisins, à cause du voisinage des tilleuls, mais dont le feuillage tapissait dix toises de muraille. Il était planté à gauche des fenêtres de M. le duc, et ses pousses vigoureuses cachaient presque entièrement la petite porte basse par où maître Pol s'introduisait jadis dans le clos Pardaillan.

C'était vers cette porte masquée que les regards de Pola se tournaient le plus souvent quand ils cessaient d'interroger les fenêtres.

Et pourtant ce ne fut point la porte qui s'ouvrit. Au moment où Pola achevait son second couplet, elle s'interrompit en un petit cri de terreur. Une croisée avait grincé au premier étage derrière les branches, tout au bout du corps de logis dont la chambre à coucher de

M. le duc formait le centre, un objet rose et blanc avait glissé le long de la vigne, ravageant les pauvres belles feuilles qui tombaient çà et là, comme si c'eût été déjà l'automne.

Puis l'objet était resté immobile, au pied du mur.

« Mélise! s'écria Pola en s'élançant, folle que tu es! es-tu blessée! »

L'objet blanc et rose se releva d'un bond. Ce n'était pas un maître Pol. C'était un lutin bizarre et charmant, qui restait bien un peu pâle de sa chute, mais qui déjà souriait et qui se prit à chanter gaillardement :

Le seigneur acheta Jeanne,
L'homme prit Anne,
Berthe, dit : Moi,
Landeriguette,
Landerigoy.
Il me faut bel apanage,
Et le blond page
Devint un roi,
Landerigoy,
Landeriguette.

« Es-tu blessée, Mélise? » répéta Polà.

Mélise lui planta sur le front un de ces baisers rapides qu'échangent si gracieusement les jeunes filles, et qui sont jolis comme le becquetage des oiseaux.

« Jamais! répliqua-t-elle. Il n'y avait qu'un étage.

— Et pourquoi es-tu venue par ce chemin?

—Ah! pourquoi? fit Mélise, qui s'occupait déjà à

recueillir les feuilles tombées et à effacer sur le sable les traces de sa chute. Pourquoi ne suis-je pas venue du tout hier? Pourquoi messieurs les pages ne deviennent-ils rois que dans les chansons? Pourquoi n'avons-nous pas trente ans bien sonnés? Pourquoi ne sommes-nous pas maîtresses de nos actions? »

Elle s'arrêta pour regarder Pola dans les yeux.

« On a pleuré ? » murmura-t-elle.

Pola rougit, mais elle répondit :

« Tu rêves ! »

Mélise se mit à rire et lui donna un second baiser.

« Oh ! oui, fit-elle, et bien souvent encore ! C'est si bon de rêver ! »

Elle prit sa compagne par la taille, et l'entraîna vers la partie la plus touffue du bosquet, disant :

« Tu peux bien m'interroger, va, j'en ai long à te raconter ; et je gage que je vais oublier au moins moitié de ce que je devrais te dire ! Mais c'est égal, il en restera encore deux fois trop.

—Vas-tu me parler de lui ? » prononça tout bas Pola dont la voix s'adoucit et dont les longues paupières se baissèrent.

« Vous voyez bien qu'il y avait un maître Pol ! ».

Mélise, au lieu de répondre, sembla se recueillir.

Elle était plus attrayante encore, cette singulière enfant, quand la réflexion descendait par hasard sur son front mutin et sérieux.

Certes, Pola était plus belle, Pola, svelte et fière

dans sa taille, comme nous avons vu autrefois Guezevern, ce splendide jeune homme, Pola qui réunissait dans ses traits angéliques la noble franchise de son père et les grâces exquises de sa mère; il était impossible de rien voir qui fût plus charmant que Pola, la vierge suave et hautaine avec ses grands yeux bleus au regard limpide, son brave sourire et les délices de son front encadré de merveilleux cheveux blonds.

Mais cette Mélise était un démon. Son aspect dégageait je ne sais quel attrait imprévu qui remuait et qui attirait. Elle n'était pas grande; sa taille, modelée hardiment, avait des souplesses infinies. On eût dit parfois qu'elle allait bondir comme une biche ou s'envoler comme un oiseau. Ses traits fins et sculptés avec une délicatesse étrange se rapetissaient encore par le contraste d'une prodigue chevelure, non pas crépue, mais solide dans sa soyeuse abondance, et qui entourait son front éclatant d'une sombre auréole.

Elle ne ressemblait à personne, celle-là; du moins, n'avait-elle rien de cet excellent Mitraille, son père. Quant à sa mère qui s'en était allée, Dieu sait où, nul ne l'avait connue.

Quelques-uns savaient pourtant que ce coquin de Mitraille avait été, pendant un an, autrefois l'amoureux battant et battu d'une reine du pays d'Égypte, une bohémienne demi-barbare dansant sur la corde, ayant pour tout vêtement sa ceinture de gaze dorée et ses pendants d'oreille de cristal.

Il portait encore au-dessus de l'œil droit une cicatrice profonde et triangulaire gardant, bien marquées, les trois arêtes d'un poignard roumi, et qui était, assurait-on, la trace d'une des dernières caresses de la dame.

Mélise n'avait encore donné de coup de poignard à personne, elle était bonne, avenante, généreuse et fidèle surtout, fidèle comme l'or, — mais il y avait parfois dans ses grands yeux un rayon fauve et ardent qui sortait comme la griffe aiguë cachée sous le velours de la patte d'une panthère.

Il n'eût pas fait bon de s'attaquer à cette petite Mélise, ni surtout à ceux qu'elle aimait.

Aujourd'hui son regard était doux et calme plus que celui d'un agneau. Elle travaillait de bonne foi à mettre de l'ordre dans ses idées un peu confuses, et cela lui donnait cette ravissante gravité des chers lutins qui essaient un moment d'être bien sages.

Les toilettes des deux jeunes filles ne présentaient pas, du reste, un moindre contraste que leurs figures. Pola, simplement vêtue, avait, de par la volonté de dame Honorée, une apparence presque monacale; la parure de Mélise, au contraire, quoiqu'elle n'eût certes pas coûté bien cher, était gaie, brillante, et d'un goût qui, chez toute autre, aurait pu paraître douteux.

Mélise la portait admirablement. Il semblait que la coupe étrange de son corsage fût justement l'uniforme

qui convenait aux délicieuses proportions de sa taille, et l'œil ne se blessait point des vives couleurs de sa cotte relevée.

« Écoute, fit-elle après que Pola eut pris place sur un banc et qu'elle se fut elle-même demi-couchée sur le gazon, à ses pieds, je te parlerai de ton chevalier errant, c'est bien sûr, et du mien aussi, je suis venue pour cela. Mais il y a temps pour tout. Laisse-moi commencer par le commencement. Je crois que c'est le More qui a mis ces idées-là dans la tête de mon père....

— Le More! répéta Pola étonnée.

— C'est vrai, tu ne sais pas ce que je veux te dire. Je ne t'ai pas encore parlé du More. Vois-tu, mon pauvre cher cœur, nous n'en finirons jamais. J'en ai tant et tant à te dire! »

Elle joignit ses belles petites mains, légèrement dorées sur les genoux de Pola, tandis que celle-ci demandait :

« Qu'est-ce que c'est que le More?

— Je ne sais pas, répliqua Mélise d'un air pensif. Il est beau comme un archange sous le bronze de sa peau, mais son regard a parfois des lueurs qui me font frémir.... surtout quand il est question de vous autres, les Pardaillan.

— Il nous connaît?

— Il dit que non.

— Eh bien, alors?

— Je ne sais pas! prononça pour la seconde fois la fille de Mitraille dont le regard était fixe et tout chargé de méditations. Que veux-tu que je te dise, moi, je ne sais pas s'il faut l'aimer ou le haïr. La chose certaine, c'est que maître Roger est cruellement jaloux de lui.

— Ah! fit Pola en souriant.

— Maître Roger est jaloux de tout le monde, ajouta Mélise.

— Est-ce que tu ne l'aimes plus?

— Oh! si vraiment. Et puis le More n'est pas un jeune homme, pense donc!

— Quel âge a-t-il?

— Je ne sais pas. Et je te répondrai toujours de même, quand tu me parleras de lui : je ne sais pas, je ne sais pas. Mais voyons! ne m'interromps plus! Il ne s'agit pas du tout du More.... quoique ce fou de Gaétan soit fort occupé de lui.

— Ah! s'écria encore Pola, rose comme une fraise à ce nom, il est l'ami du chevalier?

— Bon! soupira Mélise d'un accent découragé, nous voici au chevalier maintenant! et tu grilles de savoir si j'ai appris enfin quelque chose sur ce beau ténébreux qui passait comme un fantôme sous tes fenêtres, au château de Pardaillan.

— Dame! fit Pola sans relever ses grands yeux, je ne suis pas curieuse, mais....

— Mais, il nous a suivies depuis le château jusqu'à

Paris, l'interrompit Mélise, et cela vaut bien la eine qu'on songe un peu à lui. Mon cœur, nous n'en sommes pas encore là. Il faut mettre de côté le chevalier Gaétan et me prêter, s'il vous plaît, toute votre attention : je vais vous parler de votre mère ! »

III

UNE AVENTURE DE LOUIS XIII.

Ce coquin de Mitraille avait raison d'aimer Mme la comtesse et la belle Pola : Mlle de Pardaillan, comme on l'appelait dans le Rouergue et aussi à la cour, car elle était connue déjà et presque célèbre à la cour, où jamais on ne l'avait vue. Le côté romanesque qui faisait l'histoire des Guezevern étrange jusqu'à l'invraisemblance, avait attiré l'attention sur la grande fortune dont Pola était désormais l'héritière ; on parlait d'elle, et plus d'un grand seigneur ruiné songeait à elle dans ses rêves.

Mélise, Mlle Mitraille, comme personne, assurément, n'aurait pu la nommer sans sourire, avait

été élevée dans cette opulente maison de Pardaillan, traitée en amie, en sœur par Pola, en fille par Éliane.

Mitraille avait raison de les aimer toutes les deux.

Quant à Mélise elle-même, nous n'aurons pas beaucoup de peine à discerner son caractère dans ses paroles et dans ses actes. Elle parlait, Dieu merci, et agissait assez haut. Son dévouement valait celui de son père, quoiqu'il ne fût point de la même sorte. Mitraille était pour obéir, Mélise allait à sa fantaisie.

Et nous devons avouer une chose : quand ce coquin de Mitraille avait bu un verre de trop, ce qui lui arrivait bien encore quelquefois, il prenait volontiers les almanachs de Mélise.

Quand il était à jeun, au contraire, il la déclarait folle du meilleur de son cœur.

Aussi Mélise avait-elle, par rapport au vin, des opinions assez avancées. Elle n'en usait point pour elle-même, parce que son esprit bien portant n'avait pas besoin de ce remède, mais elle pensait que pour les hommes, créatures inférieures, le vin constituait une bonne portion du courage, de l'intelligence et de la sagesse.

Au nom de sa mère, Pola était devenue tout à coup sérieuse, et, malgré elle, son charmant visage avait pris une expression d'anxiété. Mélise, au lieu de parler, fixait sur elle un regard perçant.

« J'attends, dit Pola.

— Il y a des moments, murmura la fillette, où l'idée me vient que tu en sais plus long que nous tous.

— J'attends, répéta Mlle de Pardaillan.

— Eh bien ! fit Mélise qui secoua la richesse mutine de ses cheveux, entrons en matière, comme dit le sieur conseiller Renaud de Saint-Venant, qui est un habile clerc. Voilà trois jours que mon pauvre papa ne boit que de l'eau, aussi a-t-il perdu le peu de cervelle que Dieu lui a donnée. Il ne me confie plus ses affaires, et comme il a bien deviné que j'ai surpris çà et là quelque petite chose, il m'a défendu de te voir....

— Moi ! l'interrompit Pola. Pourquoi ?

— Parce que tu dois tout ignorer.

— Mais que se passe-t-il donc ?

— Rien de bon, j'en ai peur.

— Tu m'avais annoncé des nouvelles de ma bien-aimée mère ?

— Des nouvelles ! répéta Mélise en hochant la tête. Il y a du neuf et du vieux. Mais n'allons pas si vite. Je ne sais pas quand je pourrai te revoir, et pendant que je te tiens, je veux vider mon sac. D'abord je suis descendue par la fenêtre, parce qu'on ne peut plus arriver ici par la porte.

— Elle est fermée ?

— Mieux que cela. Elle est condamnée. Ah ! ah ! mon père sait bien qu'avec moi il ne faut pas faire les choses à demi. Ta mère lui a dit : Il ne faut pas que ma fille se puisse douter de ma présence à Paris.

— Ma mère! à Paris! s'écria Pola, qui se leva toute droite. Elle qui n'a jamais quitté mon père pendant une heure! Est-ce que mon père est aussi à Paris?

— Non, répliqua Mélise. Assieds-toi. »

Pola se laissa retomber sur le banc.

Mélise prit ses deux mains qu'elle effleura de ses lèvres.

« Petite sœur, dit-elle d'un ton doux et triste, employant peut-être à dessein ce titre qu'elles se donnaient l'une à l'autre au temps de leur enfance, je ne connais pas de créature humaine qui soit si bonne, si noble, ni si sainte que la comtesse Éliane, ta mère. J'ai besoin de te dire cela avant de poursuivre. C'est un culte que j'ai pour ta mère, entends-moi bien, et je ne sépare jamais sa pensée de celle de Dieu, mon créateur. La comtesse Eliane ne peut ni mal faire ni avoir mal fait. Et quelles que puissent être les apparences.... »

Pola l'interrompit en se penchant vers elle pour lui mettre au front un baiser. Mélise l'attira jusque sur son cœur.

« Nous nous entendons, dit-elle, l'œil humide. Assez de grandes phrases comme cela. Te souviens-tu, quand nous étions petites, ta mère s'enfermait parfois avec son mari?

— Je m'en souviens, répliqua Mlle de Pardaillan. C'était quand mon pauvre père souffrait davantage de ses idées noires.

— Oui.... c'était peut-être cela.... peut-être autre chose. Elle était alors des jours entiers, quelquefois des semaines sans paraître. Et cela arrivait toujours quand maître Mathieu Barnabi, le savant médecin et le sieur conseiller de Saint-Venant n'étaient point au château.

— Ce sont les deux meilleurs amis de ma mère, fit observer Pola presque sévèrement. Et M. de Saint-Venant était le parrain de feu mon regretté frère qui portait son nom de baptême.

— Le parrain a bien veillé sur le filleul! grommela Mélise avec ironie. Ne nous disputons pas à propos de M. de Saint-Venant, mon cœur, et Dieu veuille que tu n'apprennes pas trop vite à le mieux connaître!

— Tu l'as toujours détesté.

— Quand mon père a bu un verre de vin, répliqua sentencieusement la fillette, il parle de l'assommer tout net! »

Ce capricieux raisonnement ramena un sourire aux lèvres de Mlle de Pardaillan.

« Te souviens-tu maintenant d'un soir, reprit Mélise, nous étions déjà grandettes, nous trouvâmes sur le prie-Dieu de ta mère un parchemin qui contenait l'état des biens de votre maison. Tu étais comme le prince des contes de fées qui ignore le nombre de ses domaines, et chaque nom nouveau de ferme, de moulin, de manoir te faisait sourire.

— Je m'en souviens.... après?

— Te rappellerais-tu encore le nom de tes châteaux?

— Quelques-uns, peut-être.

— Par exemple, le nom de Rivière-le-Duc, en Poissy, de l'autre côté de la forêt de Saint-Germain?

— C'est une ferme? demanda Pola, qui devenait distraite.

— C'est un manoir.... un rendez-vous de chasse plutôt. Il se passa là, voici un peu plus d'un an, à l'automne de quarante-un, une histoire assez curieuse. »

La main blanche de Pola pesa sur son épaule.

« Je t'en prie, petite sœur, dit-elle, parle-moi de ma mère.

— Il importe que tu connaisses mon histoire, répliqua Mélise. Je la ferai courte, mais tu l'écouteras. C'était chasse royale dans la forêt de Saint-Germain. M. le cardinal de Richelieu était à Rueil, déjà bien malade, et Sa Majesté, plus malade encore que son ministre, gardait le lit au Château-Neuf. M. le grand-veneur avait néanmoins mené la chasse, suivie par M. le duc d'Orléans, M. le prince, le jeune duc de Beaufort et M. de Cinq-Mars : M. le Grand, comme on l'appelait, qui était alors au plus haut degré de sa faveur.

La reine, en carrosse fermé, longeait lentement les allées. Tout était triste à cette cour, même le plaisir.

La chasse dura longtemps. La bête et les chiens allaient mollement, comme s'ils eussent été, eux aussi, de la cour. Le cerf vint à ses fins, vers trois heures de

relevée aux buttes de Quintaine. L'hallali sur pied fut sonné à trois heures vingt minutes; on sonna la mort à la demie.

A la mort, ce fut Gaston d'Orléans qui eut les honneurs, le roi manquant, aussi la reine.

D'autres encore manquaient. Et ne vous étonnez point, ma sœur, si je vous dis si juste les détails de cette anecdote. Ceux qui l'ont racontée, non pas à moi, mais devant moi, avaient intérêt à la bien savoir.

Parmi ceux qui manquaient étaient M. le Grand et un jeune abbé d'Italie, qui fut, quelques jours après, créé cardinal : M. de Mazarin.

Comme la chasse revenait, les princes virent de loin, dans la grande allée de Poissy, un cavalier vêtu de noir, dont le visage disparaissait sous son feutre rabattu. Douze mousquetaires l'accompagnaient.

Les princes se jetèrent aussitôt de droite et de gauche sous les couverts. Le gros de la chasse les imita. La route fut libre. Le roi passa.

C'était le roi.

Où allait le roi?

Gaston d'Orléans dit :

« Je donnerais mille louis pour savoir où est madame ma sœur! »

Il parlait de la reine.

M. le prince ajouta :

« M. le Grand va coucher ce soir à la Bastille. »

Il s'en alla souper de bon appétit à Saint-Germain.

Le roi continuait sa route vers Poissy. Il était silencieux et pas une parole ne fut échangée entre les mousquetaires pendant tout le chemin.

A moitié traite entre Saint-Germain et Poissy, un homme à la livrée de M. de Richelieu aborda respectueusement le roi et lui parla bas.

Le roi prit sur la droite un sentier qui conduisait au manoir de Rivière-le-Duc. Il mit son cheval au petit galop. Les mousquetaires suivirent, échangeant entre eux des regards attristés.

L'homme à la livrée de M. le cardinal de Richelieu avait disparu.

Vers la même heure, le carrosse fermé qui avait porté la reine était arrêté, non point sur une route ni dans une allée, mais au milieu d'une petite clairière, entourée par les hautes futaies de la Croix-de-Bois, dans la partie nord de la forêt. Le carrosse avait toujours ses portières closes et ses rideaux hermétiquement croisés.

Le roi et son escorte passèrent tout près de là, mais ils ne le virent point.

Vers la même heure encore, un cavalier et une dame, causant tout bas, et comme des amoureux, allaient ensemble le long du mur qui sépare les coupes du roi du domaine de Rivière-le-Duc.

C'était une femme jeune encore et de belle taille, vêtue entièrement de noir. Le cavalier portait un galant costume de chasse, qui dessinait bien sa tour-

nure gracieuse et fine. Il avait un manteau sur le bras.

Le jour baissait. Le cavalier et la dame avaient sans doute quelque chose à craindre, car ils s'arrêtaient souvent pour écouter, et leurs regards inquiets interrogeaient alors les alentours.

Tout à coup ils tressaillirent ensemble, et le cavalier devint plus pâle qu'un mort, tandis que sa compagne se prit à trembler. Ils avaient entendu ensemble et au même moment le bruit déjà voisin d'une cavalcade.

« La chasse ! murmura la dame, cherchant déjà une issue pour fuir.

— Non, dit le gentilhomme d'une voix profondément altérée, ce n'est pas la chasse. Écoutez mieux: »

Le pas des chevaux frappant la terre molle d'une route de traverse, était régulier et lourd.

La dame balbutia, chancelante et brisée qu'elle était déjà :

« Les mousquetaires !

Et le cavalier prononça tout bas le nom du roi.

Ce cavalier parlait avec un fort accent italien.

L'Italien et sa compagne étaient dans le sentier de ronde, bordé d'un côté par le mur, de l'autre par les fourrés. La fuite semblait impossible. Le cavalier, cependant, eut une inspiration.

« Nous ne devons pas être loin de la brèche d'Orléans, dit-il ; si nous la trouvons, nous sommes sauvés. »

Ici Mélise s'interrompit pour demander:

« Sais-tu l'histoire de la brèche d'Orléans?

— Je t'en prie, répondit Pola qui se laissait prendre à l'intérêt de ce récit comme une enfant qu'elle était, dis-moi le nom de cette dame et le nom de ce cavalier.

— Devine.

— C'était la reine?

— Tu vas voir...

— Et c'était M. de Cinq-Mars?

— Non, car M. de Cinq-Mars galopait en ce moment de l'autre côté du mur, et ce fut M. de Cinq-Mars qui montra la brèche aux deux amoureux en leur criant:

— Entrez! entrez! sur votre vie! »

Ils passèrent la brèche, et M. de Cinq-Mars poursuivit sa route à franc étrier.

Le roi était si près qu'on put l'entendre derrière les arbres disant à ses mousquetaires:

« Messieurs, qui est ce cavalier? »

M. le marquis de Rauzan, le cornette, répondit:

« Sire, aucun de nous ne l'a reconnu. »

Et le roi piqua des deux en étouffant une exclamation de colère. Cette colère devait dresser plus tard un échafaud.

Près de cent ans auparavant, en l'année 1546, le duc d'Orléans, fils de François Ier, qui fut depuis Henri II, chassait le cerf dans la forêt de Saint-Germain,

accompagné de Mme Diane, sa belle amie. C'était un dix-cors de force prodigieuse qui, acculé par les chiens dans le quartier de la Croix-de-Bois, franchit le mur de Rivière-le-Duc et se réfugia chez M. de Pardaillan.

Henri était fort échauffé. Il fit coupler les chiens sur place et pratiquer une brèche au mur de son voisin. Après quoi la chasse continua. Le cerf fut forcé. Mais quand les gens du roi voulurent réparer la brèche, le Pardaillan d'alors, ton très-grand oncle, fit opposition, disant que ce lui était un honneur d'avoir brèche ouverte sur les terres de la couronne, et que nul ne pouvait retirer ce qu'un fils de France avait donné. La brèche resta.

Ce Pardaillan ne savait pas de quelle importance sa fantaisie devait être, un siècle plus tard, pour notre cavalier et pour notre belle dame.

Le roi Louis XIII vint jusqu'à la brèche et la franchit sans hésiter. Bourbon vaut bien Valois. La course l'avait fatigué, et il était en colère.

« Messieurs, dit-il, ce que je cherche est ici. Que la brèche soit gardée et que le parc soit fouillé de bout en bout. Je le veux! »

Les mousquetaires obéirent avec répugnance peut-être, mais ils obéirent. Le roi avait ajouté:

« Nul ne vous gênera dans vos recherches. Mme la comtesse de Pardaillan est auprès de son mari malade dans le Rouergue. Celle-là est une honnête femme, messieurs!

— Que Dieu bénisse le roi ! s'écria Pola.

— C'est l'avis de la reine, maintenant qu'il est mort, répliqua Mélise en riant. Ce jour-là, je ne sais pas si elle priait bien ardemment pour son seigneur et maître. »

La recherche fut longue. Le roi s'était fait ouvrir les portes du manoir de Rivière-le-Duc, et attendait dans le grand salon, les pieds au feu, en compagnie de Rimbaut et Royauté, les deux chiens courants de long poil qu'il appelait ses meilleurs amis.

Vers neuf heures du soir, M. le marquis de Rauzan amena le cavalier et la dame. Le roi le congédia et ne garda que ses chiens.

Les dents du cavalier claquaient sous son manteau, derrière lequel il abritait son visage. La dame cachait ses traits à l'abri de son voile.

Le roi resta un instant silencieux, puis il dit:

« Découvrez-vous, Henri, je vous ai reconnu. »

Le plus cher favori de Louis XIII, M. le Grand, s'appelait Henri Coiffier de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars.

Le cavalier se mit à genoux et se découvrit.

« Fi ! monsieur le cardinal ! s'écria le roi, stupéfait en voyant la face blême et la fine moustache de Mazarin.

— C'était le cardinal de Mazarin ! » dit Pola, aussi étonnée qu'avait pu l'être le roi.

Elle ajouta, scandalisée, et en se signant dévotement:

« Un prêtre!

— Oh! répliqua Mélise, beaucoup mieux aguerrie, les prêtres de cour, tu sais.... M. le cardinal de Richelieu avait aussi fait de son mieux.. »

Les grands yeux de Pola se baissèrent, ce qui n'empêcha point Mélise de garder son malicieux sourire.

« Et vous, madame, reprit le roi, êtes-vous tombée si bas? Découvrez-vous, je vous l'ordonne! »

La dame releva son voile, et Louis XIII, qui s'était mis sur ses pieds pour dominer de plus haut la reine, recula tout décontenancé à la vue d'une figure inconnue.

« Je suis joué, murmura-t-il. Qui êtes-vous, madame?

— La maîtresse de céans, lui fut-il répondu. Sire, je vous supplie de ne point me perdre. Mon honneur est entre les mains de Votre Majesté. Je suis la comtesse de Pardaillan.

— Ma mère! » prononça Pola en un cri de colère superbe.

Elle s'était levée d'un bond, et sa noble taille semblait tout à coup grandir.

Mélise voulut s'approcher d'elle; mais Mlle de Pardaillan l'écarta d'un geste violent et dit avec éclat:

« Tu mens! »

Il n'était pas facile d'éloigner cette petite Mélise. Je ne sais comment elle s'y prit, mais l'instant d'après Pola était prisonnière et pressée contre son cœur.

Pola pleurait; Mélise avait des larmes dans son sourire.

« Ce n'est pas moi qui mens, dit-elle, c'est l'histoire. L'histoire est bien telle que je te l'ai racontée. Et pense-tu que je ne respecte pas ta mère autant que toi, Pola? Ta mère! ma bienfaitrice et ma providence! Il faut que tu saches, dusses-tu souffrir et pleurer. Je te le répète : il faut que tu saches tout. Mon père ne voulait pas ; moi, j'ai voulu. Je vous aime tant toutes les deux! Comment ne serais-je pas bien inspirée! »

Pola était faible entre ses bras.

« Ma mère! murmurait-elle, ma bonne, mon adorée mère! »

Un éclair de gaieté fit briller les yeux de Mélise.

« Là où l'histoire était racontée, murmura-t-elle, il y a quelqu'un qui a dit comme toi : Mensonge!

— Qui? demanda Pola, dont la joue pâle se couvrit de rougeur.

— Or, devinez, mademoiselle, répliqua gravement Mélise, connaissez-vous donc à Paris un si grand nombre de chevaliers errants?

— Gaétan! murmura Pola.

— Juste! et comme un démenti vaut un coup d'épée, ce pauvre beau Gaétan a reçu son dû le lendemain, qui était hier.

— Gaétan! blessé! balbutia Pola, défaillante.

— Rassure-toi, chérie, dit Mélise en l'asseyant de nouveau sur le banc. Le coup d'épée était magnifique,

à ce qu'il paraît, car je n'étais pas là. Mais il y avait le More qui a détourné la pointe avec son bras nu et qui a dit deux mots à l'oreille de M. le baron de Gondrin-Montespan.... avais-je déjà prononcé le nom de celui-là?

— Pas encore, murmura Mlle de Pardaillan, et si tu savais comme j'ai peine à te suivre!

— Nous allons parler plus clairement désormais, dit Mélise qui réchauffait les deux mains froides de Pola entre les siennes. Dieu merci, le plus fort est fait, maintenant, et je n'ai plus besoin de parler en paraboles pour forcer ton attention. C'est M. le baron de Gondrin Montespan qui insultait ta mère, mon cher cœur. Et M. de Gondrin-Montespan est l'homme qui devrait partager avec ton père l'héritage de Pardaillan. Il me reste à te dire comment j'ai entendu son histoire et pourquoi je te l'ai racontée. »

IV

UNE AVENTURE D'ANNE D'AUTRICHE.

Mélise s'assit auprès de Pola et poursuivit:

« C'était dans l'antichambre de M. le duc de Vendôme qui a une cour, depuis que M. de Beaufort, son fils, est, dit-on, le favori de la reine. Je suis bien seule dans ce grand hôtel et je m'ennuie. Mon père me cache ses actions; il boit de l'eau à faire pitié. Dès le commencement de la semaine l'idée m'était venue qu'il y avait quelque chose. Je cherchais à savoir. Et puis, maître Roger est entré parmi les pages de monseigneur. Ce n'est pas un bon sujet, mais il fait si bien les doux yeux! Je vais et je viens afin de le rencontrer par hasard.

« Madame la lingère première, chez qui je devrais

travailler, a un rang d'armoires dans le corridor sombre qui longe la grande antichambre de M. le duc. J'étais là. Peut-être m'avait-on donné une commission, mais je ne crois pas. Je laissais mes armoires bien tranquilles et j'avais tantôt l'œil, tantôt l'oreille à la serrure de la grande antichambre.

Je cherchais en vain maître Roger. Celui-là est toujours par voies et par chemins, et Dieu sait qu'il ne mérite guère l'attention qu'on lui donne. En revanche, il y avait chambrée complète : tout le fretin de la cabale des Importants était là; le pro-secrétaire de M. de Beauvais, Vignon, l'homme de main de Mme de Chevreuse, le cadet de la Châtre et ton beau Gaétan, qui suit la maison du président de Blanc-Mesnil, et certes, voilà un jeune gentilhomme qui a eu bien tort de se donner à un robin : si j'étais la reine, je le prendrais pour caracoler à la portière de mon carrosse. Tu souris? Embrasse-moi. Je ne permets qu'à moi-même de dire que Roger n'est pas la perle des pages, mais Gaétan vaut mieux que lui.

Il y avait encore le sieur conseiller Renaud de Saint-Venant avec sa figure d'ange de cire, M. le baron de Gondrin-Montespan qui est redevenu un seigneur pour avoir donné, dit-on, au jeune duc de Beaufort sa première maîtresse, et cet original qu'on appelle « le More, » à cause de sa longue barbe et de sa peau bronzée. Mon père l'a nommé devant moi le seigneur Estéban. Il est quelque chose dans la maison de don

Manuel Pacheco, marquis de Villaréal, envoyé secret du roi Philippe IV d'Espagne.

Tu vois que je sais les choses comme il faut. Il y en a une pourtant que je ne sais pas, et tu vas me l'apprendre, toi qui as étudié. Qu'est-ce que c'est que Mme Messaline?

— Messaline! répéta Pola étonnée. C'était la femme de l'empereur Claude.

— Elle est donc morte?

— Certes, depuis longtemps.

— Et il y avait quelque chose à redire à sa conduite?

— Son nom est resté synonyme d'infamie effrontée.

— C'est donc cela! fit Mélise, soulagée comme si on lui eût fourni le mot d'une énigme. La première phrase que j'entendis, et c'était le baron de Gondrin qui la prononçait, fut celle-ci : « Je vais vous raconter au sujet de cette Messaline, une histoire choisie entre mille, et qui vous donnera une idée de sa honteuse hypocrisie....

— C'était de ma mère qu'il parlait! murmura Pola plus pâle qu'une morte.

— Oui; mais sur mon salut, tout le monde protestait en disant : Mme la comtesse de Pardaillan est une sainte!

— Et M. de Saint-Venant le premier, n'est-ce-pas?

— Oh! répliqua Mélise avec ce sourire moqueur qui

la faisait si jolie, M. de Saint-Venant est un prudent magistrat. Il jeta son feutre sous son bras, remit ses gants à franges et prit la porte.

— Un si vieil ami de la famille! pensa tout haut Pola.

— Mon père dirait un si vieil ennemi! riposta Mélise. Pauvre bon père! Il a bien de la sagesse, quand on ne le prend pas à jeun. M. de Gondrin-Montespan raconta donc l'histoire de cette Messaline de Rivière-le-Duc, telle que je te l'ai dite, car chacune de ses paroles est restée dans ma mémoire. Et je te l'ai dite, chérie, parce que l'histoire a une fin qui venge bien ma noble protectrice, la comtesse de Pardaillan. Si tu savais comme ce Gaétan était beau en disant à M. de Gondrin : « Vous mentez! » Et si tu savais.... Oui, il faut que je mentionne cela, car aussi bien j'aurai à te parler encore de ce personnage singulier, le More : un visage de bronze parmi les masses fauves de sa barbe et de ses cheveux.... Si tu savais comme le More écoutait, et quelle lueur farouche glissait entre ses paupières....

— Cet homme est donc méchant? dit Pola, qui frémissait malgré elle.

— Je ne saurais le dire. Il n'a commis, que je sache, aucune action mauvaise; au contaire. Et cependant, il me fait peur.

— Alors, il est bien laid? demanda Pola, dont l'accent était d'un enfant.

— Lui ! le More ! s'écria Mélise. Il est plus beau que Roger. Il est plus beau que Gaétan. En toute ma vie, je n'ai jamais vu un homme si beau !

— Il est jeune ?

— Il est beau, te dis-je. Une semblable beauté n'a point d'âge. Si Roger l'avait vu chez mon père, je suis sûr que Roger m'aurait tuée !

— Ah ! fit Mlle de Pardaillan, il a été chez ton père ?

— Je t'ai dit que j'avais encore à te parler du More. Laisse-moi suivre le fil de mon récit, ou bien je m'y perdrai. Quand j'eus écouté l'infâme histoire de ce baron de Gondrin, tu devines dans quel état j'étais. Je courus trouver mon père toute en larmes et je lui répétai ce que j'avais entendu. Dieu soit loué, il n'était pas à jeun : ce monstre de Roger l'avait mené au cabaret de la Pomme d'Amour, rue des Bons-Enfants, auprès du palais Cardinal ; il avait bu un plein flacon de vin de Guyenne, il possédait donc toute sa raison.

— Voilà ce que j'appelle une belle colère ! Il brisa du premier coup les quatre pieds de la table qui est au milieu de notre chambre. Il ébrécha cinq tasses sur six que nous avons, et mit en pièces mon pauvre miroir. Cela me soulagea, et je l'embrassai en lui apportant la sixième tasse, qu'il lança par la fenêtre à travers un carreau.

— Ah ! les misérables ! les misérables ! s'écria-t-il. Je vois bien qu'il y a une affaire montée. Mme Éliane pourra-t-elle se tirer de là ? Si je savais au juste le fin

mot, je travaillerais si bien, que j'arriverais à la sauver, peut-être, mais on ne me dit rien!

— Père, ce n'était pas Mme Éliane, demandai-je, qui était au manoir de Rivière-le-Duc avec M. le cardinal?

— Merci de moi! s'écria-t-il encore, tu ne dois point garder un doute sur ta bienfaitrice, et il faut que tu saches tout, petite fille. C'était la première fois que Mme Éliane quittait son poste au château de Pardaillan. Depuis, elle a fait plus d'une absence dont Dieu seul connaît le pourquoi. Dieu seul aussi sait ce que le pauvre Pol de Guezevern devient pendant ses voyages. Ah! celui-là, le titre de comte et la fortune ne lui ont pas apporté le bonheur!

Je me creuse la tête, fillette; il y a quelque chose entre la pauvre dame et ce mielleux scélérat de Saint-Venant qui pèse sur elle, j'en suis sûr, mais comment? C'est noir comme le dedans d'un four, et le diable n'y verrait goutte!

D'ailleurs, je m'étais promis de ne point te fourrer dans tout cela. Tu es bavarde comme une pie (voilà comment me traite mon père!). Tu dirais tout à notre demoiselle. Et puisque Mme Éliane s'est séparée de sa fille, elle doit avoir des raisons pour cela. Nous ne devons point aller contre.

En tout cas, voici la vérité vraie. J'étais au manoir de Rivière-le-Duc quand l'affaire arriva.

Le roi poursuivait la reine, comme l'a dit ce malfai-

teur de Gondrin, à qui j'irai souhaiter le bonjour demain, à l'heure de sa rencontre avec notre ami Gaétan. Grâce à Dieu, feu notre bon sire a passé toute sa vie à poursuivre sa femme. Quand il la trouvait, il la traitait de gourgandine espagnole ou bien il lui récitait des patenôtres. Cela ne suffisait pas à la reine, qui est une personne bien portante et de galant caractère.

Pendant plus de vingt ans, continua mon père, elle a été de ci, delà, sans faire beaucoup de mal, dit-on, et flairant la pomme du péché plutôt qu'elle ne la mordait. Mylord de Buckingham pourrait le dire, et une vingtaine d'autres aussi; moi, je n'ai qu'à me taire : elle ne m'a jamais ni mordu, ni flairé.

Le roi poursuivait donc la reine qu'il croyait surprendre avec M. le marquis de Cinq-Mars, grand écuyer de France : cela sur une dénonciation de M. le cardinal de Richelieu. On prétend qu'en cette affaire le roi était deux fois jaloux, mais cela ne te regarde pas.

La reine en avait fini avec M. de Cinq-Mars, le pauvre jeune homme. Elle était venue ce jour-là à son premier rendez-vous avec M. de Mazarin, qui l'a fixée, depuis lors, en tout bien tout honneur, et dont elle est folle, ce que verront bien, sous peu, messieurs de la cabale.

La reine et le nouveau cardinal arrivèrent au manoir avec le roi sur leurs talons, le roi et ses mousquetaires. Ils étaient pris au piége. Tenter de fuir eût été

folie. Anne d'Autriche, qui croyait entrer dans une maison déserte, rencontra sous le vestibule la comtesse Éliane de Pardaillan, et lui dit :

« Sauvez-moi, je suis la reine.

— Je suis prête à me dévouer pour la reine, » répondit Mme Éliane sans hésiter.

Anne d'Autriche lui prit les mains et la baisa au front, disant :

« Aujourd'hui comme dans vingt ans, demandez-moi ce que vous voudrez, madame, pour prix du grand service que vous me rendez. »

Pendant cela, M. de Mazarin, plus tremblant que la feuille, baisait le bas de la robe de la comtesse.

Celle-ci dit :

« J'accepte la promesse de Votre Majesté. Il y a un cruel malheur dans ma vie. Il se peut que j'aie besoin tôt ou tard de la protection royale. »

La reine entra. Ce fut moi qui la cachai. Mme Éliane sortit, entraînant le cardinal au moment où le roi descendait de cheval. Tous deux se laissèrent poursuivre un instant et se firent prendre. La reine, grâce à moi, était déjà sur la route du château de Saint-Germain.

Telle est la vérité, ajouta Mélise, mon père a été témoin : Mme Éliane s'est dévouée pour la reine. »

Mlle de Pardaillan ne répondit point d'abord; sa figure restait triste, presque sévère.

« Eh bien! fit Mélise, n'es-tu point guérie de ton chagrin?

— Je n'ai jamais douté de ma mère, » répondit Pola d'un ton froid.

Puis elle ajouta en baissant les yeux :

« Et Dieu me garde de la blâmer jamais, ma mère, ma bien aimée mère! Mais je m'étonne qu'elle ait compromis ainsi, même pour sauver une reine, le nom que mon père m'a donné! »

Mélise la regarda avec étonnement.

« Mon cœur, dit-elle en secouant sa vague émotion, car les paroles de sa compagne l'avaient frappée; j'avoue que je n'avais point songé à cela. Après tout, je ne suis que la fille de ce coquin de Mitraille, et je ne comprends pas tous vos scrupules. Continuons.

C'était donc le lendemain que devait avoir lieu la rencontre entre ton beau chevalier Gaétan et le baron de Gondrin. Ce baron passe pour une fine lame et pour un méchant homme. Mon père s'était couché tout inquiet.

Au matin, le matin d'hier, je le croyais parti depuis du temps, lorsque je l'entendis chanter dans sa chambre. Il était à jeun, il avait oublié.

Dès le premier mot que je prononçai, il demanda du vin, lampa une maîtresse rasade, ceignit son épée et partit comme un trait.

Quand il revint, il me cria de loin joyeusement :

« N'aie pas peur, fillette. Je suis arrivé trop tard; ce Moricaud d'Estéban avait déjà fait l'affaire. Où diable ai-je donc vu autrefois la figure de ce luron-là? »

Il faut te dire que mon père ne prononçait point ces paroles pour la première fois.

Quelque temps auparavant, un soir, j'avais vu entrer chez nous un homme vêtu bizarrement et qui m'était inconnu.

Pour arriver ainsi à notre réduit, tout droit, la nuit, le long des corridors de Vendôme, il faut avoir un guide, savoir les êtres ou être sorcier.

L'étranger venait pour la première fois à l'hôtel et n'avait point eu de guide.

Il s'assit après m'avoir saluée et sans me demander aucune permission. Quand il fut assis, il me dit:

« Je vais attendre le retour du capitaine Mitraille. J'ai besoin de m'entretenir avec lui. »

Moi, je ne suis pas très-embarrassée, tu sais. Je m'ennuyais comme à l'ordinaire. Je répondis n'importe quoi, et tout en faisant semblant de broder, je me mis à considérer cette admirable statue.

Une statue, c'est le mot, et il n'y en a pas beaucoup de pareilles.

Il restait immobile et muet. Il semblait réfléchir ou plutôt rêver, car ses grands yeux se noyaient souvent sous le voile de ses longs cils.

En rêvant il regardait notre chambre comme si chaque pouce de la muraille eût intéressé son rêve. Et, figure-toi, il n'y a rien à regarder dans notre pauvre chambre. Tu ne l'as jamais vue, mais ton père et ta mère la connaissent bien. C'est l'ancien logis de M. le

comte de Pardaillan, du temps où il était maître Pol de Guezevern, page de M. le duc de Vendôme.

Tout à coup le More me dit, sans relever les yeux sur moi:

« Roger est un loyal enfant; cela vous portera bonheur de l'aimer, ma fille.

Je pense que je devins rouge comme un pavot. J'avais presque envie de le prier qu'il ne se mêlât point de mes affaires. Mais il y a des gens qui vous ferment la bouche: il est de ces gens-là. Du reste, c'eût été inutile; il garda le silence désormais, n'ayant plus rien à me dire.

Quand mon père entra, il était à même de raisonner comme il faut, ayant bu abondamment toute la soirée. Il fut étonné et demanda à l'étranger le motif de sa visite.

L'étranger répondit:

« Sur les galères du Turc, où j'ai ramé longtemps comme esclave, j'avais un jeune compagnon qui était Français. Je l'aimais. Nous avions fait un pacte ensemble, chacun de nous promettant à l'autre certaines choses sous la foi du serment. Je viens vers vous, capitaine Mitraille, pour accomplir mon devoir.

— Tout à votre service, mon camarade, répliqua mon père. Mélise, vâ nous chercher du vin. »

Il fallut obéir. Je ne sais ce qui fut dit pendant mon absence. Au moment où je rentrai, mon père s'écriait :

« C'est étonnant, mon camarade ! il me semble que je vous ai déjà vu quelque part !

— Il se peut, dit le More, si vous avez voyagé au loin. Moi, c'est la première fois que je viens à Paris.

— Ce jeune homme dont vous parlez, reprit mon père en versant le vin dans les tasses, ne s'appelait-il point Renaud de son nom de baptême ? »

Pola qui, désormais, écoutait avidement, demanda :

« Pense-tu donc que mon frère aîné soit vivant !

— Je ne pense rien, chérie, répliqua Mélise. L'espoir trompé est une douleur, et Dieu sait que la bonne comtesse a bien assez de chagrins, sans celui-là. Le jeune homme dont parlait le More ne s'appelait point Renaud. »

Du reste, l'entretien que j'entendis m'apprit peu de chose. On m'envoya deux fois chercher du vin, et il est vraisemblable que l'étranger choisit le moment où j'étais ainsi absente pour placer ses questions les plus importantes.

L'impression que j'ai gardée de lui est pleine de doutes. Vient-il réellement de la part d'un ami malheureux ? Est-ce un agent déguisé de vos nombreux ennemis? Je ne saurais le dire. S'il s'agissait de moi seule, il me semble que j'aurais confiance en lui.

Voici en peu de mots sur quoi a roulé l'entretien, au moins en ma présence. L'étranger ne paraissait point se soucier beaucoup de connaître l'histoire des Guezevern avant l'héritage. Le nom de Mme Éliane pro-

duisait sur lui une impression visible, sans que j'aie pu deviner si c'était de l'intérêt ou de la haine. Il s'est informé de toi; il a demandé ton âge exact et combien de temps après l'héritage avait eu lieu ta naissance. Un instant j'ai pensé qu'il n'ignorait point ta présence à Paris, car il a parlé de dame Honorée.

Et je te prie de remarquer ceci : dans les quelques jours qui se sont écoulés depuis cette étrange visite, j'ai pu voir par l'inquiétude de Roger et de Gaétan, que mes soupçons pourraient bien être fondés. Le More rôde autour de l'hôtel, ou plutôt autour du couvent, et j'ai idée que c'est pour toi.

Gaétan a la même pensée que moi. Roger croit que c'est pour moi. Ils sont jaloux tous les deux. Va ! je ne suis pas sur un lit de roses !

« Gaétan, Roger et le More se connaissent-ils? demanda Pola.

— C'est justement ce que j'allais te dire, répliqua Mélise. Je ne crois pas qu'ils se soient jamais parlé, mais ils se connaissent, en ce sens qu'ils s'observent tous les trois. Et la conduite de ce don Estéban vis-à-vis de ton beau Gaétan est bien loin de prouver, cependant, qu'il soit son ennemi. Tout est mystère.

Je l'ai revu depuis lors bien souvent. Je mentirais si je n'avouais que je me sens attirée vers lui malgré moi. Et, en dehors de cet attrait, il y a le désir passionné que j'ai de vous servir, toi et la comtesse.

Je me trouve entre ces trois hommes qui se guettent

et qui se gênent mutuellement. Roger est comme une âme en peine. J'ai beau user d'adresse, il sent la présence des deux autres et me soupçonne déjà peut-être. Pour avoir une explication avec Roger, il faudrait lui dire : Ce beau Gaétan est ici pour Mlle de Pardaillan...

— Oh ! Mélise ! fit Pola offensée.

— Comme tu pleurerais, mignonne, riposta la fillette en souriant, si tu pensais qu'il y fût pour une autre !... Mais veux-tu savoir ? Je crains que tout cela ne finisse par des coups d'épées. Gaétan et Roger ont le diable au corps quand ils s'y mettent ; et le More... Ah ! vois-tu, le More ! quand il se bat, ce doit être un lion !

Pour en revenir, mes entrevues avec lui ne sont pas à mon avantage. Il m'arrache toujours quelque chose de ce qu'il veut savoir, et moi, de ce que je veux savoir, je n'apprends rien. Ces sauvages ont une prodigieuse adresse.

A la fin de sa première visite, quand j'interrogeai mon père... Écoute, le vin est une bonne chose, mais il ne faut pas en abuser. Mon père avait bu un peu trop. Je n'en pus rien tirer, sinon ces mots prononcés d'une langue épaisse :

« Notre petit Renaud est bel et bien mort. Les coquins ne l'auront pas tué à demi. Mais je donnerais de bon cœur une couple de pistoles à qui me dirait où j'ai vu le More et son visage de cuivre florentin ! »

V

LE MORE.

Le temps passait. Nos deux jolies filles étaient trop occupées pour compter les minutes. La messe de sept heures devait être loin déjà, et dame Honorée aurait dû trottiner déjà dans le clos Pardaillan, en quête de sa nièce, coupable de chapelle-buissonnière. Mais la bonne béguine appartenait un peu à la cabale des Importants, et la moisson des cancans politiques était, en ce temps-là, chaque matin si touffue que c'était plaisir de glaner.

Ce qui sauva nos deux jeunes fillettes c'est que dame Honorée, après sa messe entendue, était en train de nommer l'évêque de Beauvais premier ministre, celui-

là même qui disait : « Il est plus facile de gouverner la France qu'une sacristie. »

On ne donna pas à ce bonhomme l'occasion sérieuse d'exercer ses talents.

Mélise poursuivait, sans voir que le soleil montait rapidement et courbait déjà, dans le parterre, les tiges des fleurs pâmées.

« Mon cœur, dit-elle, tu attends toujours que j'arrive à ton chevalier Gaétan, mais c'est que j'en ai si long à t'apprendre ! Sois tranquille, cependant, ton chevalier viendra.

Et pendant que j'y songe, laisse-moi te faire remarquer une circonstance : l'histoire de la reine, là-bas, au manoir de Rivière-le-Duc, qui a révolté ton ombrageux orgueil, a pris, depuis la mort du roi, une singulière importance. Anne d'Autriche a la régence maintenant, et M. de Mazarin est, dit-on, bien plus puissant qu'il n'en a l'air. Il y a là, je l'espère, une planche de salut.

— Ma mère est-elle donc si fort menacée ! interrompit Pola.

— Elle était menacée déjà, répondit Mélise ; elle devait être menacée quand elle répondit à la reine : « Il y a un cruel malheur dans ma vie. Il se peut que « j'aie besoin tôt ou tard de la protection royale. »

Elle était menacée, mais elle te gardait près d'elle. La menace doit être aujourd'hui plus sérieuse, puisqu'elle t'a éloignée du logis paternel.

C'est un cœur vaillant. Elle a dû t'éloigner pour mieux combattre. Et c'est pour combattre qu'elle est maintenant incognito à Paris.

— Combattre! répéta Mlle de Pardaillan; toujours combattre! Es-tu donc sûre qu'elle soit à Paris?

— J'en suis sûre.

— Qui te l'a dit?

— Personne.

— L'aurais-tu vue?

— Non, mais je perce à jour le silence de mon père, et don Estéban qui suit sans cesse sa piste mystérieuse, m'éclaire par ses questions. Je donnerais de mon sang pour savoir la pensée secrète de cet homme! »

Pola tressaillit et murmura :

« Je suis comme toi; cet homme me fait peur.

— J'ai peur, c'est vrai, pensa tout haut Mélise, mais j'ai espoir aussi.... car voici ce qu'il fit le jour du duel : je ne te l'ai pas dit encore. Le duel avait lieu derrière les Célestins, le long de l'eau. Chacun des adversaires avait un second, et ceux-là se battaient pour la montre, mais Gaétan et M. de Gondrin besoignaient pour tout de bon. Ils étaient armés de l'épée et du pistolet. M. de Gondrin avait reçu le feu de Gaétan dans son pourpoint et son sang coulait par une estocade qu'il avait à l'épaule droite, quand il a pu passer sous le fer du chevalier et le renverser d'une poussée à l'italienne. La pointe de son épée était déjà sur la gorge de Gaétan; une main nue a saisi la lame et l'a brisée....

Le croirais-tu? c'est Gaétan qui s'est fâché le plus fort!

— Oui, murmura Pola dont le souffle s'embarrassa dans sa poitrine, je le crois! »

Mélise haussa les épaules franchement.

« Que Dieu vous bénisse, vous autres gentilshommes et nobles demoiselles, dit-elle. Vous n'avez pas le sens commun! Quand il faudrait remercier, vous vous mettez en colère. La main nue qui avait brisé l'épée était au More. Il fit comme toi, apparemment; il comprit la colère du chevalier Gaétan, car il lui promit de le rencontrer où et quand il voudrait, puis il prit à part M. le baron de Gondrin et lui parla bas pendant quelques minutes.

Ce baron de Gondrin est presque un vieillard, mais il a gardé les façons d'un raffiné de la jeunesse du feu roi. Mon père, qui arrivait en ce moment, crut que don Estéban s'était mis sur les bras une fort méchante affaire et se préparait à lui servir de second quand il le vit échanger une poignée de main avec le baron de Gondrin.

Celui-ci s'écria :

« Si vous accomplissez votre promesse, mon camarade, votre fortune est faite! »

Le More s'inclina froidement comme toujours, et ils se séparèrent après quelques paroles échangées encore à voix basse, qui étaient, selon toute apparence, un rendez-vous convenu.

«Que dis-tu de cela, chérie?

Pola restait toute pensive.

« Je dis, répliqua-t-elle après un silence, que, de plus en plus, cet homme me fait peur.

— Moi, reprit Mélise avec un gros soupir, je dis que si ces trois-là s'entendaient: Roger, qui est un peu fou, mais brave comme son épée; le chevalier Gaétan, ce preux de la table ronde, et don Estéban, que je regarde comme une moitié de sorcier, nous aurions là, pour la bonne comtesse, une garde du corps qui vaudrait tout un escadron de mousquetaires. Seulement, ils ne s'entendront pas, à moins que ce ne soit pour se couper la gorge.

Et pendant cela, les choses marchent; la guerre est déclarée, cette guerre sourde, invisible, dont je ne puis suivre la marche, malgré toute ma bonne volonté.

Veux-tu des symptômes? J'en ai à revendre. Mais des faits, néant.

Premier symptôme: mon père a dû recevoir des ordres nouveaux, puisque la porte de communication est condamnée et qu'il m'a défendu de te voir. On nous craint. Ce doit être ta mère, qui voudrait enfouir à cent pieds sous le sol sa Pola, son dernier trésor.

Second symptôme: mon père est muet et craint le vin comme si les vendanges de l'an passé étaient empoisonnées.

Troisième symptôme: don Esteban, malgré la fièvre qui brûle dans ses yeux, semble avoir mis un bâillon

sur sa bouche. Il n'interroge plus, de peur qu'une réponse ne se glisse dans ses propres questions. Il cherche, il travaille, il souffre.

Le baron de Gondrin cabale, le doux Renaud de Saint-Venant s'agite, et je sais bien ceci, du moins, car le sourire triomphant de mon père me l'a dit. Ces deux-là, qui sont vos plus mortels ennemis, ont une épine au pied ; c'est l'aventure de Rivière-le-Duc. Il y a là promesse de reine. L'idée que Mme Éliane est à Paris, l'idée qu'elle pourrait pénétrer au Palais-Royal les déconcerte et les terrifie.

— Mais, dit Pola, le conseiller Renaud de Saint-Venant et M. de Gondrin sont opposés l'un à l'autre?

— Ils l'étaient hier, répliqua Mélise. Aujourd'hui que le baron de Gondrin a des protecteurs puissants, aujourd'hui... Mais n'as-tu donc pas su que M. de Saint-Venant avait demandé ta main ?

— Lui ! fit Pola stupéfaite, je l'ai toujours regardé comme un père.

— Le mien, mon père à moi, murmura Mélise, qui avait l'air songeur, disait un jour qu'il devait y avoir un secret, un grand secret, entre la comtesse et le conseiller de Saint-Venant. Ne fronce pas les sourcils, chérie. De ce qui vient de mon père ou de moi, rien ne doit t'offenser. Il y a des secrets partagés qui sont criminels d'un côté, honorables d'un autre. A chacun selon son cœur. Je sais que le More entretient des relations suivies avec Mathieu Barnabi, qui est un per-

sonnage maintenant et l'âme damnée du conseiller de Saint-Venant.

Pola passa ses doigts effilés sur son front.

« Ma tête me fait mal, dit-elle ; on s'y perd !

— On s'y perd, répéta Mélise, c'est vrai ; mais quand on a bonne volonté et bon courage, on s'y retrouve, mon cœur. Il y a un fil qui vous guide : c'est l'ardent désir de sauver ceux qu'on aime. A quoi penses-tu ? »

Pola hésita avant de répondre. Elle avait des larmes dans les yeux.

« Je pense à mon pauvre père, dit-elle enfin. Ou plutôt je pense à ma mère par rapport à lui. Que se passe-t-il pendant l'absence de ma mère, si ma mère est absente du château de Pardaillan comme tu l'affirmes, dans cette chambre triste où nul n'entre jamais ?

Les sourcils de Mélise se froncèrent.

« Quelqu'un y entre, voilà tout, répliqua-t-elle d'un ton résolu. Si Dieu m'avait laissé une mère, une mère semblable à la tienne, surtout, je ne la soupçonnerais pas si aisément que cela.

Les pleurs jaillirent plus abondants des beaux yeux de Pola.

« Tu es bonne et je t'aime, murmura-t-elle en effleurant de ses lèvres le front de sa compagne. Tout mon cœur est à ma mère. Si je cessais à croire à ma mère, je mourrais.

— Et pourquoi cesserais-tu de croire à ta mère? » s'écria la fille de Mitraille avec un véritable courroux.

Pola demeura silencieuse. Ses larmes étaient séchées; ses joues et ses paupières brûlaient.

« C'est vrai, fit-elle d'une voix changée. Tu as raison. Il y a des choses qui sont impossibles! »

Puis, emportée par un élan soudain, elle se jeta dans les bras de Mélise qu'elle pressa convulsivement contre son cœur, disant :

« Si tu savais!...

— Si je savais quoi? demanda la fillette, voyant que Pola s'arrêtait. »

Il y avait de l'égarement dans les yeux de Mlle de Pardaillan.

« Si tu savais comme j'aime ma mère! acheva-t-elle avec un accent de désespoir.

— Tu l'aimes bien, dit Mélise, je le crois; jamais tu ne pourras l'aimer assez. Mais tu as un doute, ajouta-t-elle, pendant que son regard perçant descendait jusqu'au fond de la conscience de Pola; tu as un secret peut-être. Garde ton secret, s'il accuse ta mère. Je n'en veux pas. Tu l'as dit: il y a des choses impossibles. J'en sais une, la plus impossible de toutes, c'est que la bonne comtesse ait fait le mal. »

Mlle de Pardaillan se redressa de toute sa hauteur.

« Le mal, répéta-t-elle. Ma mère!

— C'est bon! dit Mélise en secouant brusquement sa tête mutine. Peut-être que je ne suis pas assez demoiselle pour te bien comprendre, mon cœur. Si c'est une charade, je n'ai pas le temps d'en chercher le mot. Il faut désormais nous presser: mon père m'attend et me cherche peut-être. Qui sait quand je pourrai te voir de nouveau ? Je t'ai appris tout ce que j'avais à t'apprendre; il me reste, pour accomplir toute ma promesse, à te dire pourquoi je te l'ai appris. M'écoutes-tu ? »

Pola redevint attentive.

« Et d'abord, reprit Mélise d'un ton presque solennel, aimes-tu le chevalier Gaétan ?

— Pourquoi cette question? balbutia Mlle de Pardaillan.

— Parce que, répliqua Mélise péremptoirement, il faut aimer l'homme à qui l'on va demander son temps, son repos, sa sûreté, sa vie peut-être.

— Certes, repartit Pola, je ne demanderai rien de tout cela à M. le chevalier.

— Tu te trompes, chérie. Peut-être que quelqu'un le lui a déjà demandé pour toi.

— Qui donc aurait osé?

— Oh! quelqu'un qui n'est pas timide, et qui ose toujours.

— C'est toi?

— C'est moi.

— Tu auras commis quelque imprudence?

— Juges-en. Le chevalier t'aime du plus profond de son âme. Mon Dieu, oui ! sans t'avoir jamais parlé et seulement pour avoir vu parfois ton sourire, sous le grand voile que la brise soulevait, là-bas, quand tu chevauchais dans la forêt de Pardaillan ; pour t'avoir suivie de loin dans ton voyage, pour.... sur ma foi, je ne sais pas pourquoi. Les romans de chevalerie sont bourrés de pareilles aventures et je commence à croire qu'ils ne méritent pas si bien qu'on le pense leur réputation d'imposteurs. A ces choses-là, le pourquoi manque. On aime parce qu'on aime. Il t'aime ; il t'adore plutôt, car c'est un culte. »

Le cœur de Pola battait violemment sous sa collerette, malgré l'effort qu'elle faisait pour garder une ontenance sévère et digne.

« C'est bon ! dit pour la seconde fois Mélise. Tu ne l'aimes pas, toi ! »

Son regard moqueur pesait sur les paupières de Pola qui n'osaient plus se rouvrir.

« Si tu l'aimais, poursuivit la fillette, tu te serais déjà jetée à mon cou, malgré tes grands airs. Que veux-tu, je me suis trompée. Et conviens qu'il y avait lieu de se tromper. Chaque fois que je venais, ta première question était pour Gaétan, et ce matin encore.... »

Pola lui tendit sa main qui était froide et prononça lentement :

« Ne joue pas avec cela, ma fille !

— A la bonne heure ! fit Mélise. Nous y venons donc

enfin ! Alors, je n'ai pas commis une trop lourde maladresse en lui avouant franchement que tu l'aimais ?

— Malheureuse ! s'écria Pola épouvantée, as-tu fait cela !

— Pas tout à fait, répliqua la fillette en baissant ses grands yeux sournois. Ne te fâche pas. Certes, je n'ai pas été lui raconter toutes nos petites affaires. Qu'aurait-il pensé de nous, bon Dieu, s'il avait su le temps que nous dépensions chaque matin à bavarder touchant sa précieuse personne, à déplorer les malheurs de sa famille, à maudire M. le maréchal de la Meilleraye, et la mémoire de feu M. le cardinal, à constater qu'il porte son pourpoint de drap modeste, mieux, oh ! bien mieux que nos muguets à la douzaine ne portent leur soie et leur velours.... et à soupirer.... et à sourire.... et à répéter sur tous les tons des choses qui, mises en vers, se chanteraient si doucement, surtout si on les accompagnait avec la mandoline ! »

Pola retira sa main et dit :

« Tu es méchante, Mélise.

— Mais pas du tout, mon cœur.... à moins qu'il n'y ait méchanceté à priver ce beau Gaétan du récit de nos chères extravagances. Comme tout cela l'aurait rendu heureux ! Je me suis bien gardée de lui rapporter tout cela, d'autant que c'eût été fort long et que maître Roger fait bonne garde autour de moi. C'est à peine si j'ai le loisir de glisser un mot à Gaétan, qui me suit comme une âme en peine. Je lui ai donc dit, tout bon-

nement : Pola pense à vous, Pola sait que vous l'aimez, et cela ne la met point trop en colère.

— Mais pourquoi, l'interrompit Mlle de Pardaillan, dont la joue était écarlate, pourquoi as-tu parlé ainsi? »

Mélise était redevenue sérieuse.

« Parce que j'ai mon idée, répondit-elle, ma grande idée que je te laissais voir tout à l'heure. Mon raisonnement est bien clair. Je ne sais pas quel est le danger, je ne sais pas où est le danger, mais je sais qu'il y a danger, ou plutôt je le sens : un danger terrible sur ta mère et par conséquent sur toi. Ta mère s'efforce, je la sens combattre, je ne sais pas quelles sont ses armes. Le service rendu à la reine me donne de l'espoir, mais on dit que la reconnaissance n'est pas une vertu de cour. Hier, sais-tu quelle était la nouvelle? Ce baron de Gondrin va partir pour le Rouergue, en qualité de lieutenant de roi. Là-bas, dans ces provinces reculées, un lieutenant de roi est un maître absolu. Eh bien! moi, je connais trois hommes qui ne sont rien en apparence : l'un ne sait pas même le nom de son père : c'est Roger ; l'autre est le fils proscrit d'un père supplicié : c'est Gaétan; le troisième enfin est un étranger, isolé à Paris, sans alliances et sans influence, don Estéban, qu'on appelle le More. Ces hommes sont séparés, je dis trop peu, ils sont sur le point peut-être de s'entre-haïr. Je ne veux pas qu'ils se haïssent. J'ai confiance en chacun d'eux pris séparément, et il me

semble que si je pouvais faire un faisceau de ces trois vaillantes épées....

— Projet d'enfant! murmura Pola.

— J'ai quinze grands mois de plus que toi, chérie! fit observer Mélise avec quelque orgueil.

— Que peuvent trois hommes?

— Trois lions! rectifia la fillette, trois! dont un vrai lion du désert! D'abord, dis tout ce que tu voudras, j'ai mis dans ma tête qu'il en serait ainsi. Pour cela il faut qu'aucun doute ne reste entre eux et que les situations soient bien nettes. Je suppose, par exemple, qu'on ait besoin de t'enlever....

— M'enlever! répéta Mlle de Pardaillan, épouvantée cette fois.

— J'ai dit: je suppose.... et s'il fallait en arriver là, même malgré toi, penses-tu que je reculerais? En ce cas-là, vois-tu, ce ne serait pas trop de mes trois épées. Mais si Gaétan a défiance de Roger, si Roger est jaloux de Gaétan, qu'il voit rôder autour de moi, sans savoir que tu es là derrière; si don Estéban, enfin....

— Quel lien pourrait nous attacher celui-là?

— C'est un peu mon secret, repartit Mélise en retrouvant son sourire. Mais ta question me prouve que tu as compris. Donc à tout seigneur tout honneur: j'ai commencé par ton beau Gaétan.... et il me semble qu'il tarde bien à venir. »

Depuis quelques minutes elles avaient quitté le banc de pierre pour marcher côte à côte sous le couvert dans

la direction de l'angle, formé par le mur des jardins de Vendôme et l'hôtel.»

Mlle de Pardaillan s'arrêta court aux derniers mots de Mélise. Elle ne trouva point de paroles. Ce fut son regard stupéfait qui répondit et protesta.

« Ma foi, dit Mélise, le voilà ! J'ai fait de mon mieux. Honni soit qui mal y pense ! »

Pendant qu'elle parlait, un beau jeune homme, enjambant le faîte du mur, atteignit d'un seul bond le sol du bosquet. L'instant d'après, il était aux genoux de Pola.

« Mademoiselle, dit-il, je ne vous demande rien, sinon le droit de vous protéger et de mourir pour vous. »

Pola restait pétrifiée. Mais tout à coup un cri sortit de sa poitrine et son doigt convulsif montra une fenêtre de l'hôtel de Vendôme, ouverte sous les arbres mêmes et aux carreaux de laquelle une figure étrange se montrait ; des traits de bronze, éclairés par un regard de feu.

« Le More ! murmura-t-elle, celui-là doit être le More ! »

Mélise et Gaétan suivirent son geste du regard, mais il n'y avait plus rien derrière les vitres de la croisée. Le More avait disparu.

Un grand bruit, cependant, se faisait dans le clos Pardaillan. On entendait la voix irritée de dame Honorée qui appelait sa nièce et d'autres voix disant :

« Un homme a été vu escaladant le mur du couvent. Ce doit être lui ! cherchez ! »

A l'endroit où nos jeunes gens se trouvaient réunis, un pan de charmille les protégeait contre le regard, ce qui, joint à l'ombrage épais des tilleuls, formait une sorte de cachette, mais on était en plein jour, et il n'y avait nul espoir d'échapper longtemps aux recherches.

« Fuyez ! » dit Mélise à Gaétan en lui montrant le mur.

Celui-ci répondit :

« J'étais venu chercher l'espoir ou la mort. »

Le bruit et les pas se rapprochaient.

Pola restait immobile et comme pétrifiée.

« Fouillez le bosquet ! ordonna-t-on dans le clos. »

Et, de l'autre côté du mur, une voix dit :

« Le camarade ne pourra toujours pas s'en retourner par où il est venu : nous sommes là ! »

Toutes les issues étaient désormais fermées. On entendait les cris chevrottants de la bonne béguine qui gémissait :

« Pola ! malheureuse enfant ! c'est un criminel d'État ! Seigneur Jésus, l'aurait-il enlevée ! »

Mélise, qui s'était glissée jusqu'à une ouverture de la charmille, revint, la pâleur au front, et dit tout bas :

« Ce ne sont pas les serviteurs du couvent. Vous avez été reconnu, suivi ; il y a là des gens du roi.

— J'aurai le sort de mon père, » murmura Gaétan avec un triste sourire.

Puis, se tournant vers Mlle de Pardaillan, il ajouta :

« Éloignez-vous, madame, je dois rester seul ici..... et ne me plaignez pas : je ne regrette rien sur la terre. »

Deux larmes jaillirent des yeux de Pola qui lui tendit la main en murmurant :

« Vivez, je vous en prie ! »

Gaétan porta la main de la jeune fille à ses lèvres, puis il se redressa transfiguré. Ses yeux étincelaient ; ce fut d'elle-même en quelque sorte que son épée sauta hors du fourreau.

Mélise n'avait point vu, n'avait point entendu cela. Éperdue, elle s'était élancée vers l'hôtel, secouant avec folie la porte condamnée.

Et sans savoir qu'elle parlait, peut-être, elle avait dit :

« Estéban ! bon Estéban ! êtes-vous là, au nom de Dieu ! »

Il se fit un bruit à l'intérieur comme si la serrure arrachée sautait en brisant ses écrous.

La porte s'ouvrit, mais personne ne se montra sur le seuil.

Mélise saisit Gaétan à bras-le-corps et l'entraîna, disant :

« Bon Estéban, merci ! »

Quand les gens du roi se ruèrent de l'autre côté de la charmille, précédant dame Honorée, il n'y avait plus personne sous les tilleuls, sinon Mlle de Pardaillan qui était évanouie au pied d'un arbre.

La petite porte par où Guezevern sortait autrefois de l'hôtel de Vendôme pour venir au rendez-vous de son Éliane était de nouveau fermée.

VI

LA POMME D'AMOUR.

Le cardinal de Richelieu avait dépensé beaucoup de temps et d'argent pour créer cette magnifique propriété qui fut, depuis lors, un des traits les plus connus de la physionomie de Paris. Certes, aucun autre palais ne pourrait raconter tant d'histoires dramatiques ou amoureuses. Aussitôt construit, il devint le centre de la vie parisienne. Il régna, comme Louis XIV, dès son berceau, puis, rival heureux des Tuileries, intrigant, spéculant, soupant, faisant l'amour, il fut tantôt la Fronde, tantôt la Régence, tantôt la Révolution, tantôt l'Invasion, toujours à la mode, toujours favori de la grande ville, jusqu'à ces derniers temps où sa vogue cal-

mée le livra en proie aux restaurants à prix fixe, providence des dîneurs provinciaux.

Paris brillant s'en est allé plus loin, Paris populaire est ailleurs. On dirait que ce pauvre Palais-Royal, nettoyé, assaini et faisant de la musique pour vivre, comme un aveugle, a en lui désormais quelque chose qui repousse Paris. C'est peut-être un restant de l'odeur des Cosaques, auxquels il fit si terriblement fête autrefois.

Au temps où se passait notre histoire, il était tout battant neuf. Il était sorti de terre entre notre prologue et notre drame.

Vers l'année 1628, M. de Richelieu avait acheté l'ancien hôtel de Mercœur, abandonné depuis longtemps par les Lorraine et l'hôtel de Rambouillet, antique demeure du fameux connétable Bernard d'Armagnac, plus quatre autres domaines, au travers desquels passaient les remparts et fossés de Paris. Il se trouva maître ainsi d'une enceinte parallélogrammatique qui touchait d'un côté à l'hôtel de Rohan, de l'autre au chemin des Bons-Enfants. La rue de Richelieu fut percée sur ses terres.

En 1630, le palais était achevé. Mais en l'année 1643, où nous sommes, bien que la reine régente et le jeune roi y eussent établi leur demeure, rien n'avait été fait encore pour dégager les abords de cet immense carré que les propriétés particulières opprimaient de tous côtés, même au devant de sa façade.

Le chemin des Bons-Enfants surtout, d'un bout à l'autre, couvent, hôtels et masures, dominait entièrement les jardins, beaucoup plus grands alors qu'aujourd'hui.

A l'extrémité méridionale de cette ruelle et non loin de la magnifique salle de spectacle que le cardinal avait fait construire pour les représentations de *Mirame*, sa tragédie bien-aimée, se trouvait un cabaret de vaste étendue dont la porte d'entrée donnait sur la *Court-Orry*, sorte de cul-de-sac irrégulier que la cour des Fontaines remplaça en partie. Ce théâtre, que Molière devait illustrer par ses triomphes et par sa mort, était alors abandonné, à cause du grand deuil royal.

Du cabaret à la porte latérale du palais qui ouvrait sur la Court-Orry, c'était une sorte de terrain vague, plein de décombres et de matériaux, car la mort avait surpris le cardinal au milieu des grands travaux qu'il avait entrepris de ce côté.

Le cabaret portait pour enseigne un tableau représentant le berger Pâris tenant le prix de beauté entre trois déesses, avec cette enseigne : « A la Pomme d'amour, bonne chère et bon vin. » Il était tenu par deux de nos anciennes connaissances : la Chantereine, cette belle fille qui avait fait autrefois l'ornement du cul-de-sac Saint-Avoye, sous Marion la Perchepré, et l'ex-racoleur don Ramon, lequel était rentré dans la vie civile.

Ils formaient maintenant un couple légitime, auquel,

contre l'habitude, la femme avait donné son nom. C'étaient maître Chantereine et sa bourgeoise.

La *Pomme-d'Amour* pouvait passer pour une maison bien achalandée, où le populaire abondait où les pages et valets des hôtels nobles du voisinage faisaient volontiers ripaille; et où maints gentilshommes sans préjugés ne dédaignaient point d'entrer sains de corps et d'esprit pour en ressortir fous et malades.

C'était le soir de notre visite au clos Pardaillan. Il y avait bonne et nombreuse compagnie à la *Pomme-d'Amour*, et dame Chantereine que les ans avaient grossie abondamment et fleurie outre mesure, trônait, majestueuse, derrière son comptoir.

Maître Chantereine, qui avait pris tournure de citoyen paisible, prenait le frais sur le pas de sa porte en buvant à petites gorgées une tasse de vin cuit et regardant avec une somnolente indifférence le paysage nocturne qui lui faisait face. Nous disons paysage, car la lune, en se levant derrière les échafaudages d'une maison neuve, bâtie par le cardinal lui-même en conséquence de son contrat avec le marquis d'Estrées, dernier propriétaire du vieil hôtel de Mercœur, donnait de la largeur et de la physionomie aux décombres qui emplissaient le terrain et que surmontaient deux ou trois arbres, épargnés par le hasard : c'étaient des monceaux de pierres, des poutres, de hauts poteaux supportant des ponts de planches. A droite, la maison du marquis d'Estrées qui jamais ne devait être achevée

laissait passer les rayons de la lune par ses murailles à jour; à gauche, une étroite échappée montrait la rue Saint-Honoré; au fond, la masse du palais Cardinal s'élevait avec ses fenêtres sombres, et la grande lanterne suspendue au-dessus de sa porte latérale, alors connue sous le nom de Porte Le-Mercier.

Deux ou trois groupes de pages et laquais causaient et buvaient dans la salle commune du cabaret, qui contenait en outre des soldats et des petits bourgeois. Ce coquin de Mitraille, mélancolique et n'ayant devant soi ni chopine, ni gobelet, s'asseyait dans un coin, seul à sa table. On causait de tous côtés à la fois, et la conversation vagabonde abordait quantité de sujets. Il n'y avait que Mitraille pour rester silencieux.

« Avant huit jours, dit un page de Vendôme, M. le duc de Beaufort sera le maître. Mme la reine lui a commandé d'oublier la belle Montbazon pour l'amour d'elle.

— Le petit abbé de Gondy, racontait plus loin un laquais de la Meilleraye, a persuadé à Mlle de Chevreuse qu'il n'était plus temps de jouer à la poupée. Elle commence de bonne heure à chasser de race. Quant au petit abbé, il se bat tous les matins et se grise tous les soirs.

— Il sera cardinal, conclut le page de Vendôme.

— Entendîtes-vous parler, demanda la Chantereine, de ce sacrilége assaut donné aux murailles du couvent des Capucines par un certain chevalier Gaétan?

— Nous savons qui est ce chevalier Gaétan, répliqua un soudard. Son père, François de Saint-Preuil, gouverneur d'Arras, avait pris la mignonne de M. de la Meilleraye. M. de la Meilleraye et le cardinal ont assassiné Saint-Preuil, en 41, par la main du bourreau.

— Tais ta langue! » interrompit le laquais du maréchal.

Il y eut un murmure. On disait :

« François de Jussac d'Ambleville, seigneur de Saint-Preuil, était loyal comme son épée et plus brave qu'un lion!

— Il n'empêche, repartit le laquais, que le jeune Gaétan a parlé de vengeance, et qu'il ne fera pas de vieux os. M. le maréchal tient l'armée du Roussillon; la reine a besoin de lui. Je parie deux pistoles qu'avant huit jours le jeune coq aura la crête coupée. »

Ce coquin de Mitraille donna un grand coup de poing sur la table.

« A qui en avez-vous, capitaine? » demanda-t-on de toutes parts.

Et la Chantereine ajouta :

« Capitaine, que faut-il vous servir?

— Ici l'homme! » ordonna Mitraille en s'adressant au cabaretier.

L'ancien racoleur se leva indolemment.

« Plus vite! commanda Mitraille

— Il n'en est pas moins vrai, reprit le page de Vendôme, que maître Gaétan court encore. Avez-vous ouï

parler de cet original qu'on appelle le More, vous autres?

— Parbleu ! fut-il répondu à la ronde.

— A l'heure où maître Gaétan se sauvait, poursuivit le page, on a trouvé ce drôle de corps dans la galerie qui mène à l'appartement privé de M. le duc.... et M. le duc croit désormais dur comme fer que le More est l'enchanteur qui lui donne la colique. »

On rit un peu, mais la colique de M. de Vendôme durait depuis tantôt vingt-cinq ans. C'était un comique bien usé.

« Çà, maître Chantereine, dit Mitraille au cabaretier qui était enfin venu à l'ordre, n'as-tu point vu, ce soir, ici ou aux alentours, un personnage cuivré de peau, haut de taille, coiffé d'un turban païen et enveloppé dans un bernuz, comme ils appellent ce manteau blanchâtre?

— Mais, c'est le More dont vous parlez là, capitaine, répliqua l'ancien racoleur.

— C'est le More; ne l'as-tu point vu?

— Vertu Dieu ! grommela le cabaretier, je l'ai assez vu comme cela, et ses questions sur le passé ne me plaisent qu'à demi, j'en réponds ! Non, capitaine, ajouta-t-il tout haut, il n'est pas venu, ce soir. »

Mitraille toucha une énorme épée qu'il avait au côté. « J'ai pris cet outil à son intention, gronda-t-il en frisant sa moustache. Ce démon-là me fait peur.... et ceux qui me font peur, je les larde, sanguedimoy ! »

Il était à jeun, ce coquin de Mitraille, et selon le système exposé par la gentille Mélise sa fille, il devait avoir de mauvaises pensées.

Il demanda une mesure de vin, et rien que l'idée de boire adoucit son accent.

« Quoique, murmura-t-il à part lui, poursuivant un travail mental qui ne lui était point ordinaire, quoique la fillette prétende que cet homme a du bon.... Qu'il parle, ventrebleu, si ses intentions sont honnêtes! Mais vous feriez plutôt causer une borne! Ce qui est certain, c'est qu'il est l'ami ou l'ennemi de Mme Éliane, puisqu'il n'ouvre jamais la bouche que pour questionner à son sujet. Dans le doute, moi je pense qu'il faut lui casser la tête! c'est clair. »

Maître Chantereine revenait en ce moment avec la mesure de vin.

« Ce serait œuvre pie, capitaine, dit-il, que de débarrasser la ville de cette diabolique figure. Dieu sait ce que ce scélérat d'Espagnol, son maître, vient faire chez nous. La reine regarde toujours par-dessus les Pyrénées. Et si on allait nous apporter la sainte inquisition, capitaine.... Soyez tranquille, aussitôt que j'aviserai le More, je vous ferai signe, et je vous servirai de second si vous voulez le mener sur le pré. »

Une chose singulière, c'est que la lune, à quelques pas de là, pénétrant dans l'enceinte à jour de la maison en construction, éclairait en ce moment un être humain, immobile comme une statue, qui répondait

parfaitement à la description de ce coquin de Mitraille.

Il était cuivré de peau, haut de taille, coiffé d'un turban païen et enveloppé dans un bernuz ou burnous, pareil à ceux que portent les Africains de Tanger. Il avait en outre, circonstance oubliée par Mitraille, une barbe épaisse et d'un brun fauve qui masquait presque entièrement son visage.

Cet homme semblait placé là en sentinelle. Il guettait par une des ouvertures de la muraille ce qui se passait au dehors.

Quand il s'aperçut que la lune l'éclairait par derrière, il se rangea de côté pour se mettre dans l'ombre.

Le terrain vague qu'il paraissait surveiller était en ce moment désert.

Ce coquin de Mitraille but un verre de vin. Il le trouva bon et pensa :

« Après tout, le diable n'est pas si noir qu'on le pense. Ce don Estéban a des yeux qui.... En vérité, oui, des yeux de chrétien ! et je donnerais gros pour savoir où j'ai vu ces yeux-là autrefois !

— Tiens, tiens ! » s'écria le page en ce moment, voici les fenêtres du salon de Mme la reine qui s'éclairent.

Chacun tourna les yeux vers le palais Cardinal, dont les croisées présentaient en effet maintenant une ligne de lumière.

« C'est la première fois depuis la mort du roi, » dit-on à la ronde.

Et quelques voix ajoutèrent :

« Le deuil de Sa Majesté n'aura pas duré longtemps! »

La Chantereine prit un air d'importance.

« Vous n'y êtes pas, dit-elle. On sait ce qui se passe ici, parce qu'on a gardé quelques belles connaissances. M. le baron de Gondrin, qui va faire la pluie et le beau temps si le jeune duc de Beaufort mène bien sa barque, se souvient de jadis et vient encore de temps en temps nous dire : Bonsoir mignonne. Il y a donc que Mme la reine voudrait bien se divertir un tantinet, sans rompre son deuil. Vous avez ouï parler peut-être de cette invention nouvelle où bien des gens voient de la sorcellerie : la lanterne magique, comme ils appellent cela?

— Certes, certes, fit-on de toutes parts. On dit que c'est merveilleux, cette mécanique-là!

— On dit vrai, M. de Gondrin a trouvé deux Lombards de Bergame qui ont acheté en Allemagne un de ces instruments; et c'est ici qu'on en a fait l'essai : ici, à la *Pomme-d'Amour*.

— Alors, vous l'avez vu?

— Comme je vous vois! et il paraît bien qu'il n'y a point de diableries là dedans, puisque j'avais fourni le drap blanc et que la chose ne l'a pas roussi.... c'est tout un déluge de petites gens qui se mettent à gambader sur la muraille, de ci, de là, si prestement, si mignonnement....

— C'est donc vivant?

— Comme vous et moi.

— Et ça parle?

— Comme père et mère.... c'est-à-dire, il y a un des deux Bergamasques qui parle pour tout le monde. Tant il y a que M. de Gondrin a fait son rapport à Mme la reine, et que, pour amuser le petit roi, il montre, ce soir, la lanterne magique à la cour, dans les appartements privés. »

Deux hommes, enveloppés dans des manteaux couleur de muraille, venaient de se rencontrer au centre du terrain vague. L'un avait débouché par le chemin des Bons-Enfants, l'autre arrivait de la rue Saint-Honoré.

Ils se donnèrent la main et regardèrent tous deux du côté du cabaret.

« La *Pomme-d'Amour* est bien pleine, ce soir, dit l'un d'eux.

— Mauvais endroit pour une conversation secrète, répondit l'autre. Restons ici, monsieur de Saint-Venant. M'est avis, d'ailleurs, que nous n'en avons pas bien long à nous dire.

— Peut-être, maître Barnabi, peut-être. Quelles nouvelles?

— Mme Éliane a quitté le château de Pardaillan depuis huit jours.

— Est-ce tout?

— C'est la cinquième fois, depuis deux ans, qu'elle risque ainsi la découverte de son secret. Il lui faut des motifs bien graves....

— Elle en a, maître Barnabi, et je les connais à peu près, quoique, certes, elle ne me les ait point confiés. Pour abandonner un époux si cher, à qui elle prodigue des soins si héroïques, pour interrompre un dévouement si beau.... »

Au lieu de poursuivre, le conseiller de Saint-Venant eut un ricanement amer.

Mathieu Barnabi et lui avaient quitté le centre de la place pour se mettre, sans doute, à l'abri de la rencontre des passants. Ils allaient maintenant parmi les matériaux épars devant la maison en construction.

L'homme qui se tenait immobile dans l'enceinte s'était collé plus étroitement à la muraille, avec laquelle son burnous blanchâtre se confondait. Il avançait la tête avec précaution jusqu'à l'angle d'une embrasure. On eût dit un chasseur qui a tenu l'affût patiemment et qui se redresse à l'approche du gibier.

Mathieu Barnabi fit un geste d'impatience.

« Vos moqueries ne sont pas de saison, monsieur de Saint-Venant, dit-il. J'ai peur.

— Peur de quoi, mon savant compère?

— De bien des choses. Comptons sur nos doigts, s'il vous plaît. J'ai peur de vous, d'abord, qui ne jouez jamais franc jeu et qui essayez toujours d'attirer à vous la couverture.

— Compère, chacun de nous tire de son côté. Tant pis, si le molleton se déchire.

— J'ai peur, en second lieu, de cette petite fille qui a disparu....

— Cela me regarde, compère, l'interrompit encore le conseiller. Mlle de Pardaillan m'appartient en propre : je saurai bien la retrouver quand il en sera temps.

— Troisièmement, j'ai peur de M. de Gondrin. Le voilà puissant, et les imprudences de Mme Éliane lui font la part si belle !

— Si M. le baron gagne la partie, prononça Saint-Venant, paisiblement nous nous mettrons dans son jeu.

— Sera-t-il temps encore? Quatrièmement, j'ai peur de Mme Éliane. C'est une vaillante femme.

— A qui le dites-vous? soupira Saint-Venant.

— Nous n'avons jamais eu la preuve que votre cher filleul, Renaud de Guezevern ou de Pardaillan, est bien mort....

— Plus bas, mon compère ! Quand on veut être parfaitement sûr de ces choses-là, il faut les faire soi-même. Si j'étais aussi certain de la mort du fils que de celle du père....

— Les absences répétées de Mme Éliane doivent avoir trait à son fils, monsieur le conseiller.

— Savoir ! Moi je crois qu'elles ont trait à sa fille. Écoutez-moi, maître Mathieu Barnabi, nous causons là comme si nous étions en mon logis, les pieds au feu de la cheminée. Ce n'est pas le lieu. Vous êtes un sa-

vant médecin, mais vous n'êtes pas fort pour glaner les nouvelles. Vous ne savez rien, moi je sais tout; en conséquence, c'est à moi de parler.

— Ah! fit l'ancien drogueur de la reine mère, en prenant une pose attentive; vous savez tout! »

La tête bronzée de l'homme au burnous s'allongea plus attentive.

Au cabaret de la *Pomme-d'Amour*, les conversations devenaient plus bruyantes, à mesure que le vin faisait son effet. En un instant où les groupes se taisaient par hasard, on put entendre la voix de ce coquin de Mitraille qui disait :

« Maître Chantereine, je me prive de boire parce que j'ai besoin d'être toujours sain de raison. Servez-moi une autre mesure de vin: Je donnerais volontiers une demi-pistole, moi qui ne suis pas riche, pour savoir si ce don Estéban est un scélérat ou un honnête homme. »

Nos deux interlocuteurs de la Court-Orry tressaillirent tous deux à ce nom.

« Don Estéban! répéta tout bas Saint-Venant. Je me suis déjà occupé de celui-là.... beaucoup! »

Il ajouta :

« C'est pourtant avec notre argent, que ce misérable Ramon, qui s'appelle maintenant Chantereine, a monté son cabaret. Il manœuvra bien cette nuit-là. L'enfant disparut.... et l'incertitude où il nous laisse depuis quinze ans lui vaut une bonne rente.

— Monsieur le conseiller, interrompit Mathieu Barnabi, j'avais oublié un article dans le compte de mes frayeurs; ce don Estéban est venu chez moi.

— Ah! fit Saint-Venant dont la joue rubiconde pâlit aux rayons de la lune.

— Il est venu chez moi, répéta Barnabi. Est-ce un vrai More comme on le dit ou un chrétien, selon que l'indique son nom espagnol? Je me suis fait passer pour sorcier auprès de bien des gens, autrefois, avant d'avoir une honnête aisance. Et que je meure s'il ne m'est pas arrivé parfois de rencontrer juste! Si je pouvais croire aux sorciers, après cela, monsieur de Saint-Venant, je vous dirais que ce diable d'homme en est un, car il m'a rappelé des choses....

— Et vous a-t-il arraché vos secrets? » demanda vivement le conseiller.

Barnabi fut quelque temps avant de répondre.

« Je n'ai rien dit, murmura-t-il enfin, je suis bien sûr de n'avoir rien dit. Et pourtant, après un quart d'heure d'entretien, il me parlait comme s'il eût tout deviné. »

Saint-Venant laissa échapper un juron peu en rapport avec ses discrètes habitudes. Il avait l'air profondément soucieux. Mais il secoua bientôt cette préoccupation découragée pour reprendre d'un ton net et ferme :

« Mon compère, il faut nous hâter. Peut-être n'avons-nous que le temps de jouer nôtre vatout. Je pro-

pose que nous enlevions cette nuit Mme la comtesse de Pardaillan. »

Barnabi ouvrit de grands yeux.

« Ah! fit-il à son tour. Cette nuit!

— Votre logis du Marais, poursuivit Saint-Venant, est tout ce qu'il faut pour constituer une charte privée. Nous y confinerons Mme Éliane, qui aura à souscrire les conditions suivantes : m'accepter pour gendre d'abord, ensuite vous donner vingt mille écus pour vos soins et peines.

— C'est peu, objecta l'ancien drogueur.

— C'est assez; songez que ce sera pris sur le bien de ma femme.

— Et si elle refuse?

— Nous nous rendons du même pas chez M. le baron de Gondrin-Montespan et nous demandons de but en blanc combien il veut acheter un titre de comte et trois cent mille livres de revenus.

— Par la mort-Dieu! s'écria Barnabi; c'est pourtant la chose la plus simple du monde! Il n'y aurait qu'à lui ouvrir la porte de certaine chambre du château de Pardaillan; mais pour faire un civet, il faut le lièvre, monsieur le conseiller, et votre raisonnement pèche par la base : où trouver, dans Paris, Mme la comtesse de Pardaillan? »

Renaud de Saint-Venant étendit son doigt vers les fenêtres éclairées de l'appartement privé de la reine et répondit ce seul mot : « Ici! »

VII

LA COURT-ORRY.

Deux regards suivirent le geste du conseiller de Saint-Venant, quand il montra le Palais-Royal en disant : Mme la comtesse de Pardaillan est ici. Ce fut d'abord le regard étonné et très-effrayé de maître Mathieu Barnabi, ce fut ensuite celui de l'homme au burnous qui, du fond de sa cachette, écoutait avec une avidité singulière. Dans l'ombre de son capuchon, un éclair s'alluma, tandis qu'il dardait un coup d'œil aux fenêtres de la reine.

On voyait déjà quelques ombres se mouvoir derrière les rideaux de la demeure souveraine.

« Ici ! répéta l'ancien drogueur d'une voix altérée, Mme Éliane ici ! monsieur le conseiller, depuis la mort de ma royale maîtresse, la reine Marie, je n'ai plus de

protecteur à la cour, et c'est cela qui m'a fait quitter mon noble métier de charlatan pour descendre au simple rang de médecin. J'étais un personnage; les gens tremblaient rien qu'à écouter mon nom. J'avoue, monsieur le conseiller, que je n'ai pas envie d'affronter la colère des puissants. Si Mme Éliane est ici, comme vous le dites, notre affaire devient mauvaise et je suis bien votre serviteur. »

Ceci n'était point un jeu. Il s'éloigna d'un pas rapide, fourrant son nez dans son manteau. Saint-Venant courut après lui, et le saisit brusquement par le bras.

Il résulta de là un changement dans la position de nos personnages. Saint-Venant et Mathieu Barnabi s'étaient rapprochés de la percée conduisant à la rue Saint-Honoré. L'homme au burnous désormais eut beau tendre l'oreille, les mots de leur entretien ne venaient plus jusqu'à lui.

En revanche, il entendit la voix un peu enrouée de ce coquin de Mitraille, qui s'élevait dans la salle commune de la *Pomme-d'Amour*, et qui criait :

« Je n'aime pas les gens qui me font parler et qui se taisent. Par le sang du Christ, je ne veux pourtant pas mourir de la pépie! Chantereine, fainéant, du vin! Toutes réflexions faites, le mieux est de parler raison à ce don Estéban, et de lui dire : Camarade, déboutonnez-vous une bonne fois avec moi, ou je vais vous fendre le crâne! »

Un sourire vint aux lèvres de celui qu'on appelait le More. Un instant il sembla chercher des yeux une voie pour se rapprocher de Saint-Venant et de Mathieu Barnabi sans être vu. C'était chose évidemment chanceuse par cette soirée claire où les lueurs de la lune avaient pour auxiliaires les lampes du cabaret et les lustres du palais Cardinal.

Le More, au lieu de quitter sa cachette, prit une attitude indolente et attendit.

« Là ! là ! mon compère, disait cependant le conseiller, votre prudence s'emporte comme la témérité des autres. Palsambleu ! entendîtes-vous parler de ce grand oiseau des pays d'outre-mer, l'autruche, qui se croit à l'abri quand elle a caché sa tête derrière une pierre ? Vous aurez beau courir, vous ne fuirez pas votre passé. Nous sommes tous les deux, croyez-moi, dans le cas de gros Guillaume qui a passé les trois quarts de la rivière; mieux vaut aller en avant que de reculer.

— Mais, répliqua maître Mathieu, si Mme Éliane voit la reine, nous sommes perdus ! »

Saint-Venant haussa les épaules.

« La reconnaissance, à la cour, répliqua-t-il, n'est pas une chose si effrayante que cela. Voyons, remettez-vous, mon compère, et causons comme des gens rassis. Quand vous m'avez dit tout à l'heure : Nous n'en avons pas pour longtemps, j'ai répondu : Savoir ! vous voyez que j'avais raison. C'est que je ne vous apporte

pas, Dieu merci, moi, mon compère, des nouvelles de huit jours, ayant de la barbe au menton, ni des hypothèses, ni des raisonnements. Je n'ai jamais été sorcier; mais j'ai mené toujours assez bien mes petites affaires. Nous avons à travailler cette nuit, et vous ne serez pas quitte de sitôt. »

Il passa son bras sous celui de l'ancien drogueur, qui tremblait légèrement, et l'entraîna vers la maison en construction, dont le voisinage était un lieu plus propice à leur entretien confidentiel.

En chemin, il reprit :

« Non-seulement notre partie n'est pas perdue, mais l'occasion se présente de la gagner d'un seul coup. Ma charge me donne les moyens de voir clair là où les autres tâtonnent. Nous avons de fins limiers, qui chassent dans Paris comme une meute au bois. Voici ce que j'ai appris aujourd'hui en sortant de l'audience : Mme Éliane est arrivée à Paris voici quatre jours, et s'est présentée incontinent à la porte du Palais-Royal, demandant la reine régente. La reine régente a fait répondre qu'elle ne recevrait pas Mme Éliane.

— Pourquoi cela? demanda Mathieu Barnabi.

— Mon compère, répondit le conseiller sententieusement, il y a des services si gros et si lourds que le cœur des grands n'en peut point garder la mémoire. Un jour, Mme la comtesse de Pardaillan a sauvé l'honneur et peut-être la vie de la reine. Cela importune la reine

qui n'aimerait point se retrouver en face de la comtesse de Pardaillan.

— Ah ! murmura Mathieu avec étonnement. La reine Marie n'était pas faite comme cela !

— C'est vrai : la reine Marie avait d'autres défauts. Les reines se suivent et ne se ressemblent pas ; c'était une reine de teint brun qui avait le diable au corps. Il s'agit ici d'une reine grasse et blanche qui ne tue point ceux qu'elle hait, mais qui oublie ceux qui l'aiment. Poursuivons. Ayant reçu cet accueil chez la reine, Mme la comtesse s'est rendue chez M. le cardinal de Mazarin.

« Celui-là, est précisément l'homme qu'il faut à la reine blanche et grasse. Un beau cavalier, vraiment, conservé comme un fruit dans un bocal, en dépit de ses quarante années ; peau lisse, cheveux brillants, moustaches de soie, regard qui promet, malgré les mœurs d'Italie. Nous verrons bientôt du nouveau. Les cardinaux qui se suivent ne se ressemblent pas plus que les reines. »

Ici les deux interlocuteurs se retrouvaient devant la maison neuve, à l'endroit même qu'ils venaient de quitter. L'homme au burnous recommença d'entendre leur conversation.

Renaud de Saint-Venant continuait :

« M. de Mazarin a supérieurement reçu Mme Éliane. Vive Dieu ! elle lui a rappelé un souvenir brûlant ! Ce n'est pas lui qui a oublié la soirée de Ri-

vière-le-Duc ! Il a tenu Mme Éliane dans sa propre chambre pendant plus d'une heure, et lui a promis qu'elle verrait la reine tant qu'elle voudrait. Bonne promesse, mon compère ! M. de Mazarin, quoi qu'il ne soit pas encore ministre, distribue déjà de l'eau bénite à triple goupillon. Il connaît Sa Majesté comme sa propre poche, et, certes, ce n'est pas lui qui l'eût mise en présence de Mme Éliane ! »

Si quelqu'un eût pu voir en ce moment la physionomie de l'homme au burnous, ce quelqu'un aurait lu dans ses yeux une sombre colère avec une profonde douleur.

Ses lèvres ne remuèrent point, mais il dit en lui-même :

« Les preuves s'accumulent, les preuves accablantes !

— Mme Éliane, reprit Saint-Venant, a attendu pendant quatre jours le résultat des promesses de M. de Mazarin. Elle aurait pu attendre quatre années, c'eût été tout de même. C'est une femme de tête ; et nous le savons pardieu bien, nous deux qui la voyons depuis quinze ans jouer son audacieuse comédie. De l'autre monde où il est, mon ancien camarade maître Pol doit bien se divertir à regarder l'imbroglio qui se noue autour de sa mémoire. Vivant ou mort, le brave garçon fut toujours un parfait mannequin. »

La tête du More se redressa légèrement, et un sourire amer passa sur la sombre expression de ses traits.

« Mme Éliane étant une femme de tête, continua le conseiller, a pensé que quatre jours étaient un terme suffisant. Elle s'est rendue chez Mme d'Hautefort, sa parente et son ancienne amie qui avait trouvé près d'elle un abri au temps de sa disgrâce. Mme d'Hautefort n'étant pas reine, se souvient. Elle s'est engagée à conduire elle-même, ce soir, Mme Éliane, à la lanterne magique de la cour. »

Le regard de Mathieu Barnabi interrogea.

« Bon ! fit le conseiller. Vous ne savez pas ce que c'est que la lanterne magique. La lanterne magique est un instrument qui va nous faire entrer tous les deux dans les appartements de Sa Majesté et nous mettre à même de prendre contre Mme la comtesse toutes les mesures qui nous paraîtront nécessaires.

—Expliquez-vous, je vous en prie, monsieur de Saint-Venant ! s'écria l'ancien drogueur avec un redoublement d'inquiétude. S'il faut risquer un danger....

— Pas le moindre danger, mon compère, et quant à m'expliquer, je n'en vois même pas la nécessité. Je prends pour moi le rôle difficile. Dites-moi : seriez-vous capable de jouer un petit rigodon sur la vielle de Savoie ?

— Moi ! se récria maître Mathieu, un rigodon ! sur la vielle !

— Le rigodon serait payé vingt mille écus, « dit froidement Saint-Venant.

Mathieu Barnabi soupira.

« Dans ma jeunesse, dit-il, j'étais un peu musicien, et il y avait une fille suivante de Mme la maréchale d'Ancre qui aimait fort m'entendre vieller.

— Je vous dis, s'écria le conseiller, que vous valez votre pesant d'or ! Chaque jour, on découvre en vous quelque talent nouveau. Si votre vieille reine Marie vous avait pris pour conseiller au lieu de se donner à son cardinal, vous l'auriez menée loin, mon compère ! Voilà qui est entendu, vous allez nous pincer une courante ou deux.

— Où cela ? demanda Barnabi.

— Chez Mme la régente, parbleu ? Allons ! ne tremblez pas. Et pour votre peine, je vais vous expliquer par le menu ce que c'est que la lanterne magique.

— Je le sais de reste, répondit Mathieu. Quand j'étais sorcier, je me servais de quelque chose d'analogue. Ce que je voudrais savoir...

— Écoutez ! » s'écria Saint-Venant qui prêta lui-même l'oreille.

Dans la percée sombre qui remontait à gauche del maison en construction, un bruit de pas se faisait entendre.

« Ce sont nos hommes, dit Saint-Venant.

— Mais quels hommes ! demanda l'ancien drogueur. Pensez-vous me faire danser comme une marionnette ! »

Le conseiller répliqua froidement :

« À peu près, mon docte ami, à peu près. Je ne crois pas que, depuis le temps d'Oreste et de Pylade, on ait vu une liaison plus tendre que la nôtre. Nous nous connaissons terriblement l'un l'autre, dites donc ! Et certes, je ne pourrais pas vous mettre sur la claie sans avoir à ma robe de conseiller quelque triste éclaboussure. Mais je m'en tirerais, mon compère. Vous savez, je me suis tiré de tout. En définitive, je n'ai pas à choisir. Il faut que j'aie aujourd'hui Mme Éliane prisonnière à merci, et j'ai besoin de vous pour cela. Tête-bleu ! comprenez-donc une fois que si je suis bel et bien son gendre, la bonne dame ne nous fera plus d'escapades ! »

Barnabi grommela entre ses dents :

« Son gendre ! c'est là où le bât nous blesse. Si vous ne lui aviez demandé que de l'argent, nous serions heureux et tranquilles. »

Deux silhouettes sombres se détachèrent à l'angle de la maison non achevée.

« C'est bien possible, ce que vous dites là, mon compère, murmura Saint-Venant. Vous êtes un homme de grand sens. Mais j'ai mon idée et je suis entêté. Que diable ! cette belle Éliane ne peut pas m'épouser puisqu'elle a un mari. Vous riez, vous avez tort. Je connais plus d'une dame qui voudrait avoir un mari de la sorte. Suivez bien : ne pouvant m'épouser, cette chère comtesse n'a aucune raison de me refuser sa fille. »

Les deux silhouettes s'étaient arrêtées au coin de la

maison et semblaient interroger du regard la solitude de la Court-Orry.

Le conseiller siffla doucement. Les deux silhouettes se remirent en marche.

« Maître Mathieu, reprit Saint-Venant, qui changea de ton, si vous êtes sage vous aurez cinq mille écus de plus. Si vous n'êtes pas sage.... mais vous serez sage ! Maintenant, écoutez et regardez; ma conversation avec ces bonnes gens vaudra pour vous toutes les explications du monde. »

Les deux ombres n'étaient plus qu'à quelques pas. C'étaient deux hommes de moyenne taille, vêtus de robes arméniennes et coiffés du bonnet conique qui caractérisa de tout temps les soi-disant magiciens. Chacun d'eux portait un fardeau.

« Vos Seigneuries ont un marché à nous proposer? demanda avec un accent italien très prononcé, celui des deux qui portait le fardeau le plus considérable.

— Le marché n'est-il point conclu, mon camarade? » riposta Saint-Venant qui lui prit la main et la secoua rondement.

L'Italien répondit avec embarras.

« On nous avait parlé de cinq cents pistoles pour le tout, mais notre marchandise vaut le double de cela, et en outre, nous avons réfléchi que nous risquions la corde. Cela vaut son prix. »

Le second Italien répéta comme un écho :

« Cela vaut son prix. »

101505

Saint-Venant plongea ses deux mains dans les poches de son haut-de-chausses.

La main gauche sortit, tenant une vaste bourse, ronde et pesamment garnie; la droite avait un poignard qui brilla aux lueurs des lumières voisines.

« Ceci, dit-il, ou cela. Il y a mille pistoles dans la bourse, et j'ai quatre gaillards armés jusqu'aux dents, derrière ce mur. »

Les deux Italiens se consultèrent.

Derrière le mur, il n'y avait que l'homme au burnous qui écoutait et qui regardait avec une fiévreuse avidité.

« Soit, dit enfin celui des deux Italiens qui semblait le maître, nous acceptons pour faire plaisir à Vos Seigneuries. »

Il tendit la main, et Saint-Venant y mit sa bourse. Mais, ce faisant, il tint ferme le poignet, et bien lui en prit, car le second Italien détalait déjà à toutes jambes.

L'autre le rappela et dit avec résignation :

« Luigi, mon frère, le tour est manqué, contentons-nous de ce qui nous est donné. »

Luigi revint : maître Matthieu le prit par le bras. Saint-Venant poursuivit sans blâmer cette tentative de supercherie :

« Dites-moi vos noms.

— Lucas et Luigi Barnèse, pour servir passionnément Vos Seigneuries, répondit le maître, natifs de la ville de Bergame, au pays lombard-vénitien. Vous faut-il une leçon pour apprendre à manier nos outils?

— J'assistais à la représentation que vous donnâtes naguère à la *Pomme-d'Amour*, dit le conseiller. Comment deviez-vous être introduits au palais?

— Par la porte Le-Mercier, s'il plaît à Votre Excellence, en nous recommandant de M. le baron de Gondrin-Montespan.

— A quelle heure?

— Il s'en faut de vingt minutes que l'heure soit arrivée.

— Avez-vous quelque chose à réclamer au palais?

— Quinze pistoles, après la représentation achevée, et le droit de faire la quête parmi les dames et seigneurs.

— Souvenez-vous bien de tout cela, mon compère, dit le conseiller à Barnabi, au cas où j'oublierais quelque chose.... Dernière question, mes drôles. Vous avez tous deux le visage découvert, et l'autre soir....

— Excellence! interrompit Lucas, nous ne mettons nos voiles qu'au moment de jouer notre comédie.

— Vous les avez sur vous?

— Nous les avons.

— Alors, s'écria Saint-Venant, à notre toilette! Nous avons juste le temps qu'il nous faut, mon compère, pour nous déguiser en Bergamasques tous les deux.»

Il y avait du temps déjà que maître Mathieu Barnabi avait compris le dessein de «son compère.» Ce dessein, paraîtrait-il, ne lui souriait pas du tout, car il montrait une considérable répugnance.

« Si nous étions reconnus! murmura-t-il.

— *Audaces fortuna juvat!* repartit Saint-Venant. Je réponds de tout, si vous vous tenez ferme sur vos jambes seulement. A notre toilette, morbleu! »

Mathieu regarda tout autour de lui.

« Il peut passer du monde, objecta-t-il.

— Aussi, répondit le conseiller, allons-nous pénétrer dans un réduit plus commode. Ça, mes camarades, la bâtisse de M. le marquis d'Estrées est au premier occupant. Nous serons là comme des anges pour échanger nos nippes. Donnez-vous, je vous prie, la peine d'entrer. »

Il passa le premier le seuil de la maison en construction, les autres le suivirent. L'instant d'après, ils étaient tous quatre dans l'enceinte et le hasard les avait réunis au lieu même où l'homme au burnous se tenait naguère à l'affût.

Celui-ci avait disparu.

Pendant qu'ils entraient par la porte, il était sorti par la fenêtre et traversait maintenant à larges enjambées le terrain qui séparait la bâtisse du cabaret de maître Chantereine.

Celui-ci qui restait en sentinelle sur sa porte, l'aperçut de loin, rentra dans la salle commune et cria :

« Debout, capitaine Mitraille! Dégainez! Voici venir le mécréant que vous voulez pourfendre! »

Ce coquin de Mitraille se leva en effet et mit galamment l'épée à la main. Les habitués de la *Pomme-d'Amour* purent croire qu'ils allaient assister à belle fête ;

mais quand le More entra, la tête encapuchonnée dans son burnous blanc, Mitraille se rassit.

Il faut vous dire que, bien malgré lui, Mitraille ayant rompu son jeûne, avait continué de boire à contre cœur, modérément d'abord, puis à sa soif qui était grande. De mesure en mesure, il avait fini par vider un broc et se trouvait dans cet état que notre gentille Mélise appelait « la sagesse. »

Et, en vérité, quoi qu'on puisse penser, Mélise n'avait point tout à fait tort.

Mitraille remit son épée au fourreau et regarda d'un air assez débonnaire le More qui marchait droit à lui.

Les pages, valets et soudards qui emplissaient le cabaret se mirent à sourire, disant :

« Le basané fait peur à ce coquin de Mitraille.

— Sanguedimoy ! répliqua celui-ci, vous en avez menti par la gorge ! choisissez les trois meilleurs d'entre vous, et envoyez-les savoir de mes nouvelles. »

Le More, en ce moment, lui mettait la main sur l'épaule,

« Il est temps ! » dit-il.

Mitraille le regarda de travers.

« Toi, grommela-t-il, du diable si tu n'es pas la bouteille au noir ! Je ne sais pas où je t'ai vu jadis. Je ne peux pas deviner si tu es pour ou contre Mme Éliane. Tu m'embarrasses !

— Il est temps ! » répéta le More, dont la main plus lourde pesait sur son épaule.

Quelque chose manquait encore à Mitraille, et ce quelque chose était la mesure de vin pleine, qui moussait rouge, sur la table, devant lui. Il la but d'un trait. Quand il l'eut avalée, il essuya sa moustache et se mit sur ses jambes disant :

« A la grâce de Dieu ! s'il ne marche pas droit, il sera toujours têmps de lui casser la tête ! »

Le More tourna aussitôt les talons et se dirigea vers la porte de la taverne. Il n'avait salué personne en entrant, en sortant il fit de même.

Mitraille resserra la boucle de son ceinturon et le suivit.

Les pages, les laquais et soudards qui encombraient la salle de la *Pomme-d'Amour*, les virent traverser la Court-Orry, bras dessus-dessous et disparaître dans la percée qui menait rue Saint-Honoré. Ils avaient l'air d'être les deux meilleurs amis du monde.

« Quelle diable de manigance est-ce là? » demandèrent quelques voix.

La Chantereine, en vérité, se signa.

Le cabaretier hocha la tête d'un air d'importance, en homme qui en sait long, mais qui ne veut rien dire.

Une minute après, on causait d'autre chose, et nul ne se tournait plus vers la Court-Orry.

Ce fut dommage, car, en ce moment même, un fait curieux se passait dans le terrain vague. Deux hommes qui ressemblaient beaucoup à don Esteban et à ce coquin de Mitraille ressortaient de la percée conduisant

à la rue Saint-Honoré, longeaient à pas de loup la muraille du palais Cardinal et se dirigeaient vers la maison en construction.

Quand ils arrivèrent à l'endroit où les matériaux accumulés avaient abrité la conférence secrète du conseiller de Saint-Venant et de Mathieu Barnabi, ils mirent tous les deux l'épée à la main.

VIII

LES DEUX BERGAMASQUES.

Derrière les murailles de la maison en construction la toilette du conseiller et de l'ancien drogueur s'entamait fort paisiblement. Dans le silence de la nuit, ils entendaient les murmures et les chansons de la *Pomme-d'Amour*, où certainement personne ne songeait à troubler leur besogne. Saint-Venant était si gaillard, que maître Mathieu commençait à prendre courage.

Après tout, le conseiller risquait bien plus que lui. Un membre du parlement, oser une pareille fredaine! Parmi ceux qui connaissaient Renaud de Saint-Venant, sa prudence et son astuce étaient passées à l'état proverbial. S'il risquait le pas, c'est que le danger était plutôt apparent que réel.

Il y avait le voile, d'ailleurs.

Et il s'agissait de vingt-cinq mille écus tournois.

Maître Barnabi dépouillait désormais sa houppelande avec assez d'entrain.

Quant à Saint-Venant, il était déjà en bras de chemise.

Les deux Bergamasques avaient mis bas loyalement leurs robes arméniennes.

« Zo souis per Dio bienne capable d'imitar la vostra manière di baragouinar, mes cers amis, dit le conseiller, et quand j'aurai vos haillons sur le corps, continua-t-il avec un accent naturel, je vais être un charlatan aussi éhonté que vous !

— Le fait est, dit Lucas respectueusement, qu'on prendrait Votre Seigneurie pour un enfant de Bergamé.

— Et nous n'avons pas la prétention, ajouta Luigi, d'être de plus grands charlatans que Votre Seigneurie.

— Bien touché ! Comment titrez-vous le baron Gondrin, quand vous lui parlez ?

— Nous lui disons : Votre Excellence.

— Comment auriez-vous dit à la reine ?

— La Vostre Illoustrissime Maësta.

— Et au cardinal ? la Vostre Santissime Eminenze ?

— Juste ! firent ensemble les deux Bergamasques.

— A la robe ! s'écria Renaud, enchanté de lui-même,

et passez-moi cela lestement! Dans deux heures d'ici, mon compère, je vous dirai le jour de mes noces avec la jeune personne en question, et nous allons boire, cette nuit, à la santé de ma fiancée.' »

Il présenta ses deux bras à Lucas qui se mit en devoir de lui passer la première manche de sa robe arménienne, Mathieu Barnabi en était au même point avec Luigi.

Tout à coup, un bruit de ferraille se fit du côté de la porte, par laquelle un homme entra, brandissant une épée d'une aune. Nos quatre compagnons, effrayés, se tournèrent ensemble de ce côté. La longue épée flamboya et sangla, puissant coup de fouet, les épaules nues du conseiller, qui étrangla un hurlement dans sa gorge.

Mathieu Barnabi, dans ces cas-là, était prompt à se décider. Il n'attendit pas un second argument du même genre, et, retrouvant des jarrets, il s'élança vers la fenêtre.

Mais, dans la baie vide de cette croisée, qui était celle par où l'homme au burnous avait écouté la conversation de nos deux compères, une forme humaine s'encadra.

Mathieu Barnabi se rejeta en arrière en poussant un cri de détresse. La forme humaine, vêtue en cavalier castillan et portant, pliée sous le bras, une sorte de cape de couleur blanche, avait aussi à la main une grande épée.

Ce n'était pas un fantôme, car le bout de sa flamberge dota l'ancien drogueur d'un énorme soufflet avant qu'il eût eu le temps de se mettre à l'abri. Son mouvement de retraite le porta du reste sur le premier assaillant, qui le terrassa d'un solide coup de poing appliqué au sommet du crâne.

L'homme de la fenêtre avait sauté dans l'enceinte et donnait franchement la bastonnade au conseiller Renaud de Saint-Venant avec le plat de son épée.

Je ne sais comment avaient fait les deux Bergamasques. Soit qu'ils fussent doués d'une agilité particulière, soit que les terribles intrus n'eussent point affaire à eux, il avaient pris la clef des champs dès le commencement de la bagarre, emportant avec eux, comme c'était leur droit, les chausses, les pourpoints et les manteaux du conseiller et de maître Mathieu.

Ceux-ci restaient à la merci de leurs persécuteurs. Les coups de plat tombaient dru comme grêle avec ce bruit que rend l'aire campagnarde aux jours d'automne où on bat le blé. Nos deux compères n'osaient pas crier, sentant leur cas détestable.

Ils ignoraient d'ailleurs complétement à qui ils avaient affaire et attribuaient le régal qu'on leur offrait à M. le baron de Gondrin-Montespan, sans doute averti par la trahison des Bergamasques. Étourdis, aveuglés, perdus, ils recevaient sans mot dire cette averse de bourrades qu'on leur distribuait dans le plus profond silence. On eût dit vraiment que les deux

bourreaux y allaient pour leur plaisir. Ces grandes diablesses d'épées montaient et retombaient en mesure, se trompant quelquefois de sens et fendant un petit peu par mégarde, car il y avait du sang sur la poudre blanchâtre qui recouvrait le sol.

Au bout de deux grandes minutes, et après un demi-cent de solides horions, Mathieu Barnabi qui tournait comme un rat musqué dans sa cage, trouva enfin une issue pour fuir. C'était une ouverture communiquant avec l'intérieur de la bâtisse. Il s'y lança à corps perdu, buta contre un soliveau, tomba, se releva et reprit sa course. Le conseiller le suivit. Ils empochèrent encore quelques bonnes estafilades à la volée, mais enfin ils se perdirent dans la cohue des matériaux entassés pêle-mêle, et parvinrent à gagner les fenêtres de derrière qu'ils franchirent sans se retourner, puis, mettant bas toute vervogne, ils se lancèrent, demi-nus qu'ils étaient et vêtus seulement de leurs chemises, au travers des rues, comme si le diable eût été à leurs trousses.

On ne les avait pas poursuivis très-loin, et il y avait déjà du temps que nos deux loups-garous, maîtres de la place, reprenaient paisiblement haleine en examinant les diverses pièces du costume de montreurs de lanterne magique qu'ils allaient à leur tour revêtir, à moins d'accident nouveau, car ces robes arméniennes semblaient, ce soir, ne pouvoir tenir sur les épaules de personne.

C'était, en effet, pour conquérir ces dépouilles opimes

que la furieuse attaque avait eu lieu. Du moins, tel était le but de l'un des assaillants : le général ; l'autre qui représentait l'armée, ne savait pas encore pourquoi il avait si joyeusement combattu.

Au moment où nous retrouvons les vainqueurs sur le champ de bataille, qui leur appartenait désormais, ce coquin de Mitraille se tenait les côtes et riait à perdre haleine.

« Par la messe! disait-il, seigneur Estéban, vous êtes un agréable camarade, et je raconterai l'histoire par le menu à ma petite Mélise, qui n'aime pas ce cafard de Saint-Venant. J'en rirai longtemps, vrai Dieu! car jamais je ne vis si drôle de mine que celle du vieux Mathieu, l'empoisonneur.... Il avait dit autrefois sa bonne aventure à maître Pol de Guezevern, qui était un gai luron, je le jure, avant d'avoir son titre de comte. Et le conseiller! Ventre-saint-gris! comme dit Monseigneur, le plat de l'épée claquait sur sa chaire dodue comme si on eût fouetté de la crème. Et qu'allons-nous faire, maintenant, s'il vous plaît?

— Nous allons, répondit don Estéban, qui relevait une des deux robes étendues sur le sol, revêtir ces guenilles et prendre, moi la grande boîte que voici, toi la vielle que voilà.

— Ah ! ah! fit Mitraille, après ?

— Après, nous reviendrons chez M. le gardien de la porte Le-Mercier.

— Au palais Cardinal ?

— Au palais Cardinal. Et M. le gardien nous fera monter dans ces galeries là-haut, que tu vois si bien éclairées.

— Chez Mme la reine régente?. demanda Mitraille stupéfait.

— Juste, répondit le More. Sa Majesté a rassemblé ses amis pour nous voir.

— Pour nous voir! » répéta Mitraille qui ouvrit des yeux énormes.

Le More passa les manches de la robe qu'il tenait à la main.

« Fais comme moi, ordonna-t-il, et fais vite. On nous attend. »

Mitraille prit la seconde robe qu'il tourna et retourna en tous sens.

« Si je n'avais pas bu, grommela-t-il, je ne serais pas venu. J'ai peut-être eu tort de boire.

— Quand je suis à jeun, reprit-il tout haut, j'ai souvent l'idée que je vous fendrai la tête un jour ou l'autre, seigneur Estéban.

— Alors, il ne faut jamais rester à jeun, ami Mitraille. J'ai la tête dure, et si on la fendait, cela ferait peut-être tort à ceux que tu aimes. »

Mitraille passa une des manches de la robe.

« Je vous ai interrogé bien souvent, poursuivit-il; jamais vous ne m'avez répondu. Si je pouvais penser que vous êtes contre Mme Éliane.... »

Le More garda le silence. Mitraille continua.

« Voulez-vous me dire, oui ou non, si vous êtes contre Mme Éliane?

— Là! s'écria don Estéban avec une gaieté soudaine, me voici costumé! Dépêche ou nous arriverons trop tard, coquin de Mitraille!

— Quand vous me parlez comme cela, pensa tout haut l'ancien page de Vendôme, je suis pourtant bien sûr d'avoir entendu votre voix autrefois. »

Le More se rapprocha de lui et l'aida à revêtir la robe. Il faisait nuit, mais leurs yeux, habitués aux ténèbres, croisèrent un regard.

« Vous n'êtes pas un Africain, dit encore Mitraille. Êtes-vous bien un Espagnol? »

Le More, au lieu de répondre, se baissa, prit son ancienne défroque et fit un paquet de son pourpoint enveloppé dans son burnous. Il cacha le tout derrière une grosse pierre.

« Innocent! dit-il après un instant de silence. Ta fille a de meilleurs yeux que toi. Quels sont ces gens que nous venons de battre? Les regardes-tu comme des amis de ta dame?

— Non, certes.

— Ils étaient là pour la perdre.

— Y êtes-vous pour la sauver?

— Capitaine, répliqua le More qui revenait portant la grande boîte de Lucas Barnèse, nous causerons de cela une autre fois. Ce soir, je ne suis ni Africain, ni Espagnol, ni Français; je suis natif de la cité de Ber-

game, au pays lombard-vénitien, et je montre, moyennant finances, la lanterne magique, pièce curieuse qui est là dedans. Vous m'accompagnerez en qualité de vielleux, comme Mathieu Barnabi allait accompagner M. de Saint-Venant, si nous n'y avions mis ordre.

— C'est pardieu vrai ! interrompit Mitraille, les mécréants étaient en train de se déguiser !

— Et comme vous n'êtes pas en état, comme le susdit Mathieu Barnabi, de jouer un rigodon sur cet instrument....

— Par ma foi, non ! je n'y connais goutte !

— Nous allons vous bander la main droite, et vous serez Luigi Barnèse, mon frère, souvenez-vous bien de votre nom, lequel ne peut point exercer son talent parce qu'il a reçu ce soir même une blessure au poignet. »

Tout en parlant, le More avait trempé un mouchoir dans le sang qui se caillait sur le sol, et faisait deux ou trois doubles tours autour du poignet de Mitraille.

Celui-ci se laissait faire machinalement.

Le More lui mit un des deux voiles noirs sur le visage et noua l'autre autour de son front.

« Maintenant, dit-il avec un accent de bonne humeur, prenez votre vielle, capitaine, en avant ! »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que don Estéban, le More, quel que fût d'ailleurs son dessein, était nanti de tous les renseignements nécessaires pour jouer avec succès le rôle bizarre dont il s'affublait.

Il avait assisté d'abord à la conversation intime du conseiller de Saint-Venant avec son compère Barnabi; ensuite il avait écouté l'entretien que ces deux respectables personnes avaient eu avec les deux vrais Bergamasques.

Une seule chose lui avait échappé, et le besoin de notre drame nous force à le noter avec soin; c'était l'allusion faite à l'ingratitude de la reine régente par rapport au service si important que lui avait rendu Mme Éliane au manoir de Rivière-le-Duc, entre Poissy et Saint-Germain.

A ce moment de leur entretien, Saint-Venant et Barnabi s'étaient par hasard éloignés de la maison en construction.

Nous ajouterons, car le lecteur peut l'avoir oublié, que ce même personnage mystérieux, le More, assistant à la scène qui avait eu lieu quelques jours auparavant dans l'antichambre de M. le duc de Vendôme, scène racontée à notre belle Pola par Mélise, et origine du duel entre M. de Gondrin et le jeune Gaétan, n'avait entendu que la moitié de l'histoire, c'est-à-dire la portion qui permettait d'appliquer à Mme la comtesse de Pardaillan cet odieux nom de Messaline.

Le dénoûment vrai de l'aventure, qui n'avait point pénétré encore dans le public, pouvait lui être inconnu. Peut-être ne savait-il point qu'en tout ceci Mme Éliane s'était dévouée pour tromper la jalousie du feu roi et épargner à la reine un cruel danger.

S'il ne le savait pas d'avance, la conversation de Saint-Venant et de maître Mathieu, coupée juste à l'endroit qui aurait pu le renseigner, ou du moins le mettre sur la voie, le laissait dans sa complète ignorance.

Dans la vérité des événements qui composent notre vie à tous, il arrive souvent que des drames bien plus terribles que le nôtre tournent autour d'un pivot encore plus subtil.

Le More ne savait pas, en effet, et tout l'effort de sa robuste volonté l'entraînait vers une voie qui devait l'enfoncer toujours plus avant dans son erreur.

Et nous pouvons le dire tout de suite : il n'y avait nulle chance qu'il pût être éclairé par le hasard. Ceux qu'il interrogeait, ceux qui étaient dévoués corps et âme à Mme la comtesse de Pardaillan gardaient le silence sur tout ce qui la touchait : obéissant en cela à ses ordres formels.

Et la rigueur des ordres de Mme Éliane avait son origine dans ce fait qu'elle espérait tout de la reine, qu'elle avait un impérieux besoin de la protection de la reine. On lui avait dit : Soyez discrète. Elle obéissait.

« Venez voir, messieurs! s'écria maître Chantereine, voici les deux charlatans de Bergame qui traversent la Court-Orry pour se rendre chez Sa Majesté. »

Un groupe de curieux se forma sur la porte. Le

More et ce coquin de Mitraille marchaient en effet vers la porte Le-Mercier : l'un portant la grande boîte, l'autre la vielle.

« Le signor Lucas semble bien plus grand qu'avant-hier, dit la cabaretière, et le signor Luigi plus gros.

— C'est l'effet des ténèbres, répéta doctoralement son époux, et je m'étonne que M. le baron de Gondrin ne leur ait pas donné seulement un valet pour porter leur mécanique. »

Ce fut tout. Les deux prétendus Bergamasques étaient introduits en ce moment dans la petite conciergerie où maître Hugon, gardien de la porte Le-Mercier, les accueillit par ces mots :

« Mes drôles, vous êtes en retard. »

La voix qui se fit entendre sous le voile du More n'était plus une imitation fantasque du parler lombard, comme l'échantillon donné par le conseiller : c'était la propre voix de Lucas Barnèse : à tel point que ce coquin de Mitraille en fut frappé.

« Excusez-nous, mon ami, dit cette voix ; nous venons de loin et nous avions un lourd fardeau à porter.

— Le fait est, grommela le concierge, en examinant la boîte du coin de l'œil, que cette diablerie-là doit peser son poids : est-ce vrai qu'on y voit tout ce qu'on veut?

— Et parfois ce qu'on ne veut pas, ami, répondit le More avec gravité.

— Ami ! ami ! répéta maître Hugon un peu scanda-

lisé. En vérité, ces gaillards-là vous mangent dans la main. Montez et dépêchez, mes drôles, on va vous ouvrir la chambre des concerts et vous aurez des valets qui vous aideront dans toutes vos manigances.

— C'est ce que nous avait annoncé M. le baron, dit le faux Lucas Barnèse. Suivez-moi, mon frère Luigi. »

Le frère Luigi avait l'oreille assez basse, mais comme, en définitive, son rôle était muet, il ne le jouait point encore trop mal.

Quant au More, il y avait une chose qu'il redoutait singulièrement, c'était le trop de zèle de M. le baron de Gondrin-Montespan qui, en sa qualité d'impresario, allait peut-être venir et s'occuper des préparatifs. A tout hasard, en montant, il recommanda à Mitraille de bien tenir son voile et remit le reste à la grâce de Dieu.

Il n'y avait dans la salle des concerts que des valets de la reine qui avaient préparé d'avance le drap blanc qui sert à ces sortes d'exhibitions. Le More fit disposer le drap au fond de la pièce et dit :

« Maintenant, amis, sortez tous. Le grand secret que contient cette boîte nous a coûté, à mon frère et à moi, une fortune. Tant qu'il y aura ici un seul témoin, nous ne pouvons nous livrer à nos travaux préliminaires. »

Les valets sortirent, regardant la boîte avec un respect goguenard, où il y avait pourtant un peu de frayeur.

Comme le dernier s'éloignait, ce coquin de Mitraille dit :

« Je ne sais pas parler savoyard, moi. J'étouffe là-dessous. Demandez-leur un peu à boire. »

Don Estéban se rendit à ce désir, et Mitraille eut une cruche de vin du roi. Il était temps : sa sagesse commençait à faiblir. Heureusement que le vin était bon et qu'il en but une bonne lampée, ce qui, joint aux libations de la soirée, le tint en cet état de solide philosophie où sa fille Mélise aimait tant le voir.

Aussitôt que les valets furent sortis, le More, laissant là sa boîte et le reste, s'élança vers une large porte, recouverte d'une draperie, et derrière laquelle on entendait un incessant murmure.

Mitraille ne songeait ni à le suivre ni à l'épier : il avait sa cruche.

Don Estéban était très-pâle en ce moment, et sa respiration s'embarrassait dans sa gorge. Il souleva son voile. Sa figure, remarquablement belle, mais d'ordinaire immobile comme un masque de bronze, exprimait une profonde émotion.

« Quinze ans ! murmura-t-il ; quinze ans ! »

Et il se pencha jusqu'à mettre son œil à la serrure de la porte.

Il resta là longtemps. La chambre voisine était le salon de la reine que la partie intime de la cour, c'est-à-dire la faction composée des anciens ennemis de Richelieu, remplissait en ce moment.

D'abord, don Estéban ne vit point ce qu'il cherchait.

Un large cercle, où tout le monde, gentilshommes et dames, portait le deuil d'étiquette, s'arrondissait devant lui.

Quand il eut parcouru du regard cette assemblée où la morne uniformité des parures n'empêchait ni le luxe des hommes, ni la brillante coquetterie des dames, il poussa un large soupir.

« Elle n'est pas là ! » pensa-t-il tout haut.

Il allait se redresser, quand un scrupule lui vint :

« Peut-être que je la vois, ajouta-t-il, sans la reconnaître. Elle doit être bien changée. Quinze ans ! »

En ce moment, il tressaillit si violemment que Mitraille éloigna son verre à demi plein de ses lèvres pour demander :

« Que diable avez-vous, mon camarade ?

Estéban ne répondit point.

Juste en face de lui, de l'autre côté de la porte, il y avait une femme merveilleusement belle dont la toilette de deuil, simple, mais magnifique, valait une fortune.

Elle souriait en ce moment à un homme jeune encore et très-beau cavalier qui portait trop galamment son costume ecclésiastique.

Estéban appuya sa main contre son cœur, comme s'il eût voulu en comprimer la terrible révolte.

« C'est elle ! prononça-t-il entre ses dents serrées, toujours belle ! aussi belle qu'autrefois ! Et souriante ! et heureuse ! sur ce charmant visage, il n'y a nulle trace d'angoisse ! Elle n'a même pas souffert ! »

Il alla prendre Mitraille par le bras et l'amena jusqu'à la porte.

« Regarde devant toi, dit-il.

— Oh ! oh ! fit Mitraille en mettant à son tour l'œil à la serrure, le cercle de la reine !

— Regarde devant toi, répéta le More dont la voix s'étouffait dans sa gorge. Que vois-tu ?

— Par mon patron, s'écria Mitraille, je vois Mme Éliane ! Je la croyais retournée à son poste auprès de ce pauvre Guezevern ! »

Esteban eut un amer sourire.

« Avec qui parle-t-elle ? demanda-t-il.

— Ne connaissez-vous point le M. cardinal de Mazarin ? » répliqua Mitraille.

Don Estéban resta un instant silencieux.

« A notre besogne ! ordonna-t-il enfin. D'autres diraient : J'en ai assez vu. Moi, je veux une certitude ! »

Mitraille n'entendit point cela. Il regardait le fils de son maître, le jeune duc de Beaufort qui brillait comme un soleil de jais et papillonnait, autour de la reine régente, en favori qui n'a déjà plus de rivaux.

Estéban avait enfin ouvert sa boîte. Il passa quelque

dix minutes à disposer les lames de verre selon une idée qu'il avait et murmura :

« C'est pour elle que je vais jouer cette comédie. Allons, ami, appelle les valets et qu'on prévienne la cour. Je suis prêt. »

IX

LA LANTERNE MAGIQUE.

Il ne faudrait point que le lecteur s'effrayât de ce deuil qui assombrissait le cercle de la reine. Ce deuil n'était point triste. Comme les deux sexes étaient alors aussi coquets l'un que l'autre, les gentilshommes, attifés avec autant de soin que les dames, portaient gaiement les signes de ce chagrin public, qui n'était ressenti par personne. Les dentelles ruisselaient, les diamants resplendissaient, et certes, le morne souverain, sortant tout à coup, ce soir, de sa tombe à peine fermée, eût trouvé sa maison bien plus joyeuse après sa mort que pendant sa vie.

Il eût trouvé chez lui, par exemple, autour de sa femme, plus dodue, plus fraîche que jamais, et vérita-

blement rajeunie par le veuvage, tout un peuple d'ennemis : des revenants de l'exil, des échappés de la Bastille, des proscrits qui rentraient à la cour comme en pays conquis.

Il avait bien fait de mourir, ce roi écrasé par la difficulté de régner, puisque la main robuste de son ministre n'était plus là pour faire le vide autour de son ombrageuse timidité.

Ces persécutés qui revenaient en vainqueurs formaient le fameux parti dit des « Importants, » lequel, après sa défaite, devint le noyau de la Fronde. Ils avaient reçu ce nom à cause des grands airs qu'ils se donnaient et des rodomontades dont ils emplissaient la cour et la ville, depuis que le terrible fouet de Richelieu ne claquait plus sur leurs reins.

Au moment où nous franchissons le seuil de cette porte dont Estéban interrogeait naguère la serrure, la reine Anne d'Autriche était assise sous le dais, ayant à sa droite Mme la princesse, à sa gauche son ancienne et tant chère amie la duchesse de Chevreuse. Le duc d'Orléans et M. le Prince, père du grand Condé, avaient des siéges au-dessous d'elle. Entre eux, le jeune duc de Beaufort s'était glissé sous prétexte de jouer avec le petit roi, qui était un enfant de cinq ans, merveilleusement beau.

Le roi, selon l'étiquette, était le seul ici qui ne portât point le deuil.

Les autres assistants se rangeaient un peu au hasard,

la plupart dessinant un cercle autour de la reine, quelques-uns formant des groupes dans diverses parties de la vaste chambre.

C'était l'année où le duc d'Enghien, ce jeune homme au front noble qui causait là-bas avec la princesse de Longueville, si belle et si jolie, allait écrire le nom de Rocroy sur une des plus glorieuses pages de notre histoire. Il avait vingt et un ans. Non loin de lui était son frère, un enfant contrefait, qui le guettait d'un œil jaloux.

Plus loin, Mme d'Hautefort s'entretenait avec MM. de Guise et de Vitry ; ce bon duc de Vendôme oubliait sa colique à contempler le triomphe de son fils, sur qui tous les regards étaient fixés; car le héros de cette soirée n'était point du tout celui qui allait bientôt s'appeler le grand Condé, mais bien le futur roi des halles. On voyait en lui le favori nouveau, et lui-même en était persuadé plus que tous autres. La marquise de Senecey lui faisait les doux yeux, Mlle de Saint-Louis pronostiquait pour lui une carrière comparable à celle de Sully, et l'évêque de Beauvais, confesseur de la reine, mettait le comble à son triomphe en laissant percer une mauvaise humeur jalouse.

La reine montrait à tous une figure souriante. Elle avait ici beaucoup d'intérêts divers à ménager. Il fallait amadouer les Condé et ménager le duc d'Orléans, tout en donnant satisfaction à la cabale. Anne d'Autriche n'avait peut-être pas l'esprit délié qu'il fallait pour dé-

brouiller aisément les fils d'une intrigue politique, mais derrière elle, dans l'ombre, se tenait déjà, à l'insu de tous, le conseiller subtil qui désormais devait diriger sa vie.

Il était là, ce conseiller, et Dieu sait que personne ne faisait grande attention à lui, bien qu'il portât déjà la barrette de cardinal. C'était une créature de M. de Richelieu, un vaincu par conséquent, et c'est tout au plus si la cabale le tolérait en raison de l'humble posture qu'il avait su prendre.

Il était là, mais il ne comptait point. M. de Vendôme lui lançait des lardons et Mme de Chevreuse l'appelait « le petit Mazarin. »

Il causait, en dehors du cercle, avec une femme très belle, il est vrai, mais simplement tolérée comme lui et que Mme d'Hautefort avait amenée par grâce : une comtesse de province qui avait fait parler d'elle sous le feu roi ; la femme d'un intendant devenu grand seigneur dans un coin reculé des Cévennes : Mme la comtesse de Pardaillan.

La conversation languissait. La reine avait étouffé déjà deux ou trois jolis bâillements et lancé plus d'un regard, derrière son éventail, à cet homme dédaigné, le petit cardinal, qui se faisait modeste en dehors du cercle. Un instant, on avait parlé ici comme à la taverne de la *Pomme-d'Amour* de l'aventure récente : l'introduction d'un étranger au couvent des Capucines. M. le maréchal de la Meilleraye qui était à Paris pour

faire sa cour, avait promis d'avoir raison de cet acte audacieux, non-seulement à cause de Mme la supérieure des Capucines qui était sa cousine germaine, mais encore pour un motif à lui personnel; l'intrus était son mortel ennemi : le jeune Gaétan de Saint-Preuil dont il avait tué juridiquement le père.

Tout à coup, le petit roi demanda :

« Quand donc verra-t-on le diable et ses cornes?

— S'il plaît à Votre Majesté, répondit le duc de Beaufort, M. de Gondrin-Montespan, que j'aperçois là-bas, va lui donner à ce sujet de meilleurs renseignements que moi. »

Il fit un signe, et un gentilhomme à cheveux blancs, mais gardant une élégante et belle tournure, s'approcha.

« Le roi s'impatiente, » lui dit M. de Beaufort.

Le baron de Gondrin était, en vérité, aussi bien à sa place ici que chez Marion la Perchepré. Il salua la reine fort galamment, baisa la main de l'enfant-roi, et dit :

« On vient de m'annoncer que mes deux sorciers sont à leurs postes et préparent leurs prestiges. Sa Majesté n'attendra pas longtemps.

— Il n'y a rien là dedans, j'espère, qui puisse effrayer le roi? demanda Anne.

— Madame, répliqua Gondrin, je me suis fait un devoir d'assister moi-même à une montre de cette merveille nouvelle.

— Dites ce que c'est, monsieur, tout de suite, » ordonna le roi.

Le cercle se resserra, et les gens disséminés dans le salon se rapprochèrent.

« Comme notre maître sait déjà bien commander! » dit l'évêque de Beauvais.

Le jeune duc d'Enghien, dont l'œil perçant couvrait le visage du petit roi, murmura :

« Sous son règne, il n'y aura point de Richelieu! »

— Madame, répondait la douce voix de Mazarin à une question de la comtesse de Pardaillan, je ne suis rien, je ne peux rien. Mieux vaudrait pour vous être protégée par le dernier des valets de la reine!

En achevant cette déclaration, il releva sur Mme Éliane un regard de velours et ajouta entre haut et bas :

« On dit que vous êtes bien riche, madame?

— Je suis trop heureux, répliquait cependant Gondrin, d'obéir à Votre Majesté. C'est une lueur.... Tenez, je prie le roi de se figurer un rayon de la lune entrant par la fenêtre et éclairant un drap blanc, tendu sur la muraille.

— Je me figure très-bien cela, » dit l'enfant.

— Au milieu de ce rayon, arrivent tout à coup et toujours sur le drap, le soleil, les étoiles, des arbres, des fleurs, des diables.... mais on peut n'en point mettre, si Mme la reine le désire.

— Moi, dit le roi, je veux des diables. »

Il y eut un murmure d'enthousiasme dans le salon.

« Quel enfant ! fut-il dit de tous côtés. C'est une merveille ! »

Et ne soyez point trop sévères. Cela se dit chez les bourgeois, comme à la cour.

« Puis, continua M. de Gondrin, ce sont des bergers et des bergères qui dansent un menuet, des soldats qui passent, des gentilshommes, qui courent le cerf, un mari qui bat sa femme....

— Et qui est-ce qui fait tout cela ? interrompit le fils de Louis XIII.

— Ce sont, répondit M. de Gondrin, deux hommes voilés de noir.

— Ah ! fit le roi, je voudrais voir ces deux hommes.... et encore ?

— Et encore, sire, il y a toute une comédie, et j'espère qu'elle pourra divertir Votre Majesté. C'est intitulé : *Arlequin roi*. On le voit donner la bastonnade à ses ministres, gagner des batailles, réjouir les dames et faire, en un mot, le bonheur de ses sujets.

— Et les ministres ne se fâchent pas ? interrompit encore l'enfant ? »

— Ils savent trop bien, sire, répondit Gondrin en souriant, ce qu'ils doivent à la majesté royale.

— Ventre-saint-gris ! grommela M. de Vendôme, quand mon fils François de Beaufort va être premier ministre, du diable s'il se laissera bâtonner ! »

La porte de la salle des concerts fut ouverte à deux battants, et un huissier annonça, en cérémonie :

« La lanterne magique du roi ! »

Louis XIV se leva gravement, et tout le monde fut aussitôt sur pied.

Le roi prit la main de Mlle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, qui avait alors seize ans, et pour laquelle il témoignait une prédilection marquée. La reine s'effaça en souriant, et le laissa ouvrir la marche.

Dans la salle des concerts, qui était toute noire, le roi s'assit au premier rang des gradins et plaça Mademoiselle auprès de lui, à sa droite. Beaufort, appelé, s'assit à sa gauche, puis tout le monde prit place.

Tout le monde, excepté la reine. Dans le mouvement qui se fit pour passer d'une pièce dans l'autre, Anne d'Autriche avait disparu. L'évêque de Beauvais dit entre haut et bas :

« Sa Majesté, fatiguée des travaux d'État, a désiré prendre un peu de repos. »

En même temps, il se plaça derrière le roi avec la gouvernante et la dame pour accompagner. Il n'y avait sur le premier gradin que le fauteuil du roi et les chaises de ses deux voisins, le fauteuil de la reine restant vide. Les princes s'assirent au second rang.

Tout au bout du troisième rang et restant à portée du regard des deux Bergamasques, parce que nul n'avait été s'asseoir si loin, M. le cardinal de Ma-

zarin et la comtesse de Pardaillan prirent place. Immédiatement auprès d'eux se trouvait une porte qui communiquait avec les appartements privés de la reine.

Il s'était écoulé environ dix minutes depuis que l'œil du More avait quitté le trou de la serrure. Il avait employé ce temps à un singulier travail. Étalant devant lui les diverses lames de verres contenues dans les tiroirs de la boîte, il avait fait un choix rapide, changeant l'ordre des tableaux et brisant même certaines lames pour n'en prendre qu'une portion. A toutes les demandes de Mitraille, il avait opposé le silence.

De quoi Mitraille s'était consolé en vidant sa cruche.

Le More suivait une idée en opérant ce triage parmi les tableaux de la lanterne magique. Il avait assisté, lui aussi, à la représentation de la Pomme-d'Amour.

Le baron de Gondrin, reprenant son rôle d'impresario, lui frappa sur l'épaule, disant :

« Bon homme, le roi permet que vous commenciez.

— Il faudrait quelqu'un, répondit le More, pour tenir la vielle. Mon frère est blessé. »

Il montra le mouchoir sanglant qui entourait le poignet de Mitraille.

« A cela ne tienne ! s'écria Gondrin, je tiendrai la vielle pour ne point retarder les plaisirs du roi. »

Louis XIV dit avec solennité :

« Nous vous remercions, monsieur de Gondrin-Montespan.

— Sire, dit aussitôt le More avec le pur accent de Bergame, mesdames et messieurs, vous allez voir ce que vous allez voir! Regardez de tous vos yeux, je vous y engage, car c'est la merveille des merveilles, et il ne vous sera peut-être pas donné de contempler deux fois une curiosité si agréable. Allez, la musique! »

Aussitôt, M. le baron de Gondrin promena ses doigts sur les touches de son instrument et fit jouer la manivelle. Le baron avait choisi une bourrée d'Auvergne qu'il exécutait de la meilleure grâce du monde.

« Ce brave gentilhomme, dit tout bas M. de Beaufort à l'oreille du roi, est un passionné serviteur de Votre Majesté. On lui fait attendre bien longtemps un poste qu'il désire, et qu'il occuperait à miracle.

— J'y pourvoirai, » repartit le roi avec un admirable sérieux.

Le More prenait lestement ses dernières dispositions, mais il semblait chercher quelque chose du côté des appartements de la reine. Son regard, qui brillait à travers les trous de son voile, était fixé sur l'extrémité du troisième banc où s'asseyaient M. le cardinal de Mazarin et Mme Éliane.

Quant à ce coquin de Mitraille, il se tenait droit comme un I et n'était point trop mécontent de son

sort parce qu'il n'avait rien à faire. Seulement il se creusait la tête avec cette question qui restait sans cesse sans réponse : « Où diable don Estéban veut-il en venir? »

Comme la bourrée arrivait à sa fin, un écran se déploya tout à coup entre les spectateurs et les trois hommes que jusqu'alors on avait aperçus dans une sorte de crépuscule. En même temps, les lueurs éparses dans la salle s'éteignirent : on venait de fermer toutes les portes.

« Assez! » dit le More.

La vielle se tut.

« Tu as grandi d'un bon demi-pied, depuis hier, l'homme! » dit tout bas M. de Gondrin au prétendu Lucas Barnèse.

Celui-ci, au lieu de répondre, s'écria :

Fiat lux!

Un large cercle lumineux se détacha sur le drap blanc, sans que les spectateurs pussent deviner comment s'opérait ce prodige.

« A tout seigneur tout honneur, reprit le More. Ayez la bonté de vous montrer, monsieur le soleil! »

Ce fut un cri de surprise dans l'assemblée, et le petit roi se leva, criant : « Voilà qui est très-beau ! »

Le petit roi s'enthousiasmait rarement. La foule des courtisans battit des mains à tout rompre.

Nous n'avons pas la prétention de décrire la lanterne magique, cet appareil désormais si populaire qui

sert à l'amusement des enfants et à la démonstration de certaines vérités scientifiques. Nous dirons seulement qu'il était alors complétement inconnu dans la plupart des pays de l'Europe. Kircher venait de l'inventer, et en ce temps les découvertes ne se propageaient point, comme aujourd'hui, à toute vapeur.

C'était, dans toute la force du terme, une représentation digne d'être offerte à la curiosité d'une cour, quoique certes, dans cette cour, vous n'eussiez pas trouvé beaucoup de gens assez avancés pour comprendre l'explication du mécanisme admirablement simple qui produisait tant de miracles.

Nous devons ajouter que, même après cette illustre exhibition, l'appareil inventé par le savant de Geissen eut pendant longtemps mauvaise odeur de sorcellerie. Le nom qu'on lui avait donné n'était point propre, en ce temps, à rassurer l'ignorance enfantine de la foule. Il fallut nombre d'années pour que Paris eût enfin sa lanterne magique, officiellement installée dans le vieux cloître des Feuillants. Et Dieu sait que le succès énorme obtenu alors par le physicien anglais Peter Davis était dû à l'épouvante des enfants grands et petits, autant qu'à la curiosité satisfaite.

A toutes époques, Paris aima passionnément à trembler.

Le More, cependant, ne chômait point à la besogne. Il montra successivement Mme la lune, Mlles les étoiles, le diable battant sa femme et ce qui

s'ensuit. Le coquin de Mitraille commençait à s'amuser franchement, quoiqu'il regrettât deux choses : sa petite fille Mélise et une tasse de temps en temps. Chaque fois que le More criait : « Allez, la musique, » Mitraille caressait sa cruche; mais sa cruche était vide.

« Quelle est la charge sollicitée par ce baron de Gondrin? demanda le petit roi à M. de Beaufort.

— La charge de lieutenant de roi dans la province de Rouergue, sire.

Dans la nuit, on entendait M. le duc de Vendôme qui disait :

« Des sorciers comme cela auraient peut-être quelque remède contre la colique !

Les deux personnes qui, en cette assemblée, faisaient le moins de bruit, étaient assurément M. le cardinal et Mme Éliane. Celle-ci avait essayé deux ou trois fois de parler à voix basse, mais M. de Mazarin avait répondu :

« Je ne suis qu'un ver de terre, ma belle dame. Celui-là peut-il protéger quelqu'un, qui ne sait point se protéger lui-même ! »

Je ne saurais dire comment le More avait pu diriger une faible lueur vers cette portion de la salle. Tout en manœuvrant sa mécanique, il ne perdait pas de vue un seul instant Mme la comtesse de Pardaillan.

Celle-ci ne lui rendait point la pareille. Elle poursuivait un but ardemment convoité. Toutes les facultés

de son être se concentraient pour parvenir à ce but. Elle n'eût point su dire ce qui se passait autour d'elle.

« Sire, dit le faux Lucas Barnèse qui venait de faire danser des bergers et des bergères au son de la vielle gaillardement touchée par M. de Gondrin, avec l'agrément de Votre Majesté nous allons fouiller tout au fond de la pièce curieuse, en retirer un théâtre et vous jouer notre comédie : *la Chasse d'Arlequin roi.*

— Tiens, tiens! fit le baron étonné, mon drôle, tu as donc changé le titre de la farce. Hier, il n'y avait point de chasse là dedans.

— Vous avez notre agrément, » repartit cependant Louis XIV, qui ajouta en se tournant vers Beaufort :

« Nous récompenserons ce baron de Gondrin pour nous avoir procuré un pareil plaisir.

— Voici donc, reprit brusquement le Bergamasque, le grand roi Arlequin tantième du nom, qui est bien jaloux de sa reine et qui réfléchit aux moyens de la faire enfermer pour le reste de ses jours, avec son amant, dans une chambre toute pleine de verre cassé, de scorpions, de vipères et d'araignées. Un peu de musique! »

Le roi Arlequin fit son entrée couronne en tête, et fut salué d'un large éclat de rire, parce qu'il croquait des noisettes tout en ruminant de si noirs projets.

M. le cardinal disait en ce moment à la comtesse de Pardaillan :

« Il y aurait peut-être un moyen. Les finances de Mme la reine sont si cruellement dérangées.... et, selon le bruit public, vous êtes si riche, vous, madame la comtesse ! »

X

LA CHASSE D'ARLEQUIN ROI.

Arlequin couronné, ayant achevé de croquer ses noisettes, sortit et fut remplacé par lui-même dans une autre posture : il battait un entrechat à six, la batte sous l'aisselle en se frottant les mains.

« Voici, reprit le montreur après avoir fait taire la musique, voici le grand roi Arlequin tantième du nom, qui éprouve un mouvement de consolation dans sa douleur parce qu'il a découvert le moyen de prendre la reine Argentine de Macédoine *flagrante delicto*, comme dirait M. le chancelier Séguier, avec M. le marquis de Scapin, qui lui fait les doux yeux depuis les cerises. Ce moyen est une grande chasse à

courre dans la forêt de Brocéliande, sur la route de Rouen. Il appelle ses écuyers et ses veneurs auxquels il tient à peu près ce langage... Allez, la musique! »

Ici, apparition d'un troisième Arlequin roi, jouant au bilboquet au milieu d'une meute de grands espagnols.

« Par Belzebuth! mon drôle, grommela Gondrin, est-ce que tu prends le chaud mal? Tout cela est folie et mène droit au gibet! »

Mais la noble foule applaudissait et le petit roi battait des mains.

Le More darda un regard aigu vers le coin de la salle où M. de Mazarin et la belle comtesse de Pardaillan s'entretenaient. On eût dit, en vérité, que c'était pour cette dernière, et pour elle seulement, qu'il jouait cette bizarre comédie.

« Voici, reprit-il encore, un coin de cette fameuse forêt de Brocéliande, à cinq lieues de Paris, sur le chemin de Normandie. Voyez, je vous prie, les beaux arbres couverts de fruits, de fleurs, de singes et de perroquets. La comtesse Colombine s'y promène toute seule, meilleure épouse qu'Artémise, puisqu'au lieu de boire son mari dans de l'eau sucrée, elle le tient au fond d'une boîte, le malheureux étant devenu fou pour avoir fait un trop gros héritage.

— Ventre-saint-gris, dit le duc de Vendôme, ceci ressemble à l'histoire de Tête-de-Bœuf, mon intendant

bas breton qui m'avait donné ce bon remède dont je manquai mourir! »

Gondrin dressait l'oreille; les courtisans riaient parce que cette mélancolique comtesse Colombine accomplissait sa promenade solitaire au milieu de matassins qui dansaient une farandole échevelée..

La comtesse de Pardaillan était en train de dire au cardinal :

« J'ai sur moi une cédule de cent mille livres payable chez M. le surintendant de la finance du roi.

— Vous êtes une belle âme, répliqua Mazarin dont les yeux noirs chatoyèrent, et vous méritez de réussir.

— Voici, continua le Bergamasque, le joli abbé Mezzetin, domestique du grand prêtre, grand connétable et grand vizir qui vient ici d'Italie pour pêcher en eau trouble et qui trouve la comtesse Colombine fort à son gré. Un peu de musique! »

Il y eut un murmure dans la salle. Deux ou trois voix s'élevèrent pour dire :

« Le sorcier en voudrait-il à ce freluquet de Mazarin! »

Personne, en vérité, n'y eût trouvé à redire, excepté M. de Mazarin lui-même.

Mais ce remarquable homme d'État s'occupait en ce moment à tourner et retourner entre ses doigts avec un frémissement d'aise la cédule payable chez le surintendant du roi.

Il n'avait garde d'écouter la comédie et s'étonna

franchement d'un accès de gaieté qui prit la noble foule à ce moment.

Cet accès de gaieté était produit par une déclaration d'amour amphigourique, débitée par l'abbé Mezzetin à la comtesse Colombine, avec l'accent bien connu de M. le cardinal de Mazarin, nous dirions presque avec sa propre voix, tant l'imitation était parfaite.

Tout le monde ici entrait désormais dans l'allusion, excepté le petit roi qui se divertissait des ombres chinoises elles-mêmes, Mme de Pardaillan, tout entière à l'accomplissement d'un désir passionné, et M. de Mazarin, absorbé par sa cédule.

« Mon drôle, dit tout bas M. de Gondrin, tu touches là à des choses qui brûlent. Sois prudent! »

Il ajouta à part lui :

« J'aurais pardieu payé bien cher une pareille aventure! Cet homme n'est pas Lucas Barnèse, j'en suis sûr, et avant la fin de la soirée je jure bien que j'aurai vu son visage! »

Il parlait à une pierre. Le More était sourd en ce moment.

Il étancha la sueur qui baignait son front, et murmura en lançant un regard de feu à Mme Éliane :

« Elle ne m'écoute même pas!

— Par le nom de Dieu! reprit-il en lui-même avec fureur, il faudra bien qu'elle m'entende! »

Cet homme avait dans le cœur une grande haine ou un grand amour.

Il reprit en forçant sa voix, qui tremblait maintenant de colère :

« Voici le bon roi Arlequin tantième, qui a fait semblant d'aller à la chasse, et qui arrive, déguisé en Carême-prenant. Il a suivi le marquis de Scapin, son favori par monts et par vaux : il a vu sortir Argentine, sa reine, et il frémit de plaisir à la pensée de la vengeance, qui est la joie des dieux. »

Arlequin gambadait en grinçant des dents.

Il y avait, en vérité, une émotion dans la salle. Chacun ressentait pour un peu la vérité des paroles prononcées par M. de Gondrin : le Bergamasque touchait là à une chose qui brûlait.

« Allez, la musique! s'écria le montreur avec une sorte de violence. La comtesse Colombine n'est pas Artémise, mais Messaline. La voilà! et qui sait ce qu'elle a fait de son mari? Est-il vivant? est-il mort? »

Par le ciel! cette coupable comtesse Colombine, dansant une seguedille avec son abbé Mezzetin, n'avait point l'air de se préoccuper beaucoup de ces questions indiscrètes. Elle y allait, en vérité, de tout son cœur.

Aux derniers mots du montreur, et pendant que le petit roi riait sans y entendre autrement malice, tous les regards à la fois se tournèrent vers Mme de Pardaillan et le cardinal, Colombine et Mezzetin, comme le fit observer franchement M. de Vendôme.

Ce fut un coup de théâtre : Colombine et Mezzetin avaient disparu.

« Bravo! » dit entre haut et bas M. de Gondrin, qui jouait une gigue sur sa vielle à tour de bras.

Le faux Lucas Barnèse l'entendit et tourna les yeux vers l'endroit où Mme de Pardaillan et le cardinal s'asseyaient naguère.

Quand il vit les places vides, le rond lumineux qui servait de théâtre à ses fantastiques acteurs resta désert, parce que ses deux bras étaient tombés le long de son flanc.

Un râle profond siffla dans sa gorge.

« Éclipse totale, dit le duc de Vendôme; sur la scène et dans la salle en même temps! Ni Mazarin, ni Mezzetin! Ni comtesse de Pardaillan, ni comtesse Colombine!

— Qu'est-ce que tout cela? » demanda le petit roi.

Pendant le silence qui suivit cette question, la bonne voix de ce coquin de Mitraille s'éleva de l'autre côté de l'écran et dit :

« Par la mort Dieu! ceux qui disent du mal de Mme Éliane n'ont qu'à venir : ils trouveront à qui parler!

— Quelqu'un a juré en notre présence, » dit encore Louis XIV, offensé, non pas pour Dieu, mais pour sa propre majesté en bas âge.

Tout le monde se tut.

Il y a des hommes dont le destin est de réussir par l'aversion même qu'ils inspirent. La haine de tous les

porte en quelque sorte et les soutient au-dessus de l'eau.

Entre tous ceux-là, le cardinal de Mazarin est un des plus curieux exemples que puisse présenter l'histoire.

A part la reine de France, qui avait pour lui une affection mêlée de rancune, l'histoire ne lui reconnaît pas un ami.

Ce qui ne l'empêcha point de traverser, en retombant toujours sur ses pieds, l'une des époques les plus troublées de la monarchie.

Personne ici n'avait rien contre notre belle Éliane, mais tout le monde, pour divers motifs, abhorrait M. le cardinal de Mazarin. La haine, sentiment actif, noie toujours la passive indifférence.

Mme Éliane servit de fouet pour frapper sur le dos de Mazarin. Chacun crut qu'elle était réellement sa complice.

Hélas! juste à cette heure, la pauvre charmante femme longeait avec lui des corridors qui menaient aux privés de la reine. Et certes, ils ne parlaient point d'amour, tous deux.

La comtesse Éliane marchait, le cœur oppressé par l'espoir et par la crainte. Le cardinal lui montrait le chemin, disant :

« Madame, gardez-vous de faire mention, devant Sa Majesté, des cent mille livres que j'ai acceptées de vous, pour elle. L'or n'est rien pour moi. Je méprise, Dieu merci! les richesses, comme il appartient à ma

robe et à mon caractère. Il ne faut point, madame, se targuer, vis-à-vis des personnes royales, des services qu'on peut être assez heureux pour leur rendre. »

Éliane, qui avait écouté docilement, répondit :

« Votre Éminence peut être tranquille, je serai muette.

— Ces conseils, reprit M. de Mazarin, vous sont donnés par moi dans votre intérêt. J'ai gardé pour ma part et je garderai toujours souvenir de ce qui se passa au manoir de Rivière-le-Duc, et j'en ai bien souvent parlé à Sa Majesté. Ne vous étonnez point, madame, si je ne remets point, devant vous, la cédule de cent mille livres à la reine. Dans votre intérêt même, je dois ménager sa fierté. Je suppose que vous me comprenez ?

— Je comprends parfaitement Votre Éminence, répondit Éliane, et je la remercie des précautions qu'elle veut bien prendre pour assurer le succès de ma démarche. »

Ils arrivaient devant une petite porte, où le cardinal frappa d'une certaine façon qui devait être convenue. La porte s'ouvrit aussitôt, et une femme parlant dans l'ombre dit :

« Vous vous faites attendre, monsieur le cardinal. »

On allait sans doute ajouter quelque chose, mais M. de Mazarin, en s'effaçant, démasqua sa compagne, et la voix reprit :

« Jésus! qui avons-nous là?

— Ordre de la reine, » répondit le cardinal.

Une seconde porte fut ouverte, qui laissa pénétrer les rayons de plusieurs bougies. La voix appartenait à une femme entre deux âges qui était en déshabillé de nuit. C'était la demoiselle Louison Loyson, ce garde du corps femelle que M. de Richelieu avait cru acheter autrefois très-cher, mais qui ne s'était point vendue. Dieu sait qu'en sa vie elle avait dû ouvrir ainsi bien des portes.

Éliane et son compagnon traversèrent d'abord la chambre à coucher de Louison, austère comme un corps de garde, puis deux autres pièces : la troisième était la toilette de la reine.

La reine était dans son alcôve et déjà couchée. Le cardinal, introduit le premier, franchit la galerie et monta les deux degrés de l'estrade. La reine ne parla point; mais, à la vue d'Éliane, son visage qui n'était plus de la première jeunesse, sous sa cornette de nuit, exprima un mécontentement maussade.

Le cardinal lui dit quelques mots à l'oreille. Elle secoua la tête et murmura :

« Je pense que personne n'a jamais pu nous taxer d'ingratitude. Mme d'Hautefort en use avec nous de pair à compagnon, vraiment : cela ne peut durer, le bien de l'État ne permet point ces choses. Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à Éliane, je suis souffrante et accablée de fatigue, mais je consens à vous écouter. »

Ce disant, elle enfouit de nouveau sa tête dans les dentelles de l'oreiller et ses yeux se fermèrent.

Le cardinal fit signe à Éliane de parler.

Assurément, dans la salle des concerts, personne ne devinait le premier mot de tout cela: Le tumulte continuait en l'absence du spectacle, subitement supprimé, et les conversations allaient leur train. Ce n'était pas le compte du petit roi, qui voulait voir la fin de la comédie.

« Monsieur le duc, dit-il à Beaufort, sachez, je vous prie, ce qui est arrivé. »

M. de Beaufort quitta son siége aussitôt pour passer derrière l'écran.

Derrière l'écran, M. le baron de Gondrin avait pris le faux Lucas Barnèse par le bras et le secouait rudement, disant :

« Mon drôle, est-ce que tu vas nous laisser dans l'embarras! »

Mitraille, qui avait entendu la parole sévère du roi enfant, se taisait maintenant et semblait laborieusement réfléchir.

Le montreur laissait son bras inerte entre les mains de M. de Gondrin et ne répondait point.

« Par la mort! s'écria celui-ci, maraud que tu es, dis-nous au moins ce que fit le roi quand il surprit ensemble ce Mezzetin et cette Colombine! »

Lucas Barnèse se laissa tomber sur son tabouret.

« Ce que fit le roi.... » répéta-t-il comme s'il eût cherché sa pensée qui le fuyait.

Puis il ajouta tout bas, mais d'un accent terrible :

« Je ne sais pas ce que fit le roi. Moi, je l'aurais poignardée ! »

Avant que le baron fût revenu de son étonnement, M. de Beaufort parut au coin de l'écran.

« Sa Majesté se fâche ! dit-il. Vous perdez votre lieutenance ! »

Gondrin leva la main sur le montreur.

« Veux-tu continuer, oui ou non ! » s'écria-t-il exaspéré.

Et comme le faux Barnèse ne bougeait pas, il se retourna vers Beaufort et prit un grand parti.

Il abattit l'écran d'un revers de main et reprit, en s'adressant au petit roi :

« Sire, j'ai fait de mon mieux, mais je joue de malheur. Les deux soldats qui composent mon armée ont été mis tour à tour hors de combat. J'ai remplacé le premier. Vive Dieu ! je prouverai bien que je suis prêt à tout pour le service du roi; je vais remplacer le second. Allez, la musique ! »

L'écran se releva et la vielle joua un rigodon diabolique.

Aussitôt après, une cohue de personnages firent leur entrée dans le cercle lumineux.

« Or, voyez ! clama Gondrin qui avait la fièvre de la lieutenance; voici venir tous les courtisans de la cour d'Arlequin tantième, gentilshommes, dames, robins et capitaines. Voici le carrosse de la reine. Voici la

litière du grand vizir.... et le chien roquet de la sultane favorite. Changement à vue : Reconnaissez-vous la grotte de Didon? Mezzetin et Colombine s'y reposent. Le roi les surprend par malheur. Perfide! dit-il, croyant parler à la reine Argentine.... Mais celle-ci entre par l'autre porte qu'on ne voit pas, avec son livre d'heures sous le bras : il est prouvé qu'elle sort de la mosquée. Le roi lui fait ses excuses....

— Il a tort! interrompit ici le bambin royal.

— Ce n'est pas le roi Louis XIV! reprit Gondrin à la volée. Changement : les souterrains du palais. Derrière cette porte garnie de fer se trouve le cachot pavé de lames de rasoir et peuplé d'aspics où est enfermée la comtesse Colombine ou plutôt Messaline. Je ne sais pas ce qu'est devenu Mezzetin. Changement: réjouissances à propos du triomphe de l'innocence de la reine, danses, équilibres, poses de caractère. Changement: l'enfer! La comtesse paraît devant Pluton et Proserpine. Changement : les champs Élysées : Arlequin tantième et sa cour, après leur trépas, jouissent de toutes les félicités et parlent du jeune immortel, qui s'assied maintenant sur le trône. Divertissement général. Au rideau! *finis coronat opus.* »

La lanterne magique jeta une grande lueur, puis le cercle lumineux disparut, laissant la salle des concerts dans une complète obscurité. Le baron de Gondrin, épuisé, se laissa choir sur un siége pour étancher la sueur de son front.

Le roi applaudit, avant de se retirer, au bras de Mademoiselle. La cour ne put faire moins que de pousser un large hourra.

L'instant d'après, il n'y avait plus dans la salle des concerts que les deux Bergamasques et leur impresario, M. le baron de Gondrin.

La lampe de la lanterne magique, qui tout à l'heure brillait d'un si vif éclat au travers des lentilles grossissantes, laissait mourir, maintenant qu'elle était hors de l'appareil, ses rayons ternes à quelques pas du petit groupe faiblement éclairé.

Il y avait longtemps que ce coquin de Mitraille n'avait bu; par conséquent, selon le calcul de Mélise, les ténèbres devaient se faire dans son cerveau. Dès que la porte fut refermée sur le dernier courtisan, Mitraille arracha son voile noir et s'approcha du More, toujours immobile.

« Toi! dit-il en lui mettant les deux mains au collet. Tu es un scélérat. Tu m'as trompé. Je t'ai aidé sans le savoir à commettre une mauvaise action. Il faut que je te tue. » Le More fit un mouvement, et Mitraille, écarté comme un enfant, bien que ce fût un vigoureux compagnon, alla chanceler à quelques pas.

« Monsieur le baron, dit le More, qu'on donne à ce brave tout seul la somme que nous devions partager. C'est un honnête cœur; qu'il ne lui soit point fait de mal. Mais comme nous avons à causer nous deux, monsieur le baron, éloignez-le, je vous prie. »

Le baron appela. Mitraille, remis aux mains des valets, fut jeté sans autre façon hors de la salle. Mais, avant de sortir, il promit qu'on aurait de ses nouvelles.

« Nous avons en effet à causer, mon camarade, dit le baron en revenant vers le More. Vous m'avez rendu sans le vouloir, sans le savoir peut-être, un très-grand service, dont vous serez payé. Bien que vous soyez un pauvre homme et que je me voie en passe de m'élever enfin au rang qui convient à ma naissance, soyez franc avec moi. Si nous avons mêmes intérêts, nous pourrons contracter alliance. Est-ce pour votre compte ou pour le compte d'autrui que vous avez attaqué si hardiment cette femme?

— Monsieur le baron, reprit le More, ceci est mon secret. »

Le baron prit la lampe à la main.

« Quand je veux avoir un secret, dit-il, il me le faut de gré ou de force. Qui êtes-vous, mon camarade?

— Je suis, répondit le More, l'homme qui vous a empêché de tuer le jeune Gaétan de Saint-Preuil.

— Oh! oh! fit Gondrin étonné. Don Estéban! sous ce déguisement!

— Je vous avais promis, poursuivit le More, de vous payer un bon prix pour la vie de ce jeune homme.

— En effet.... Et serait-ce pour moi que vous avez joué cette comédie?

— Non, repartit le More.

— Voici qui est franchement déclaré. Et n'avions-nous pas rendez-vous pour ce soir?

— Si fait, monsieur le baron : je suis au rendez-vous. »

Gondrin leva la lampe et montra du doigt le voile noir qui couvrait toujours le visage de son interlocuteur.

Celui-ci obéit aussitôt à cette muette injonction. Il écarta le voile et laissa voir un visage de bronze encadré dans une épaisse barbe noire. L'expression de ce visage était une douleur morne et profonde.

Gondrin l'examina longuement.

« Dieu me pardonne, murmura-t-il, j'espérais, en vous regardant ainsi de près, avoir le mot d'une énigme. Maintenant, je dois convenir que je ne vous ai jamais vu.

— Vous vous trompez, monsieur le baron, prononça le More d'une voix lente et grave.

— Ah! diable! je vous ai vu?

— De fort près, oui.... mais il y a bien longtemps.

— Où et quand?

— Ceci fait partie de mon secret. »

XI

M. LE BARON DE GONDRIN.

M. le baron de Gondrin était intrigué malgré lui. Il se prit à réfléchir. Le More poursuivit :

« N'essayez jamais d'en savoir plus long qu'il ne me convient de vous en dire, c'est un conseil que je vous donne, et n'ayez jamais la folle idée d'employer la force contre moi.

— Voici, dit le baron, dont le sourire se fit équivoque, un conseil qui ressemble terriblement à une menace.

— Il y a toujours une menace dans un conseil, riposta le More avec gravité, mais nous ne sommes pas ici pour une lutte de paroles. Vous vous seriez fait un

ami de M. le maréchal de la Meilleraye en mettant six pouces de fer dans la poitrine du jeune Gaétan.

— C'est vrai. Et la protection du maréchal est puissante.

— La mienne vaut mieux, dit le More avec simplicité.

— Seigneur Estéban, murmura Gondrin en riant, seriez-vous, par aventure, Sa Majesté le roi d'Espagne, voyageant incognito?

— Pour vous, baron, je suis mieux que cela.

— Peste! Plus magnifique encore que votre lanterne, alors!

— Ne raillons pas, prononça froidement le More. Je suis las, et cet entretien ne durera pas longtemps désormais. Au temps où je vous vis pour la première fois, vous aviez désir d'être comte de Pardaillan et d'avoir trois cent mille livres de revenu.

— Ces désirs-là ne se perdent point, seigneur Estéban.

— Monsieur le baron, écoutez-moi. Ce jeune Gaétan est aimé par une jeune fille à laquelle je m'intéresse. Je viens de vous dire le prix que je veux vous payer sa vie.

— Le titre de comte et trois cent mille livres tournois de revenu?

— Ni plus, ni moins.

— Et que demanderez-vous en échange?

— Rien.

— Je suis tout oreilles, » dit M. de Gondrin, qui rapprocha son siége.

Le More se recueillit un instant avant de parler.

« Votre route sera droite et sûre, dit-il enfin. Seulement, vous pourrez trouver à la traverse des influences puissantes. Il faut donc mettre la forme de votre côté. On vous a volé l'héritage dont nous parlons, monsieur Gondrin.

— Je m'en doutais ! s'écria le baron en fermant les poings. Ce scélérat de Guezevern....

— Guezevern, l'interrompit don Estéban, ne mérita jamais cette injure. Guezevern n'est pour rien dans le tort qui vous a été fait.

— Comment ! » se récria Gondrin qui sauta sur ses pieds.

Le More lui ferma la bouche d'un geste.

« Je vais vous en donner la preuve, prononça-t-il froidement. Il y a quinze ans passés que Guezevern est mort.

Le baron recula de plusieurs pas.

« Ah ! fit-il. Mort ! Guezevern ! alors il n'y a pas de comte de Pardaillan ! cette femme est veuve ! cette femme n'a aucun droit ! cette femme a trompé le roi, la reine, la justice, le monde entier ! »

Le More s'inclina silencieusement.

« J'ai vu nombre d'écrits signés : le comte de Pardaillan ! objecta Gondrin qui doutait. »

Don Estéban sourit.

« Du vivant même de son mari, dit-il, c'était elle qui écrivait tout, qui signait tout.... Ah ! ajouta-t-il avec une singulière expression d'amertume, Pol de Guezevern avait en elle une grande confiance, et Pol de Guezevern avait pour elle un grand amour. »

Il passa le revers de sa main sur son front

« Et comment ce Guezevern est-il mort ? demanda Gondrin.

— Noyé dans la rivière de Seine.

— Vous le savez de science certaine ?

— Je l'ai vu.... comme l'ont vu vos anciens amis, le conseiller de Saint-Venant et maître Mathieu Barnabi.

— Ceux-là m'ont trahi, je le savais. Où prendre la preuve de ce que vous avancez ?

— Au château de Pardaillan.

— Par la sainte croix, s'écria Gondrin, je vais partir à l'instant même !

— Ce sera bien, dit le More.

— Voulez-vous venir avec moi ?

— Non. Notre chemin n'est pas le même ; je veux seulement vous donner un dernier avis. Il faut que vous réussissiez, monsieur de Gondrin, car vous êtes ici la main de la justice divine. Il faut que cette femme soit punie ; cette femme qui a trahi son mari vivant et qui vit de son mari mort. Pour réussir, marchez hardiment, mais prudemment. Je la connais, elle est capable de tenir tête à l'homme le plus résolu et le plus adroit. Il

faudrait tout d'abord vous concilier l'appui de la principale autorité de la province.

— Le lieutenant de roi ? demanda Gondrin en souriant.

— Ce ne serait pas trop, répondit le More. Il faudrait en outre un magistrat ou un homme de loi habile qui pût conduire votre attaque à coup sûr.

— Où donc est Gondrin ? demanda en ce moment M. le duc de Beaufort à la porte du salon des concerts.

— Baron, reprit-il, brandissant un parchemin au-dessus de sa tête, nous aurons un roi qui dira « je veux » au lieu de « nous voulons. » Tête-bleu ! M. de Beauvais a vu trente-six mille chandelles ! Quand Sa Majesté a parlé de votre affaire, le bonhomme a répondu : Sire, vous êtes encore bien jeune pour vous mêler de ces affaires importantes.... Si vous aviez vu les yeux de Sa Majesté ! une paire de pistolets ! Quand je vais être premier ministre, je le consulterai, oui bien !

— Monsieur, a-t-il répondu, je ne suis qu'un enfant, mais chaque jour, désormais, va me corriger un peu de ce défaut-là. Jusqu'à voir, je ne commande pas, je prie ; mais je garderai souvenir de ceux qui auront exaucé mes prières et de ceux qui les auront repoussées. Après quoi, il a tourné le dos, laissant le bonhomme évêque aussi bien mort que s'il eût reçu une paire d'arquebusades. Et voici vos lettres patentes, baron, avec mes compliments bien sincères. Je vous

devais cela ; nous sommes quittes. Bonsoir ! Je vais retrouver Mme de Montbazon, à qui les bontés de la reine à mon endroit donnent bien de la jalousie. »

Quand il fut parti, Gondrin, triomphant, revint vers le More qui s'était tenu à l'écart.

« Je crois, mon camarade, dit-il, que nous aurons aisément la protection de M. le lieutenant de roi.

— J'ai compris, répondit don Estéban sans rien perdre de sa glaciale froideur : vous êtes vous-même lieutenant de roi ; je pense que ce brevet est en règle ? »

Il reçut des mains du baron le parchemin qu'il approcha de la lampe pour l'examiner attentivement.

« C'est bien, poursuivit-il, M. de Beauvais était pressé d'obéir. Il s'est servi d'un blanc-seing de la reine régente pour ne pas attendre à demain. Il a bien fait, et c'est heureux pour nous. Vous voici, monsieur le baron, en bonne passe d'être comte. Mais je vous le répète : gardez-vous de vous croire trop bien armé. Ne négligez aucune précaution. Souvenez-vous de ceci : vous luttez contre une femme qui est plus forte qu'un homme.

— Plus forte qu'un homme comme vous, mon camarade, murmura Gondrin ; je ne dis pas. »

Don Estéban eut un amer sourire et garda le silence.

« Avons-nous fini ? » demanda Gondrin.

Don Estéban ne répondit point. Son front était plissé, son regard errait dans le vide.

« Si je me trompais, pourtant! » murmura-t-il.

Sa paupière se baissa.

Mais il se redressa bientôt de toute sa hauteur, disant:

« Lâche! Lâche et fou! J'ai vu, de mes yeux vu. L'épreuve est faite. L'arrêt doit être prononcé.

— L'ami, interrompit Gondrin en riant, parler tout seul n'est pas poli, excepté dans les tragédies.

— Ai-je parlé! » dit le More, qui tressaillit comme un homme éveillé en sursaut.

Il ajouta aussitôt :

« Nons avons presque fini, monsieur le baron, mais pas tout à fait. Il me reste à vous donner les moyens d'en terminer vite et bien : d'un seul coup. Nous vivons dans un temps où il faut mener la partie rondement quand on a, dans ses cartes, des atouts de la cour. La tourne change, vous savez, d'une minute à l'autre, et parmi le cercle de joueurs qui entourent le tapis vert de la Régence, il y a tel matois qui peut faire sauter la coupe. La rue Saint-Antoine où M. le duc de Beaufort aime tant à galoper pour se montrer au populaire conduit d'un côté au palais du roi, mais de l'autre au donjon de Vincennes. Vous êtes lieutenant de roi aujourd'hui, mais demain....»

M. de Gondrin bailla ostensiblement.

« J'en dis trop long, s'interrompit don Estéban, et par le fait, peut-être avez-vous bien devant vous toute une semaine avant que votre fâction de comédie, le

parti des Importants, soit balayée de la cour. Cela vous suffira si vous faites diligence. Il s'agit de gagner à franc étrier le château de Pardaillan, de prendre avec vous l'autorité judiciaire, et de vous faire ouvrir la grand'porte de par le roi. Une fois dans le château, entrez, toujours et rigoureusement selon les dues formes, dans la chambre où Mme la comtesse protége contre les regards du monde la prétendue folie de son mari. Vous trouverez là un cadavre, embaumé en 1627 par Mathieu Barnabi, et par conséquent la preuve que cette femme détient depuis quinze ans l'héritage de Pardaillan, acquis par le dol, la fraude et la fausse écriture, à l'aide de la fausse écriture, de la fraude et du dol. Cette fois, j'ai dit. »

Le More remit son voile et chargea la boîte sur ses épaules.

« Vos deux hommes de Bergame, ajouta-t-il, trouveront ce qui leur appartient au lieu même où ils l'ont perdu. »

Il se dirigea vers la porte.

« Seigneur Estéban, dit le baron, qui lui offrit la main, j'ignore qui vous êtes et dans quel intérêt vous agissez, mais il est juste que vous soyez récompensé, si je recouvre par vous le titre et la fortune qui m'appartiennent.

— Monsieur le baron, répliqua le More, qui était déjà sur le seuil, je viens de loin et j'y retournerai bientôt. Je souffre d'un mal incurable. Vous me reverrez encore une fois et nous réglerons nos comptes. »

Il sortit.

Cette nuit-là, les passants et les voleurs purent voir sur le parapet du Pont-Neuf, non loin de la Samaritaine, un homme enveloppé d'un grand manteau blanc, qui était immobile et semblait songer. Les voleurs n'eurent garde de s'approcher de lui, et les passants doublèrent le pas en faisant un large circuit.

Les premières lueurs du jour le trouvèrent au même lieu et dans la même posture. Quand il se leva, enfin, ces paroles tombèrent de ses lèvres :

«Lâche ! lâche et fou ! j'ai vu de mes yeux !.»

Il descendit le quai à grands pas, et tourna le Louvre pour gagner la rue Saint-Honoré.

Le jour commençait à se faire, quand il entra à l'hôtel de Vendôme, demandant le capitaine Mitraille.

Mitraille dormait et rêvait qu'il fendait la tête de ce misérable Estéban d'un magnifique revers d'épée.

Il fut éveillé en sursaut par la voix de don Estéban lui-même, qui était debout sur le seuil et disait :

« Hors du lit et à cheval ! Gagnez à franc étrier le château de Pardaillan, et défendez votre dame, si vous le pouvez ! »

Mitraille se frotta les yeux. Le More avait déjà disparu.

Mélise, sortant de sa chambrette, apporta à son père, ses habits, son harnais et un flacon de vin. En s'habillant, Mitraille disait :

« Le scélérat ! Il faut que je le tue !

Sa toilette cependant s'acheva en même temps que sa bouteille. Mélise le mena jusqu'aux écuries, disant de sa douce voix :

« Vous ne le tuerez point, mon père. Il a sauvé par deux fois la vie du chevalier Gaétan, que vous aimez. Un mystère entoure cet homme, c'est vrai, mais il est bon et j'ai confiance en lui. Allez ventre à terre jusqu'au château! Barricadez les portes, et, puisqu'il le dit, défendez Mme Éliane, fût-ce contre le roi! »

Ce coquin de Mitraille se mit en selle sans trop savoir de quel côté il allait tourner.

Mais quand il eut bu le coup de l'étrier, il prit un grand parti.

« Tu as raison, fillette, dit-il. Le plus pressé est de défendre Mme Éliane. Seulement elle n'est point à son château de Pardaillan, puisque je la vis hier soir chez la reine.

— Chez la reine, vous, mon père! s'écria Mélise stupéfaite. Et comment étiez-vous chez la reine?

— Comment? fillette! Sois certaine que je lui briserai le crâne un jour ou l'autre. Il est cause que j'ai aidé à une mauvaise action. En attendant, je ne saurais où prendre Mme de Pardaillan dans ce grand Paris où elle se cache. Mais en bonne guerre, le principal est de conserver toujours une place de refuge. Mort de moi! comme disait ce pauvre Guezevern avant d'être comte, je garderais notre château contre le pape! Envoie-moi, s'ils le veulent, ces deux étour-

neaux, Roger et Gaëtan : ils doivent faire de jolis soldats.... et à te revoir, ma fillette; sois bien sage ! »

Il piqua des deux et partit au galop.

Mélise resta un instant pensive, puis elle remonta les escaliers quatre à quatre et jeta sa mante sur ses épaules.

« Deux jolis soldats, c'est bien vrai ! se dit-elle. Mais je ne serai contente que quand je les aurai mis ensemble, la main dans la main : mon fou de Roger, ce beau Gaétan et cette vivante énigme : le More! voilà trois épées ! »

Elle gagna la partie de l'hôtel confinant aux dépendances du couvent, et ouvrit la fenêtre qui donnait sur le clos de dame Honorée.

A cette même heure, le nouveau lieutenant de roi en la province de Rouergue, M. le baron de Gondrin-Montespan, entrait à grand fracas dans le logis du conseiller de Saint-Venant. Celui-ci était couché sur une chaise longue, la tête enveloppée dans un mouchoir de soie. Un valet lui frottait la nuque avec des onguents qui ne venaient point de chez maître Barnabi. Ce bon Saint-Venant était littéralement moulu des coups de plat d'épée qu'il avait reçus dans son expédition de la veille au soir. Bien des fois déjà, cette nuit, il s'était promis de ne plus jamais se déguiser en Bergamasque.

A la vue de M. de Gondrin qui venait à lui d'un air irrité, il dit avec découragement :

« Voici bien le restant de nos écus ! Un malheur

n'arrive jamais seul ! Monsieur mon ami, vous pouvez m'accabler si vous voulez, je ne résisterai point. J'eus quelques torts envers vous, cela est vrai ; mais qu'y faire ? Le bien de Pardaillan ne sera désormais ni pour vous ni pour moi. Il y a un diable qui veille sur ce trésor, monsieur mon ami, et je jure mes grands dieux que je n'y ai plus prétention aucune. Chat échaudé craint l'eau froide. Dites-moi tout de suite que je suis un malheureux, et laissez-moi à mes remèdes. »

M. le baron de Gondrin prit un siége et croisa ses jambes l'une sur l'autre.

« Laissez-nous, » dit-il au valet.

Celui-ci interrogea son maître du regard.

« Je suppose, prononça Saint-Venant avec résignation, que M. le baron n'assassinera pas un homme incapable de se défendre. Souvenez-vous de ces paroles, Picard, et laissez-nous, puisque M. le baron l'exige. »

Le valet se retira.

« Savez-vous, dit le baron aussitôt que Picard eut refermé la porte, savez-vous que vous êtes un très-habile garçon, Saint-Venant, mon cher ami ? Je me doutais bien de quelque chose, mais morbleu ! vous avez mené bellement votre barque et il n'y avait aucun côté par où l'on vous pût attaquer. Touchez là, mon compagnon, vous avez, pardieu ! mon estime ! »

Il tendit la main au conseiller qui la toucha avec défiance, en murmurant :

« La faute en est à l'amour....

— Qui perdit Troie ! l'interrompit M. de Gondrin. Sur ma foi ! la petite était encore dans le sein de sa mère quand vous me jouâtes ce bon tour, Renaud, mon mignon.

— Ce fut la mère d'abord, balbutia Saint-Venant, puis la fille.

— Alors, dites : la faute en est aux amours. Vous êtes un charmant compère, Renaud, et du diable si je ne vais pas faire votre fortune !

— Ne raillez pas, monsieur le baron, supplia le conseiller, du ton le plus humble. Ce serait railler un vaincu, ce serait railler un homme mort. »

Gondrin tira de sa poche le parchemin que M. de Beaufort lui avait remis la veille.

« Non-seulement je ne raille pas, dit-il en prenant un accent sérieux, mais encore je compte vous offrir des garanties. Veuillez prendre connaissance de cette pièce.

Saint-Venant, comme tous les hommes de sa sorte, savait lire une page d'un seul regard.

« Vous avez le pied sur ma tête, dit-il : lieutenant de roi ! et dans le Rouergue, encore ! Monsieur mon ami, pour payer ma rançon, je consens à vous révéler des choses que vous n'auriez jamais devinées, quand même vous seriez gouverneur d'une grande province, au lieu d'être lieutenant de roi dans ce trou.

— Voilà justement ce qui vous trompe, monsieur mon ami, interrompit Gondrin. Vous n'avez rien à

m'apprendre. Je sais tout, absolument tout, et mon estime pour vous s'en est singulièrement augmentée.

— Tout ? répéta Saint-Venant d'un air quelque peu goguenard.

— A moins qu'il n'y ait encore autre chose, reprit bonnement le baron. Mais dites-moi, cette idée du comte embaumé est-elle de vous ou d'elle ? »

Renaud, cette fois, resta bouche béante à le regarder.

« Par la messe ! grommela-t-il, ce scélérat de Barnabi a parlé !

— Je vous ai demandé, répéta paisiblement Gondrin, si le tour était de vous ou d'elle. »

Il y a de méchants animaux qui reprennent du courage quand on les accule. Le regard du conseiller se raffermit.

« Un peu d'elle, un peu de moi, répondit-il. Ce diable d'homme n'avait jamais fait que des sottises en sa vie ; j'étais fort lié dans la maison. Je savais que de toute éternité Mme Éliane avait écrit et signé pour son mari.

— J'entends ! la chose se fit en quelque sorte toute seule, y compris l'acte signé au lit de mort de mon oncle, feu le comte de Pardaillan.

— Ceci, dit Saint-Venant, appartient en propre à Mme Éliane. Elle croyait son mari aussi bien portant que vous et moi, et d'ailleurs elle se prétend la fille légitime du feu comte. »

Gondrin haussa les épaules.

« Et la disparition de l'enfant ? reprit-il. De l'héritier mâle ?

— Mon filleul ? répliqua le conseiller avec toute son effronterie revenue. Ceci m'appartient en propre.

— Vous aviez dès lors l'espoir d'épouser la mignonne ?

— D'épouser ou de supprimer, selon le sexe. »

Pour la seconde fois, Gondrin lui tendit la main.

« Touchez là, monsieur mon ami, dit-il, vous avez perdu la partie. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'autre comte de Pardaillan que moi. Mais, de par Dieu, il s'agit d'un gâteau qui peut contenter plus d'une gourmandise. J'ai besoin de vous, j'ai besoin même de maître Barnabi. On lui jettera un os à ronger et vous serez, vous, monsieur de Saint-Venant, riche d'un million tournois après l'affaire faite. »

Les doux yeux du conseiller brillèrent.

« Dites-moi ce qu'il faut faire, murmura-t-il.

— Il faut vous habiller lestement et envoyer querir votre compère Mathieu, afin que nous partions ensemble pour le Rouergue dans une demi-heure d'ici.

— Pour quel motif ?

— Pour instrumenter légalement, pour faire ouvrir cette fameuse chambre du comte par autorité de justice, pour découvrir enfin la supercherie d'une façon si solennelle et si authentique qu'on n'ait plus jamais à y revenir ! »

Renaud hésita.

« Si les choses vous répugnent, monsieur mon ami, dit Gondrin avec politesse, je vous préviens qu'il y a là amplement de quoi vous faire pendre.

— Je réfléchissais, monsieur le baron, répliqua doucement le conseiller. Vous n'avez point songé aux embarras de ma situation. Il est connu que j'entrais dans cette chambre.... Je pourrais passer pour complice. »

Gondrin se leva et l'interrompit pour dire sèchement :

« Les embarras de votre situation ne me regardent pas, monsieur mon ami. J'étais venu vous offrir le salut et la fortune. C'est à prendre ou à laisser. Consultez-vous. Je reviendrai dans une demi-heure, et je vous conseille d'être prêt !

XII

LA CHAMBRE A COUCHER DE LA REINE.

Il y avait plusieurs chats et un seul chien, lequel était joli, appartenant à la pure race épagneule des Baléares, mais triste, dominé, mâté. Ce n'était pas un chien heureux. On lui défendait de battre les chats.

Les chats, au contraire, vous avaient des airs vainqueurs à la manière de M. le duc de Beaufort et de ses amis les Importants. Évidemment, c'étaient ici les favoris.

Parmi ces favoris, nous citerons trois préférés : un cat-fox d'Écosse, aux longues oreilles pointues, à la queue de renard, une petite chatte de gouttière d'une idéale gentillesse, zébrée blanc et noir, et enfin, et surtout un matou d'Anatolie, soyeux comme un lama,

et portant avec fierté sa splendide toison d'un brun minorangé, qui avait des reflets de feu.

Il s'appelait Kaddour. La reine l'aimait, le cardinal l'adorait, il avait déjà étranglé une douzaine d'épagneuls.

Voici quelle était la position de nos personnages. Le chien des Baléares se roulait sur un fauteuil, dans un coin, et ressemblait à un manchon. Le cat-fox qui s'était attiré par son naturel féroce les respects de l'angora Kaddour s'asseyait au devant de la galerie et nettoyait ses pattes avec sa langue. Minette, la fille des gouttières, montrait son museau pie sous l'auguste aisselle de Sa Majesté, et le superbe Kaddour, hérissant les touffes chatoyantes de sa chevelure, faisait la roue sur les genoux de Son Éminence.

Car Son Éminence s'était assise dans la ruelle, pendant que la reine se relevait sur son séant. Mme la comtesse de Pardaillan était seule debout, en dehors de la galerie, à peu près au milieu de la chambre.

La scène était éclairée par une seule lampe suspendue au plafond au moyen d'un réseau de chaînettes dorées.

La reine Anne d'Autriche atteignait, nous l'avons dit, cette période de la vie des femmes qu'on nomme familièrement leur « été de la Saint-Martin. » Le cardinal, qui avait le même âge qu'elle, restait au contraire un jeune homme. Il avait gardé de son ancien métier de soldat diplomate, une tournure dégagée qui,

grâce aux habitudes de l'époque, ne jurait point avec sa robe. Il se portait admirablement, dit Mme de Motteville, et « avait l'art d'enchanter les hommes. »

Sa moustache était nonpareille; rien ne résistait à l'éclat un peu félin de ses yeux. Il avait réussi brillamment près des dames, bien que les mémoires du temps l'aient accusé de froideur à l'endroit de ce sexe, un peu démodé en Italie. Gourville et Le Vassor racontent de lui des traits de témérité toute française : ce fut l'épée à la main qu'il accommoda les Espagnols et les Français sous les murs de Cazal. Et comme, le traité signé, les deux adversaires se plaignaient d'avoir été surpris, ce fut l'épée à la main encore qu'il maintint la validité du contrat.

En ce temps-là, le *Gentilhomme romain*, comme on l'appelait, ne ressemblait guère à ce poncif habillé de rouge que le théâtre nous exhibe de temps à autre sous le nom du cardinal de Mazarin. Et pourtant ce poncif, dessiné à la craie sur une muraille, n'est pas sans posséder une vague ressemblance. Les gens du mélodrame sont myopes plutôt qu'aveugles : ils voient les choses en gros.

On prétend que c'était M. de Mazarin lui-même qui avait suspendu M. de Beaufort comme un mannequin au devant de l'alcôve de la reine. Sa liaison avec Anne d'Autriche durait depuis longtemps; elle était peut-être platonique. Du moins n'avait-elle point encore transpiré dans le public.

Mme d'Hautefort, cependant, avait déjà encouru le mécontentement de la reine en lui faisant à ce sujet de vertes représentations.

Laporte, valet de chambre de la reine et auteur des plus curieuses pages qui aient été écrites sur le ménage de Louis XIII, n'épargna pas les remontrances. Il ayait des droits. Sa tête avait branlé plus d'une fois sur ses épaules pour les fredaines de sa dame. Mais ce qu'il y a de plus divertissant, c'est que la famille de Laporte s'en mêla : son beau-père et sa belle-mère, le sieur et la dame Cotignon, donnaient aussi leur avis, et qui n'était pas tendre. Vous figurez-vous tous ces Cotignon grondant la reine de France et la reine de France leur répondant l'oreille basse. Bien basse, puisque le beau-père Cotignon lui dit un jour, comme un oncle bourru de comédie pourrait parler à sa nièce Fanchon : « Bran! vous êtes toutes bâties comme cela; quand vous voulez vous jeter à l'eau, il faut vous laisser noyer! »

Dans l'arrière-boutique des rois se passe-t-il donc de si bourgeoises bouffonneries?

Et de nos jours, après tout, Daumier a-t-il eu historiquement raison de déguiser Agamemnon en pompier?

« Veuillez prendre un siége, madame la comtesse de Pardaillan, » dit la reine, après une minute d'attente, pendant laquelle M. de Mazarin lui avait parlé tout bas.

Eliane obéit aussitôt.

La reine reprit avec bonté :

« Je n'ai qu'un orgueil, madame, c'est de posséder la mémoire du cœur. Expliquez-moi clairement ce que vous désirez de moi. »

Éliane joignit les mains dans un élan de reconnaissance, et balbutia d'ardentes actions de grâces; puis, affermissant son courage par un effort puissant de volonté, elle se recueillit en elle-même et parla ainsi, d'une voix respectueuse, mais assurée :

« Je viens d'abord me confesser à la reine. Ensuite, je viens lui demander son secours. »

Sans autre préambule, la comtesse de Pardaillan entama le récit exact et sincère des événements que nous connaissons. Elle dit le rôle joué par elle dans la maison de son mari pendant qu'il était intendant de Vendôme, son voyage à Pardaillan, où elle avait retrouvé tout à coup un père; elle dit l'affaire des blancs-seings, faisant brièvement remarquer que la signature de son mari était, depuis cinq ans, la sienne propre, et que Guezevern aurait incontestablement ratifié à Paris ce qui avait été fait dans le Rouergue.

Mais à son arrivée à Paris, Guezevern était mort.

Elle avait un fils, elle portait un second enfant dans son sein; elle était, d'un autre côté, par elle-même, héritière directe, naturelle et légitime.

Elle dit la supercherie employée pour garder l'avenir de ses enfants; la prétendue folie du comte et les

précautions prises pour enfermer le secret dans cette chambre où nul ne pénétrait jamais.

Cela dura longtemps. Elle fut écoutée en silence. Le cat-fox, surtout, sans cesser de lécher l'intérieur de sa patte, sembla lui prêter une continuelle et bienveillante attention.

Assise, au milieu de la chambre, Mme Éliane se trouvait en pleine lumière, tandis que la reine et le cardinal perdaient un peu leurs profils dans l'ombre de l'alcôve.

Une personne placée derrière eux aurait entendu quelques observations échangées qui n'avaient point trait précisément au récit de Mme la comtesse.

« Tous ces gens me fatiguent, avait dit la reine, dès le commencement de l'histoire. Je n'aime plus ceux que j'aimais, et je déteste toujours ceux que je haïssais.

— Il faut être prudente, ma douce souveraine, avait répondu le cardinal. Je suis comme vous : je n'ai pas plus de confiance dans les Politiques que dans les Importants, et M. de Chavigny ne vaut guère mieux que M. de Châteauneuf. Mais nous tiendrons, s'il plaît à Dieu, les uns par les autres. Ménagez M. d'Orléans; laissons vivre la maison de Richelieu pour garder en échec la maison de Condé. Les princes se balanceront : ils pèsent des poids semblables, et ne peuvent jamais être dans le même plateau.

« Nous serons sauvés si nous avons de l'argent et

du temps. Le temps nous regarde. Pour l'argent, nous avons M. d'Émery qui est avide et avare; cela fait les bons surintendants, pourvu qu'on les presse de temps en temps comme des oranges. Aussitôt qu'ils sont vidés, ils éprouvent le besoin de se remplir. Accordons tout, pour le moment, à ceux qui font beaucoup de bruit; rien n'est aisé comme de reprendre; les déchus ont toujours tort. Et point de scrupules, s'il vous plaît, madame. Il y a deux consciences : l'une d'État, qu'il est permis d'accommoder à la nécessité des affaires; l'autre privée, dont on fait ce qu'on veut. Je ne suis bon à rien par moi-même, madame; mais ma respectueuse passion m'élève et me transporte à ce point que je me sens capable de grandir même la grandeur de ma reine! »

Ses yeux parlaient, plus éloquents que sa parole elle-même.

Anne d'Autriche le regardait avec une tendre admiration.

« Vous êtes un Richelieu d'amour! » murmura-t-elle.

Mais il n'y avait personne pour écouter cela, sinon Minette de la gouttière, toute chaude sous l'aisselle de la reine, et le superbe Kaddour, rouant sur les genoux du cardinal.

Quand Mme Éliane reprit haleine, à la fin de son récit, la reine tressaillit et prononça tout bas :

« Qu'a-t-elle dit, la pauvre femme? »

Certes, elle n'en eût point su répéter le premier mot, malgré cette mémoire du cœur, qui était son seul orgueil.

Heureusement M. le cardinal possédait une de ces merveilleuses organisations qui entendent à tout et ne sont jamais distraites que d'une oreille.

« Madame, répondit-il à Éliane, Sa Majesté est touchée de votre embarras, où il y a certes une faute, mais mitigée par les circonstances. Seulement, Sa Majesté se demande, et moi de même, pourquoi vous avez prolongé outre mesure cette situation dangereuse. Une fois vos droits et ceux de vos enfants établis, ne pouviez-vous déclarer la mort de votre époux?

— Ah çà! murmura la reine stupéfaite, Jules, vous aviez donc entendu, vous!

— La nécessité, répliqua Éliane, m'avait imposé des complices. Ce sont eux qui m'ont empêchée de rentrer dans la vérité. Ce sont eux qui m'oppriment et qui me tuent. C'est contre eux que j'implore le royal secours de Votre Majesté.

— Qui sont vos complices? demanda la reine.

— Le conseiller Renaud de Saint-Venant, répondit la comtesse, et le médecin Mathieu Barnabi. »

M. de Mazarin prit ses tablettes.

« Le vieux sorcier est usé jusqu'à la corde, murmura-t-il, mais on pourra se servir du conseiller. Le temps va venir où nous aurons grand besoin du Parlement. Poursuivez, je vous prie, madame.

— J'hésite, continua Éliane, qui était pâle et qui tremblait, à vous dire la vérité dans toute son horreur, M. de Saint-Venant était la cause indirecte de la mort de mon mari; M. de Saint-Venant avait conçu pour moi une passion coupable.

— Ah! fi! dit la reine, qui prêtait l'oreille maintenant.

— Dois-je m'arrêter? balbutia la comtesse.

— Nous sommes ici des juges, répliqua Anne d'Autriche, nous devons tout écouter. Nous comprenons qu'il vous fut impossible de résister à ce coupable Saint-Venant.

— Je lui résistai, madame, prononça fièrement Éliane, dont le beau front eut une fugitive rougeur. J'ai cruellement souffert, mais je ne suis que malheureuse. »

Anne étouffa un léger bâillement.

« Cette femme doit être de mon âge, murmura-t-elle. Laquelle de nous deux est la mieux conservée, monsieur le cardinal?

— Ma reine! répondit Mazarin avec langueur, à quel astre voulez-vous comparer le soleil? »

Éliane, cependant, disait :

« Je fus punie de ma résistance. Avant même de mettre au monde la pauvre enfant pour laquelle je combats aujourd'hui, je perdis mon fils, l'amour chéri de son père qu'on arracha une nuit de son berceau, et que j'ai cru mort pendant quinze années.

— Vous soupçonnez le conseiller de Saint-Venant de ce rapt? interrogea Mazarin.

— Ce n'est pas un soupçon, c'est une certitude. Monsieur le cardinal, le jour où vous m'avez trouvée au château de Rivière-le-Duc, j'avais de la joie plein le cœur : je venais d'apprendre que mon fils existait....

— Et cela vous rendit miséricordieuse, madame! dit Anne avec sécheresse. Je n'avais pas besoin qu'on réveillât ce souvenir.

— Oh! madame! s'écria la comtesse les larmes aux yeux, ce n'est pas pour Votre Majesté que je parlais! une mère ne pense qu'à son fils! »

La reine dit avec une dignité vraie :

« Vous avez raison, madame, et j'ai tort.

— L'homme qui avait enlevé l'héritier de Pardaillan, reprit Éliane, un aventurier qui porte maintenant le nom de Chantereine, me vendit le secret de mes persécuteurs. Je vis ce jour-là même mon fils, un beau, un noble jeune homme.

— Et qui vous empêcha de le reconnaître?

— Ils l'auraient tué! répondit Eliane en frémissant. Ils le croient mort. Madame, j'ai pris beaucoup, j'ai trop pris déjà peut-être du temps précieux de Votre Majesté. Je sais où est mon fils, et il dépend de vous qu'il ait les baisers de sa mère. Ma fille, une enfant de seize ans, a dû être éloignée de moi, parce que M. de Saint-Venant m'a demandé, a exigé sa main....

— Quoi! votre amant d'autrefois! s'écria la reine.

— Il croit que ma fille est unique ; il évalue son héritage à six millions tournois. »

M. de Mazarin fit une corne à la page de son carnet qui contenait le nom du conseiller de Saint-Venant.

— Et maintenant, reine, reprit Éliane, qui tendit ses mains jointes vers l'alcôve, la menace de cet homme est sur moi. Je lui ai refusé la main de ma fille comme je lui avais autrefois refusé ma propre main, parce qu'il me fait peur et horreur. Il va se venger, il va me dénoncer; il l'a fait déjà peut-être, car M. le baron de Gondrin-Montespan payerait cher la connaissance de ces secrets. Le baron est héritier, à défaut de nous; il a déjà engagé autrefois contre nous une action judiciaire.... je me mets à vos genoux, reine, — Éliane se prosterna; — une malheureuse, menacée comme je le suis du déshonneur et de la ruine, ne peut pas dire à son fils : je suis ta mère! Elle ne peut même pas garder sa fille sous son toit. Rendez-moi, oh! rendez-moi mes deux enfants et je vous bénirai jusqu'au dernier jour de ma vie! »

La reine était touchée jusqu'à un certain point.

« Que peut-on faire pour cette pauvre femme? » demanda-t-elle en se tournant vers le cardinal.

A son tour, M. de Mazarin était distrait. Il songeait peut-être que son stage de chrysalide avait assez duré et qu'il était temps de s'éveiller papillon.

Il tressaillit.

« Ce que je pense? » répéta-t-il.

Mais, se remettant aussitôt avec cette imperturbable présence d'esprit qui est le talisman de ses pareils, il ajouta tout bas :

« Ma reine, je rêvais de vous. »

Puis tout haut :

« Je réfléchissais précisément à ce qui peut être fait pour Mme la comtesse de Pardaillan, dont la situation me paraît digne du royal intérêt de ma souveraine. Que craint-elle? Une constatation de la supercherie qui a ressuscité, pour le besoin de ses intérêts, son époux décédé? Comment cette supercherie peut-elle être découverte? Par l'introduction dans la chambre du mort de témoins privés ou publics. Que Votre Majesté déclare cette chambre close par intérêt d'État et en défende l'entrée même à la justice du royaume, et tout sera dit. Dans l'intervalle, M. le comte de Pardaillan mourra, sera inhumé.... et.... »

Il s'arrêta, puis se leva.

« Et Votre Majesté, poursuivit-il, courbé en deux, aura payé ainsi la double dette de sa propre reconnaissance et de la mienne.

— Car, ajouta-t-il en se redressant gaiement, je n'ai jamais senti comme ce jour-là, ma reine, la nécessité absolue d'un cou pour rattacher la tête d'un homme à ses épaules. »

La reine sourit.

« Pauvre Cinq-Mars! » murmura-t-elle.

Éliane était muette de reconnaissance et de joie.

« Un acte pareil est-il possible? demanda la reine.

— Je vais le libeller dans deux minutes, répondit M. de Mazarin, qui ouvrit un pupitre placé près de lui, en murmurant : *Per dio onnipotente!* J'aurai loyalement gagné mes cent mille livres ! »

Il paraît que, décidément, la cédule n'était pas pour Anne d'Autriche.

Celle-ci, pendant que Mazarin écrivait, se tourna vers la comtesse :

« Il suffit, madame, dit-elle. Nous nous engageons à vous soutenir. Ce que vous demandez est chose faite.

— Je puis reconnaître mon fils ! s'écria Éliane éplorée, je puis rappeler près de moi ma fille !

— Vous le pouvez, madame. »

Un geste de la reine empêcha Éliane de s'élancer pour lui baiser les mains. Elle se retira le cœur rempli d'allégresse.

La reine, dès qu'elle fut partie, étira ses bras au grand déplaisir de Minette, que ce long entretien avait endormie.

« Je suis brisée de fatigue, dit-elle.

— Encore cet effort, ma reine, » répliqua Mazarin en lui apportant le parchemin à signer.

Elle signa.

Et je ne sais comment cela se fit, malgré sa grande lassitude, Anne d'Autriche resta longtemps, longtemps à causer avec son futur ministre.

Sans doute qu'ils s'entretenaient du bien de la France.

Tout en causant, la reine jouait avec le parchemin qu'elle venait de signer, et qui contenait le salut de notre Éliane.

Anne d'Autriche le plia d'abord, puis le froissa, puis en fit une boule. Cela ne dépendait aucunement de la mémoire du cœur. M. de Mazarin, occupé de politique, ne s'en aperçut point.

La boule tomba. Kaddour s'en empara, Minette le vola à Kaddour, le *cat-fox* la ravit à Minette.

Il y eut sur le tapis une joyeuse et interminable bataille.

A la suite de cette bataille, la boule alla Dieu sait où.

Une voix dit au fond de l'alcôve, où désormais il faisait nuit :

« Au revoir, Anne, ma respectée reine. »

Une autre voix répondit :

« Monsieur le cardinal, à demain. »

Les chats dormaient, l'épagneul aussi.

Mme Éliane, agenouillée dans son oratoire, priait pour ses deux bienfaiteurs : la reine et M. le cardinal.

XIII

AVENTURES DE DON ESTÉBAN.

Ce fut Mélise, cette fois, qui donna le signal. Aussitôt qu'elle eut ouvert la fenêtre basse de l'hôtel de Vendôme, elle chanta bien doucement le premier couplet de la chanson des *Trois demoiselles :*

Toutes trois belles....

Quand le premier couplet fut chanté, Mélise prêta l'oreille. Le clos de Pardaillan resta muet. Le jour se levait; les premiers rayons du soleil doraient la lisière des arbres.

Il n'était pas l'heure où Pola descendait d'ordinaire au jardin. Il n'y avait point à s'étonner que le signal restât sans réponse, et pourtant Mélise fronça énergi-

quement ses sourcils noirs. Sa journée commençait par un contre-temps : mauvais augure pour la suite de cette journée, qui selon son estime allait être si laborieusement remplie.

Elle commença le second couplet en donnant un peu plus de voix. Au troisième vers, la crosse d'un mousquet frappa le sol, sous l'ombre des tilleuls, et une voix enrouée cria : Qui vive !

« Le couvent est gardé, » murmura Mélise en se reculant.

Un nez rouge et une solide moustache sortit de l'ombre.

« C'est-il vous qui êtes le chevalier de Saint-Preuil, ma jolie fille? » demanda un soldat du régiment de Bretagne-Richelieu, appartenant à M. le maréchal de la Meilleraye.

Ce soldat breton avait un fort accent tudesque.

Mélise se mit à rire, quoiqu'elle n'en eût guère envie.

« Non, répondit-elle en montrant l'émail éblouissant de ses dents. Mais qu'auriez-vous fait si j'eusse été le chevalier ?

— Sagrament ! répliqua le soldat, la consigne est claire : je lui aurais logé une balle entre les deux yeux, tarteifle ! »

Mélise referma la fenêtre.

« Décidément, Paris ne vaut plus rien pour ce pauvre chevalier, pensa-t-elle. Le moment est venu de lui faire faire un petit voyage. »

Or, quand même il eût été l'heure habituelle, et quand même le soldat allemand de Bretagne-Richelieu n'eût point été placé en faction dans le clos Pardaillan, il est certain que Pola n'aurait point répondu, ce matin, au signal de son amie Mélise.

Pola était bien autrement occupée.

Il y avait du bruit et de l'émotion dans la maison si calme de dame Honorée de Guezevern. Au point du jour, la vieille servante de la béguine avait été éveillée en sursaut par le marteau de la porte. C'était Mme Éliane qui, après une nuit de fièvre, de fièvre joyeuse, car la parole de la reine avait changé son désespoir en allégresse, venait chercher sa fille. Quand dame Honorée, prévenue, descendit quatre à quatre les degrés de sa chambre, elle trouva déjà Éliane et Pola dans les bras l'une de l'autre.

C'était une excellente femme, nous le savons; elle éprouva, en revoyant sa nièce, un plaisir sans mélange, d'autant mieux qu'elle se flatta de connaître enfin les mystères de ce château de Pardaillan, qui l'intriguait depuis des années, mais elle avait été frappée si violemment par l'aventure de la veille, qu'il lui fallut en parler tout de suite.

« Je suis contente de vous voir, madame la comtesse, dit-elle, surtout de vous voir en bonne santé. Dieu merci, les chagrins dont vous m'avez entretenue dans vos lettres ne vous ont point fait maigrir. Tu es fraîche comme une rose, mignonne; embrasse-moi encore.

J'ai été satisfaite de notre Pola. Un peu distraite à la chapelle.... et courant après une effrontée du nom de Mélise, que vous avez eu le tort de traiter trop familièrement là-bas, au château, à ce qu'il paraît. Vous êtes toujours jeune, comtesse, et très-belle! Cette Mélise ne peut donner à notre chère enfant que de mauvais conseils; et l'histoire d'hier, j'en suis certaine, ne lui est pas étrangère. Ah! quelle aventure! quel scandale! quel malheur!

— Madame ma tante.... dit Éliane, essayant d'interrompre ce discours, où la bonne béguine ne mettait ni points ni virgules.

— Je vous prie de me laisser parler, ma nièce, l'interrompit[1] dame Honorée à son tour. Je ne passe point pour être une bavarde, et il s'agit malheureusement de choses assez graves. Comment se porte mon neveu, Pol de Guezevern, comte de Pardaillan? Bien? J'entends pour son état. Le ciel en soit béni! Faites-moi penser à vous demander des détails sur son genre de folie. Nous avons ici une mère qui guérit les lunatiques par l'intercession de saint Guinou. Mais là-bas, dans le Rouergue, vous ne croyez peut-être pas à nos saints

1. Je suis bien forcé de remercier ici les nombreux et bienveillants puristes qui m'ont écrit pour me signaler cette *faute de français :* « l'interrompit-il ». Pour ne pas leur donner le trouble de consulter la Grammaire générale ou un dictionnaire, je leur rappellerai qu'*interrompre* est un verbe actif qui se dit des personnes et des choses. On *interrompt* une dame, ce qui est impoli, et aussi un discours, ce qui est quelquefois excusable.

P. F.

de Bretagne. Il y a donc que j'allais vous écrire pour vous prier de reprendre cette chère enfant. »

Éliane ouvrit la bouche encore, mais dame Honorée poursuivit sans respirer.

« Je n'en dirai point plus long qu'il ne faut devant Mlle de Pardaillan, madame ma nièce, poursuivit-elle, mais il est certain que vous me mîtes dans un cruel embarras, voilà quelque vingt ans. Maître Pol se portait bien, alors! Jésus-Marie! quel couple d'étourdis! et comme le temps passe, ma pauvre Éliane! Il me semble que je te parle d'hier! Voici pourquoi j'allais te renvoyer notre fillette : elle a été la cause, bien innocente, je veux le croire, d'un grand scandale qui eut lieu hier au matin, dans ce vénérable asile. Un homme d'épée escalada le mur du couvent pour la voir....

— Un homme d'épée! » répéta la comtesse qui regarda Pola.

Pola souriait et rougissait.

« Tu m'expliqueras cela, ma fille, reprit Mme Éliane. Je suis venue te chercher. »

Pola sauta de joie et se jeta à son cou.

« Comment! comment! se récria dame Honorée, la chercher! comme cela! tout de suite! et sans me prévenir!

— Puisque vous désiriez vous-même son départ, madame ma tante. voulut dire Éliane.

— Ma fille, riposta la béguine, il me paraît que votre

position opulente vous a donné bien de l'orgueil. Je suis la tante de votre mari, madame la comtesse, et je suis Pardaillan, d'où vous vient toute votre richesse. Ne me coupez pas la parole, je vous y engage. De mon temps, cela n'était point poli. S'il vous convient de reprendre votre fille, je suppose que je n'aurai point donné lieu à cela par aucun motif de plainte. Il court des bruits bien singuliers, madame ma nièce, Dieu soit loué, je me détache tous les jours un peu plus des choses de la terre. Trop parler nuit, dit-on, et j'ai coutume de tourner sept fois ma langue avant d'ouvrir la bouche. Le monde se trompe peut-être, bien qu'il n'y ait pas de fumée sans feu. Vous me trouverez toujours, vous et les vôtres, quand vous aurez besoin de moi. »

Cette fois, elle fut obligée de respirer, d'autant qu'elle s'était attendrie elle-même en parlant, nul ne saurait dire pourquoi, et qu'elle avait peine à s'empêcher de sangloter.

Éliane lui prit les deux mains et les serra contre son cœur.

« Ma bonne, ma chère tante, dit-elle, n'êtes-vous pas ma bienfaitrice? ne m'avez-vous pas servi de mère autrefois? Je ne puis avoir de secrets pour vous. Ma Pola va monter à sa chambre pour se préparer, car il faut qu'elle me suive aujourd'hui même au château de Pardaillan, et je vais vous dire tout ce que vous avez droit de savoir.

— Monte, petite, monte! s'écria impétueusement la

béguine; il y a des choses qui ne sont pas bonnes aux oreilles des enfants ! »

Pola donna son front au baiser de sa mère et s'éloigna avec lenteur. Elle aussi aurait voulu savoir. On allait parler de son père.

« Bonne chérie, dit aussitôt Mme Honorée, vous savez que la curiosité n'est point mon défaut, mais puisqu'il vous convient d'être franche avec moi, je vous écoute. »

Toute sa méchante humeur avait disparu.

Elles s'assirent l'une auprès de l'autre, après avoir fermé les portes. Éliane parla longtemps et fut souvent interrompue par les exclamations étonnées de la bonne dame qui eut plus d'une fois des larmes dans les yeux.

Quand elle eut achevé, dame Honorée la baisa au front. Elle était pâle et toute tremblante.

« As-tu fait tout cela, chérie? murmura-t-elle. Tant osé? tant souffert? As-tu dormi pendant quinze années auprès d'un mort? C'est moi qui t'ai éduquée, après tout, et je n'ai jamais eu confiance en ce misérable hypocrite de Saint-Venant ! On lui en donnera des fillettes comme notre Pola ! A son âge ! Mais que Dieu bénisse notre reine et ce bon M. le cardinal ! Tous ces coquins vont avoir la figure longue d'une aune ! Ah çà ! j'espère bien que tu vas m'amener mon beau petit neveu avant notre départ? Il a ses vingt ans sonnés, sais-tu? Est-ce qu'il ressemble à ce mauvais sujet de Pol?

Pauvre Pol! Quelle histoire! Je vais commencer une neuvaine, chérie, pour que tout cela marche comme sur des roulettes. »

Lorsque Pola rentra, habillée pour le voyage, dame Honorée la baisa au front et lui dit :

« Mon enfant, vous avez une noble mère! »

Pendant qu'avait lieu cette scène, Mélise, notre chère effrontée, était rentrée dans son réduit pour ajouter à sa toilette un chaperon de ville. Les gens de M. le duc de Vendôme, tous et chacun, lui avaient déjà offert bien des fois leur cœur. Elle traversa les cours de l'hôtel au milieu d'un feu croisé de baisers, décochés par toutes les fenêtres, et gagna la porte qui donnait sur la rue Saint-Honoré.

Non loin de l'hôtel de Vendôme, dans cette même rue Saint-Honoré, il y avait une auberge, ce que nous appellerions aujourd'hui un *garni*, où logeaient à peu de frais les hommes de guerre en passage à Paris, les laquais et pages cherchant du service. C'était une assez grande maison à quatre étages, portant pour enseigne l'*Image Saint Pancrace*. Mélise, il faut l'avouer, surtout au point de vue d'une discrète personne comme dame Honorée, méritait bien un peu son titre d'effrontée; elle eût même été capable de s'en parer, comme son brave père s'appelait lui-même avec plaisir : ce coquin de Mitraille. Elle savait un peu trop pour une jeune fille; elle aimait trop à savoir surtout, et faisait des choses que les jeunes filles ne font point d'ordinaire.

Nonobstant quoi, vous auriez tort d'éviter, sur votre chemin, des effrontées comme elle ou des coquins comme ce pauvre bon Mitraille.

Mélise avait trois personnes à joindre, ce matin; deux de ces personnes logeaient à l'*Image Saint-Pancrace*, à savoir : don Estéban et le chevalier Gaétan de Saint-Preuil; Roger, qui était la troisième personne, habitait depuis quelques jours l'hôtel de Vendôme, et Mélise croyait savoir où le prendre.

Pour preuve de la science trop développée de Mélise, nous dirons qu'elle en connaissait plus long que les trois quarts et demi des plus raffinés nouvellistes sur ce personnage mystérieux qu'on appelait « le More. »

Nous ajouterons que les nouvellistes avaient fait pourtant et faisaient encore tout ce qui est humainement possible pour avoir des renseignements complets.

Mais cette petite Mélise avait le diable au corps. Elle interrogeait son père et tirait de lui, à l'aide de ces déductions subtiles qui sont le privilége de la femme, bien plus que le bon capitaine n'aurait pu s'en dire à lui-même; elle cherchait, elle furetait, elle se ménageait des intelligences dans tous les coins. Rien ne lui échappait.

C'était dans le logis même du marquis de Villaréal, envoyé secret du roi d'Espagne, et par conséquent patron de don Estéban, qu'elle avait eu ses meilleurs renseignements. Elle avait franchi le seuil de cette maison murée, précisément pour se rapprocher du More,

qu'elle comptait gagner à sa cause. Et certes, elle n'avait pas tort d'espérer cela, car le More avait pour elle seule au monde de douces et paternelles galanteries. Elle apprit ce jour-là avec étonnement que don Estéban, quoique faisant partie, en apparence, de la suite du marquis, ne logeait point sous son toit.

La visite de Mélise pourtant ne fut point inutile. En trois minutes, elle gagna trois cœurs; une vieille gouvernante, qui ne savait pas un mot de français; un bachelier entre deux âges, qui parlait latin, et un page, dont les yeux parlaient toutes les langues de l'univers.

Mélise aurait compris de l'hébreu, quand elle avait envie de savoir. A l'aide de ses trois amis, la duègne, le bachelier et le page, elle parvint à connaître ce qui suit :

Don Manuel Pacheco, marquis de Villaréal, envoyé de Madrid, après la mort de Louis XIII, pour sonder les dispositions personnelles de la reine, voyageait à grandes journées avec une suite peu nombreuse. En quittant Pampelune, il fut accosté par un bizarre personnage, montant un cheval arabe de bon sang et enveloppé dans un burnous de Tanger. Cet homme sollicita la permission de suivre le cortége pour avoir sa protection en passant les montagnes. Les Pyrénées étaient alors infestées de bandits. Le marquis refusa, trouvant la mine de l'étranger suspecte et lui ordonna péremptoirement de chevaucher au large. L'homme au burnous blanc disparut.

Entre Roncevaux et Fontarabie, le marquis et sa suite furent attaqués par une bande de trabucaires déguisés en contrebandiers. Le marquis avait avec lui cinq hommes bien armés, les faux contrebandiers étaient neuf. Il y eut combat acharné. Quatre bandits tombèrent; le marquis et trois de ses serviteurs furent blessés; les deux autres jetèrent leurs épées. On les dépouilla, on les garrotta et on les laissa au beau milieu du chemin, en compagnie de quatre cadavres. Les bandits survivants s'éloignèrent avec les chevaux.

C'était un défilé étroit et long qui descendait en ligne droite vers Roncevaux. Pendant trois grandes minutes, le marquis put suivre de l'œil ses vainqueurs, dont quelques-uns étaient blessés, mais qui s'en allaient gaiement, au trot de ses propres montures, chargées de butin. Le page et le bachelier de Mélise avouaient que M. le marquis jurait à dire d'expert, la duègne prétendait qu'il faisait des signes de croix en disant ses patenôtres.

Quoi qu'il en soit de cette divergence d'opinions, la duègne, le bachelier et le page s'accordaient à confesser que M. le marquis était dans ses petits souliers.

Tout à coup, au moment où les trabucaires arrivaient au bout du défilé et allaient disparaître derrière le coude de la montagne, les derniers rayons du soleil éclairèrent au devant d'eux un objet blanc qui, à cette distance, semblait bien petit.

Un nuage de fumée s'éleva et les deux rampes du défilé apportèrent le bruit d'une décharge.

Selon la duègne, M. le marquis dit un *Ave*, selon le page et le bachelier, il s'écria tout uniment : *Voto a Dios!* Voici la sainte hermandad! »

A quoi son écuyer qui avait le bras droit en compote, répondit :

« Les bandits sont cinq; si les cavaliers de la Sainte-Hermandad sont plus de cinquante, nous avons espoir d'être secourus.

Ce qui donne juste la mesure de l'estime inspirée par la milice dans les États de Sa Majesté Catholique.

Cependant les cavaliers de la Sainte-Hermandad devaient être plus de cinquante, car on se battait sérieusement au bout du défilé. Le soleil venait de se coucher. Les silhouettes des trabucaires se voilèrent, puis disparurent. La nuit se fait vite dans ces encaissements de la montagne.

Le bruit de la bataille cessa.

« Ils auront passé sur le ventre de la Sainte-Hermandad ! » gémit le malheureux écuyer.

La Sainte-Hermandad a bon ventre comme d'autres institutions également respectables ont bon dos

Un grand silence régnait dans le défilé, puis on entendit un bruit de chevaux. La lune se levait du côté de la France. Nos pauvres voyageurs virent une masse noire qui avançait, surmontée par un objet blanc.

« Par mon patron ! grommela le marquis, on dirait

une procession de pénitents portant la statue de saint Jacques!

La statue de saint Jacques se mit à parler et demanda :

« Où êtes-vous, caballeros? »

La statue était l'homme au burnous, et la procession se composait des chevaux du marquis et de sa suite.

L'écuyer supputa que cet homme au burnous valait juste cinquante et un soldats de la Sainte-Hermandad, car on ne lui avait point passé sur le corps, au contraire, et il ramenait les bagages avec les montures.

« Je baise les mains de Votre Excellence, dit-il en débarrassant ce dernier de ses liens. Ces passages ne sont pas sûrs; on m'en avait prévenu; et je sollicite nouveau la protection de votre illustre compagnie. »

Vous pensez que, cette fois, il ne fut point refusé.

De l'autre côté de Fontarabie, quand on toucha l bon pays de France, M. le marquis voulut récompenser l'homme au burnous. Celui-ci frappa sur sa bourse qui semblait bien garnie, et dit :

« Excellence, si vous croyez m'être redevable pour cette chose si simple d'avoir couché sur le sable cinq malheureux qui n'avaient vraiment pas la vie dure, vous pourriez me rendre un bon office.

— Parlez, caballero, dit le marquis de Villaréal.

— Je vais à Paris. Là comme ailleurs, on a besoin d'une posture. Souffrez que je me présente comme un

des officiers de votre maison, sous le nom de don Estéban.

— Ce n'est donc pas votre nom véritable?

— Excellence, je penche à croire que je n'ai pas de nom.

— Où êtes-vous né?

— Quelque part, dans un pays chrétien.

— Quel est votre état?

— Rameur sur les galères du grand Turc.

— Vous venez?

— D'Allemagne, par Trieste, Constantinople, Alger, le Désert, Tanger, Gibraltar, Séville, Cordoue, Tolède, Madrid, Burgos et Pampelune où j'ai eu le bonheur de rencontrer Votre Seigneurie.

— Et votre but à Paris est?...

— Excellence, Dieu le sait, moi je l'ignore encore. »

Voilà ce que Mélise avait appris du bachelier, du page et de la duègne. Elle voyait le More à travers cette romanesque histoire; son imagination excitée le grandissait à la taille des anciens chevaliers errants. Comme elle était dévouée jusqu'à l'enthousiasme, comme elle devinait vaguement un grand, un mortel danger planant au-dessus de Mme Éliane, sa bienfaitrice tant aimée, elle convoitait l'appui de ce paladin à qui elle attribuait des puissances mystérieuses et surnaturelles.

Le cœur de ces enfants se trompe rarement; on en a

vu qui allaient à la vérité par le propre chemin du mensonge et de la folie.

Mélise entra résolûment à l'hôtellerie de l'*Image Saint-Pancrace* et demanda qu'on l'introduisît auprès de don Estéban. La grosse servante à qui elle s'adressait lui rit au nez sans façon.

« Sa grande barbe et son cuir tanné, dit-elle, ne vous font donc pas peur, mignonne?

— Non, répondit Mélise, il s'agit d'une affaire de vie ou de mort.

— Une affaire d'amour, plutôt, ma commère. Mais don Estéban va et vient. Il n'a pas couché ici cette nuit.

— Alors, je veux voir le chevalier Gaétan.

— Bon! un joli blondin, celui-là! Vous êtes comme le More, à ce qu'il paraît, vous allez et vous venez? »

Cette petite Mélise avait, quand elle voulait, un regard qui clouait la parole aux lèvres des impertinents.

« Bien, bien, demoiselle, dit la servante, vos yeux ne me font pas peur. On ne m'a point donné à garder le chevalier Gaétan, qui a encore un autre nom, à ce qu'il paraît. Je ne lui veux pas de mal, car il est généreux et beau. Mais on dit qu'il a eu grand tort de faire cette algarade au couvent des Capucines. Le chevalier Gaétan est obligé de se cacher, maintenant, demoiselle. »

Mélise n'était pas riche, et pourtant elle mit une belle pièce blanche dans la main de la servante.

« Oh ! oh ! fit celle-ci, est-ce que vous êtes celle pour qui ils vont se battre?

— Oui, répondit Mélise à tout hasard, je suis celle pour qui ils vont se battre. »

Elle ne savait même pas de qui on parlait.

« Eh bien, reprit la servante, c'est grand dommage s'il arrive malheur, car ce sont deux galants cavaliers. L'autre, le petit page de l'hôtel de Vendôme, est venu avant le lever du soleil.

— Roger ! pensa Mélise.

— Ce n'est pas moi qui écouterais aux portes, demoiselle, mais on peut entendre sans le vouloir. Le page de l'hôtel de Vendôme était bien en colère. Il a dit : « On vous a rencontré avec elle hier dans les corridors de l'hôtel.... »

C'était vrai, Mélise le savait. Au moment où la porte basse donnant sur le clos Pardaillan s'était ouverte, la veille, comme par miracle, offrant une issue à Gaétan, entouré d'ennemis, Mélise s'était élancée avec lui et avait refermé la porte à travers laquelle tous deux avaient pu entendre les hélas ! de dame Honorée et les jurons des soudards désappointés.

Mélise et Gaétan avaient cherché en vain la main mystérieuse qui avait offert au chevalier cette planche de salut inespérée. Les corridors étaient déserts. Seulement, en gagnant la partie de l'hôtel où était situé

le logis de Mitraille, ils avaient rencontré des pages et laquais, et l'un d'eux avait ri en prononçant le nom de maître Roger.

Si bien que le soir maître Roger, charitablement averti de cette circonstance, et depuis longtemps inquiet des allées et venues de ce chevalier Gaétan autour de sa belle, avait fait à Mélise une terrible scène de jalousie terminée comme toutes les scènes du même genre par ces mots :

« Je le tuerai ! »

La chose terrible c'est que le chevalier Gaétan, pas plus que Mélise elle-même, ne pouvait fournir d'explication à Roger furieux. Il y avait là un secret qui ne leur appartenait point.

Mélise eut peur et oublia pour un instant tous ses autres sujets d'inquiétude.

« Où sont-ils allés ? s'écria-t-elle.

— Sur le pré, c'est sûr, répondit la servante. Ils ont pris tous deux par les derrières de l'hôtel, comme s'ils voulaient gagner le chemin des Porcherons. »

Mélise voulut s'élancer dans cette direction.

« Attendez, demoiselle, dit la servante. A quelque chose malheur est bon, voyez-vous. A peine étaient-ils partis, qu'il est venu des soldats de la Meilleraye pour arrêter le pauvre chevalier.

— Et don Estéban ne sait rien de tout cela ! s'écria Mélise.

— Don Estéban ! répéta la grosse fille. C'est bien

une autre paire de manches! Il y a des mousquetaires du roi, là-haut, dans sa chambre, et des archers de M. le grand prévôt plein le corridor. Don Estéban n'appartient pas à la maison du marquis de Villaréal ; ils disent que c'est un bandit des Pyrénées, et il paraît qu'il s'est introduit hier au Palais-Royal, déguisé en montreur de lanterne magique, pour assassiner le roi!»

XIV

L'ORDRE DE LA REINE.

Nous avons souvenir que M. le baron de Gondrin, le nouveau lieutenant de roi, avait donné au conseiller Renaud de Saint-Venant une demi-heure pour réfléchir sur le mérite de ses propositions. M. le baron avait de quoi occuper cette demi-heure.

La conduite du More l'avait très-vivement frappé. Il se serait fait volontiers de cet homme énergique un instrument, une créature. Mais le More ne voulait point être payé, et cela mettait M. de Gondrin en défiance.

En outre, les dernières paroles du More, annonçant qu'un jour viendrait où il faudrait compter, sonnaient aux oreilles du baron comme une menace.

Quand il se fut assuré, indirectement, mais néanmoins d'une façon certaine, par son entrevue avec Saint-Venant, que les renseignements donnés par le More étaient d'une entière exactitude, sa décision ne fut pas longue à prendre.

Il avait eu du More tout ce que celui-ci pouvait fournir. Il lui fallait désormais d'autres auxiliaires. Quand les hommes de la trempe de don Estéban ne peuvent plus servir, ils nuisent. M. de Gondrin comprit, par sa propre inquiétude, qu'il n'était point bon de laisser derrière lui cet élément inconnu.

Dieu merci, M. le duc de Beaufort ne demandait qu'à faire du zèle. M. de Mazarin l'avait choisi entre tous pour poser en face de lui un mannequin d'adversaire, facile à berner ou à brûler, quand l'occasion serait venue. Aux premiers mots de Gondrin, racontant la comédie qui s'était jouée derrière l'écran des Bergamasques, dans la salle des concerts, M. de Beaufort prit feu comme un bouchon de paille. On courut chez l'envoyé secret du roi d'Espagne qui déclara ne point se porter garant pour don Estéban, et, sur cette réponse, mousquetaires et archers furent mis sur pied.

Il ne s'agissait de rien moins que d'un complot contre la vie de Louis XIV. L'assassin venait d'Espagne. Paris fut en émoi pendant vingt-quatre heures, et la lanterne magique, qui n'en pouvait mais, resta sur le carreau pendant des années.

Seulement, il était plus aisé de se dire : nous allons

prendre don Estéban, que de lui mettre réellement la main au collet.

A l'heure où mousquetaires et archers envahissaient à grand bruit l'hôtellerie de l'*Image Saint-Pancrace*, don Estéban allait au petit pas de son beau cheval arabe dans les champs cultivés qui sont maintenant le quartier de Courcelles. Il avait la tête nue et semblait demander au grand air un peu de repos pour sa cervelle en fièvre.

Il pensait et il souffrait. Quelque chose le troublait : on eût dit un remords.

Son cheval venait de fournir un vigoureux temps de galop. Il avait de la sueur aux flancs.

A quelques centaines de pas de l'enceinte de Paris, don Estéban s'arrêta et quitta la selle. Il y avait là un bouquet de bois entouré d'une haie. Don Estéban jeta la bride sur le cou de son cheval et dit tout bas :

« Saute, Keïs ! »

D'un bond le cheval fut de l'autre côté de la haie.

Estéban siffla doucement. Le cheval sauta la haie de nouveau et vint lui lécher les mains.

Estéban le baisa sur les yeux et dit encore :

« Saute, Keïs ! »

Cette fois, le noble cheval disparut sous bois et le More prit à grands pas le chemin de la ville, où il entra par la porte la plus proche.

Il n'avait point son burnous blanc ; sa haute taille s'enveloppait dans un manteau de couleur sombre.

Il descendit la rue Saint-Honoré. En arrivant aux environs de l'hôtellerie *Saint-Pancrace*, il ralentit le pas et releva la tête, interrogeant de loin la façade de la maison. A l'une des plus hautes fenêtres, une main se montra, qui agita un mouchoir. Don Estéban, au lieu de poursuivre son chemin, tourna sur la gauche et prit une ruelle qui longeait le mur d'enceinte de l'hôtel de Vendôme.

En marchant, il pensa tout haut :

« Je n'avais pas besoin de ce signal. J'ai conscience du péril qui m'entoure, et cette voix que j'entends en moi ne m'a jamais trompé. Pourquoi suis-je ici ? Parce qu'elle y est. Lâche ! lâche et fou ! »

Au tournant du mur qui enfermait le jardin de Vendôme, c'était déjà presque la campagne. La ruelle suivie par le More, donnait sur des marais coupés par le prolongement du chemin des Porcherons. Il n'y avait peut-être pas dans Paris un lieu plus retiré que celui-là.

A droite du chemin, une butte à pente douce allait rejoindre l'enceinte de la ville ; il y croissait des broussailles et quelques arbres rabougris.

Le More, en sortant de la ruelle, entendit un cliquetis d'épées. A vingt pas de lui, maître Roger, page de Vendôme, et le chevalier Gaétan, se battaient du meilleur de leur cœur. Roger avait été chercher Gaétan, et l'explication n'avait pas été longue. Je penche à croire même qu'il n'y avait pas eu d'explica-

tion. Roger était jaloux, et, en vérité, les motifs ne lui manquaient point pour cela, car, depuis du temps, Mélise se laissait approcher de bien près par le chevalier. D'un autre côté, le chevalier avait rencontré maintes fois Roger rôdant autour du clos Pardaillan. Le clos Pardaillan était pour lui rempli par Pola. Il s'était souvent irrité de la présence de Roger.

Roger, si on lui eût fait des questions, n'aurait point eu de motifs pour se taire. C'était un sans-gêne et un étourdi qui avait roulé le monde, gagnant son pain de son mieux et profitant de la tournure de beau petit gentilhomme qu'il avait pour porter une brette de page. D'un autre côté, la dame de ses pensées n'était point une de ces princesses qui commandent une discrétion à toute épreuve, mais on ne l'avait point interrogé.

C'était lui qui avait demandé fort insolemment, ma foi, quel gibier Gaétan chassait sur ses terres.

Et Gaétan, lui, ne pouvait pas répondre : d'abord parce qu'il s'agissait de Mlle de Pardaillan, ce qui eut suffi et au delà à fermer sa bouche loyale, ensuite parce que la présence de Mlle de Pardaillan à Paris était un secret.

Voici bien des paroles dites; leur conversation ne fut pas si touffue. Ils longèrent en courant la ruelle qui faisait face à l'hôtellerie de l'*Image Saint-Pancrace* et tombèrent en garde avidement, comme deux voyageurs affamés qui se jettent sur un dîner d'auberge.

Les flamberges folles se choquèrent en rendant des

étincelles. Au bout d'une minute il y avait des blessures aux pourpoints, et je ne sais vraiment ce qui serait arrivé si la grande rapière de don Estéban ne s'était mise tout à coup entre les deux épées.

Ils y allaient si bon jeu, si bon argent, qu'aucun d'eux n'avait pris garde à l'approche du More. Ils se retournèrent en même temps, irrités et stupéfaits.

« Mes mignons, leur dit le More, ne vous fâchez point contre moi. J'ai bien de l'avantage sur vous : je vous connais tous les deux, et vous ne me connaissez ni l'un ni l'autre. Croyez-moi, vous aurez toujours le temps de vous couper la gorge, tandis que vous n'avez qu'une heure pour aller où le plus cher besoin de votre cœur vous appelle. Venez çà, maître Roger! »

Roger obéit avec répugnance; mais aux premiers mots prononcés par Estéban, tout bas à l'oreille, il tressaillit.

« Vous a-t-elle chargé de me porter ce message? » s'écria-t-il.

Estéban, au lieu de répondre, avait pris à part Gaétan.

« Monsieur le chevalier, dit-il avec un courtois salut, un mot, je vous prie.

— Monsieur, répondit celui-ci, vous l'avez dit; je ne vous connais pas, et vous vous êtes mêlé déjà deux fois de mes affaires.

— Est-ce un reproche? demanda le More en souriant.

—C'est une question, répliqua le jeune homme.

— Je vous demande, monsieur le chevalier, la permission de prendre mon temps pour y répondre. Aujourd'hui, nous n'avons pas le loisir : écoutez! »

On entendait dans la ruelle le pas lourd et régulier d'une troupe d'hommes de guerre.

« Qu'est cela? s'écria Gaétan.

— Cela, répliqua le More, est pour moi ou pour vous. Si nous voyons tout à l'heure, à l'angle de cette muraille, l'uniforme de Richelieu-Bretagne, cela sera pour vous. M. le maréchal de la Meilleraye a fantaisie de vous envoyer rejoindre le brave Saint-Preuil, votre père. Ne m'interrompez pas : si nous reconnaissons, au contraire, le costume des mousquetaires du roi, ce sera pour moi; je suis accusé de haute trahison. »

Ayant ainsi parlé, il se pencha à l'oreille du chevalier et murmura quelques mots, parmi lesquels Roger, aux écoutes, put saisir ceux-ci : « La jeune fille du clos Pardaillan. »

« Est-ce vrai, cela? » fit le chevalier dont le visage pâle s'était coloré vivement.

Roger se mordit les lèvres.

« Cela est vrai, » répondit le More.

Roger, en ce moment, s'écria :

« Les mousquetaires !

— Ah ! ah ! prononça don Estéban du bout des lèvres : c'est donc pour moi!

— De par Dieu ! monsieur dit résolûment le che-

valier, je vous suis redevable et mon épée est à vous.

— Moi, je ne vous dois rien, l'ami.... commença Roger.

— En es-tu bien sûr, mon jeune camarade? l'interrompit le More avec un étrange accent de gaieté.

— J'allais ajouter, poursuivit Roger, ce qui n'empêche pas que je vous prêterai volontiers mon épée, comme je la prêterais au premier venu. Nous sommes ensemble, je ne sais trop pourquoi ; mais, nous sommes ensemble, taillons des croupières à messieurs les mousquetaires du roi ! En avant! »

Messieurs les mousquetaires ne semblaient pas avoir une frayeur extrême de l'épée de maître Roger. Ils étaient sept, y compris un officier. Derrière eux venaient douze archers de la prévôté. En quittant la ruelle, ils s'étaient déployés de manière à former l'éventail.

Le More ne souriait plus.

« Mes jeunes messieurs, dit-il, je refuse votre aide. Je n'ai pas besoin de vous.

— Par la messe !.. commença Gaétan.

— Silence! l'interrompit don Estéban avec autorité. Non-seulement vous ne devez pas me prêter votre aide, mais encore votre devoir serait de me barrer le chemin : je suis le mortel ennemi de celle que vous servez!

— Alors, pourquoi cet avis que vous nous avez donné? s'écria Gaétan.

— Je la combats loyalement, répondit le More, dont le beau visage avait une expression de solennelle grandeur. Entre nous deux, je ne veux que Dieu pour juge.

— Mes mignons, reprit-il en changeant de ton tout à coup, vous n'avez plus que le temps de prendre du large. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit.... et s'il vous reste un remords pour ce qui me regarde, soyez tranquilles : vous ne me reverrez peut-être que trop tôt! »

Il les salua de la main et marcha droit à l'officier des mousquetaires.

Les deux jeunes gens restèrent un instant indécis.

« Monsieur Roger, dit Gaétan, c'est partie remise.

— Monsieur le chevalier, répondit Roger, nous nous retrouverons, j'espère, en un lieu où ce brave homme-là ne viendra point nous gêner.

— Je vous préviens, monsieur, que je vais faire un voyage.

— Moi, de même, monsieur.

— Donc, quand nous serons de retour.... A vous revoir !

— Le plus tôt possible ! A vous revoir ! »

Ils s'en allèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, au moment où le More rendait son épée à l'officier des mousquetaires.

« Vous plaît-il me donner votre parole? commença l'officier

— Je ne puis, monsieur de Mailly, répliqua don Estéban, je suis désolé, mais j'ai affaire cette nuit à plus de douze lieues de la Bastille. »

Les archers l'entourèrent aussitôt.

Ils regagnèrent la rue Saint-Honoré et arrivèrent au débouché de la ruelle, Mélise sortait de l'*Image Saint-Pancrace;* elle aperçut don Estéban prisonnier et demeura tout atterrée.

Don Estéban lui envoya un souriant baiser avec ces mots :

« Les deux autres sont en route ! »

Mélise rentra à l'hôtel de Vendôme. Le gardien de la porte lui dit que deux dames étaient venues demander son père et l'attendaient dans le réduit de ce dernier. Ce coquin de Mitraille, ordinairement, ne recevait pas beaucoup de dames. Mélise ne se pressa point de monter. Elle songeait, se demandant quelle était la signification de ces mots : « Les deux autres sont en route. » Le More, à qui elle n'avait pu parler, avait-il donc deviné son ardent désir ? Etait-ce donc un bon génie ?

La pauvrette se disait :

« En ce cas, la meilleure de mes trois épées restera au fourreau. Don Estéban est prisonnier. »

Puis une terreur lui venait. « Les deux autres étaient en route, » en route pour se battre peut-être !

« Ah ! pensait-elle, si je pouvais joindre cet étourdi de Roger, je lui dirais : « Marchez droit ! ou jamais je ne serai votre femme ! »

Et certes, elle pouvait bien lui parler ainsi : la fille de ce coquin de Mitraille était un bon parti pour un page qui se nommait Roger tout court.

Comme elle arrivait à la porte du logis de son père, elle s'arrêta tout à coup étonnée, parce qu'elle entendait des voix de femmes à l'intérieur. Elle avait oublié tout à fait l'avertissement du gardien de la porte, annonçant la présence de deux dames.

« Oui, mon enfant chérie, disait une des deux voix, tu vas avoir cette grande joie; tu vas embrasser ton frère !

— Madame la comtesse ! murmura Mélise.

— Oh ! comme je l'aimerai ! fit une autre voix, tremblante d'émotion.

— Et Pola ! » balbutia Mélise.

Elle n'entra pas. Pourquoi ? Il y a des pressentiments, et toute parole contient autre chose que sa signification propre. Parmi ces mots qu'elle venait d'entendre, Mélise n'avait aucune raison pour découvrir rien qui se rapportât à elle-même. Sa bienfaitrice et celle qu'elle chérissait mieux qu'une sœur, s'entretenaient d'une grande joie : l'héritier de Pardaillan était retrouvé. Mme Éliane avait un fils; Pola avait un frère. Mélise avait prié Dieu bien souvent pour que cet enfant dont la perte avait coûte tant de larmes, fût rendu à sa mère.

Et pourtant Mélise sentait comme une main de souffrance qui lui étreignait le cœur.

Son angoisse n'était point de celles qui s'expliquent. Elle s'appuya au mur du corridor, prête qu'elle était à défaillir.

« Et tu le connais, Pola, reprit Mme Éliane. Quand il va venir tout à l'heure, c'est un visage ami que tu vas saluer de tes baisers. Te souviens-tu de ce jeune soldat que notre bon Mitraille aimait tant?

— Si je me souviens de Roger ! s'écria Pola. Oh ! c'est Mélise qui va être contente. »

Mélise pressait à deux mains son cœur défaillant.

« Comme il est beau, n'est-ce pas? poursuivait la comtesse ; et bon ! et brave !

— C'est donc Roger ? bien vrai? demanda Pola.

— C'est Roger, répondit Éliane, qui est le comte de Pardaillan. »

Les genoux de Mélise fléchirent et touchèrent les dalles du corridor.

« Roger ! balbutia-t-elle en un sanglot, comte de Pardaillan ! Je suis perdue ! »

La comtesse ajouta :

« Je puis te dire tout cela maintenant, ma fille. Nous ne craignons plus rien. Tous les bonheurs nous viennent à la fois. Le secret qui pesait sur ma vie va être connu et me laisser libre, avec un grand deuil, certes, un deuil inconsolable, mais sans crainte, du moins, pour l'avenir de mes enfants bien-aimés.

— Ma mère, dit Pola, vous ne m'avez pas encore donné de nouvelles de mon respecté père.

— Ton père? répondit la comtesse dont la voix changea tout à coup. Je veux vous avoir tous deux pour juges : ton frère et toi. Je ne vous cacherai rien. Ne t'ai-je pas dit que je n'avais plus de secret? Nous sommes sous la protection de la reine. J'attends à chaque instant l'ordre de la reine qui doit élever autour de nous un rempart de sûreté. L'ordre viendra jusqu'ici, car j'ai laissé à mon logis prière de me le faire tenir en l'hôtel de M. de Vendôme, chambré du bon capitaine Mitraille. Mais il tarde bien à rentrer, et si tu savais comme j'ai hâte d'embrasser mon fils! »

Mélise se releva. Sa pauvre joue était blanche comme le linge de sa collerette. Elle allait franchir le seuil, lorsqu'elle entendit des pas à l'autre bout du corridor. Le corridor était long et sombre. Elle vit un groupe dans le lointain.

Le groupe s'arrêta sans la voir, et une voix qu'elle crut reconnaître pour celle du conseiller Renaud de Saint-Venant, dit:

« Je n'irai pas plus avant, ma présence pourrait faire naître des soupçons. Le logis de ce Mitraille est l'avant-dernière porte à droite, là-bas. La comtesse y est, j'en ai la certitude, puisque j'arrive de chez elle où elle a laissé avis de l'endroit où l'ordre du roi devait lui être porté. Allez seulement à deux, et ne faites pas mine de vouloir employer la force.

— Et si elle demande l'ordre de Sa Majesté? interrogea-t-on.

— Vous répondrez que le carrosse est en bas et qu'on l'attend au Palais-Royal. »

Mélise ne comprenait point, et, à vrai dire, sa pauvre tête était en trouble.

Néanmoins, obéissant à un instinct de dévouement, elle s'élança pour avertir Mme Éliane, mais celle-ci, lasse d'attendre sans doute, sortait justement dans le corridor.

« Madame! oh! madame! s'écria Mélise, rentrez! On n'oserait employer la violence dans la maison de M. de Vendôme. Rentrez, je vous en prie!

— Que veut dire cette enfant? répliqua la comtesse en souriant. L'heure du danger est passée, ma fille. Pouvez-vous m'apprendre où sont votre père et le jeune page Roger? »

Deux hommes s'arrêtaient à quelques pas dans le demi-jour du corridor. Les autres avaient disparu.

« Madame la comtesse de Pardaillan, dit l'un d'eux, de la part de Sa Majesté.

— Que Dieu bénisse la reine! s'écria Éliane. Elle n'a point oublié sa promesse! »

Mélise lui saisit le bras.

« Madame, au nom du ciel! dit-elle tout bas, ceci est un piége, je le sais, j'en suis sûre!

— Laissez, ma fille, répondit Éliane, dans la plénitude de sa confiance. Vous ne pouvez comprendre ce qui m'arrive. Messieurs, je suis prête à vous suivre.

— En bas, dit l'un des deux hommes, un carrosse attend madame la comtesse.

— Fillette, reprit celle-ci en dégageant son bras de l'étreinte de Mélise, cherchez, je vous prie, votre père et le page Roger; qu'ils viennent m'attendre à ma sortie du Palais-Royal. »

Elle voulut s'éloigner, Mélise s'attacha à ses vêtements en criant :

« Pola! Pola! viens à mon secours!

— Débarrassez-moi de cette enfant, qui est folle! ordonna Éliane avec colère.

— Ma mère, dit tout bas Pola, Mélise nous aime. Elle n'est pas folle. »

L'un des deux hommes avait saisi Mélise. La comtesse entraîna elle-même sa fille et la fit monter dans le carrosse qui stationnait à la porte de l'hôtel de Vendôme.

Aussitôt qu'elles furent dans le carrosse, deux volets subitement relevés aveuglèrent les portières qui furent fermées du dehors à la clef.

L'effroi ne vint pas tout de suite à Mme Éliane, qui ordonna :

« Tournez à gauche ! nous allons au Palais-Royal ! »

Le carrosse tourna à droite et prit le grand galop sur la direction de la porte Saint-Honoré.

— Mais ce n'est pas le chemin ! » cria la comtesse enfin épouvantée.

Personne ne lui répondit et le carrosse continua sa course rapide.

Vers cette même heure, le jour essayait d'entrer dans la chambre à coucher de la reine-régente à travers les épais rideaux. Anne d'Autriche dormait encore, appuyant sa joue fraîche et un peu bouffie sur les dentelles de son oreiller. La tête futée de Minette, la petite chatte pie, sortait à demi des couvertures.

L'épagneul, roulé en manchon, n'avait pas bougé.

Kaddour, le superbe matou d'Anatolie et le cat-fox, jouant sur le tapis, se disputaient les lambeaux d'un parchemin largement timbré au sceau royal de France, en tête duquel on aurait pu lire encore le protocole sacramentel :

« .... A nos amés et féaux conseillers, les gens tenant nos cours de parlement, maître des requêtes ordinaires de notre hôtel, grand conseil, prévôt de Paris, baillifs, sénéchaux.... salut!... »

Dans le corps de l'écrit étaient ces mots :

« .... Notre amée la dame de Guezevern, comtesse de Pardaillan.... »

Et au bas, le seing de la reine, que le cat-fox était en train de grignoter.

Mais M. de Mazarin n'avait point laissé choir la cédule de cent mille livres, qui était désormais en lieu sûr.

XV

PAYSAGE DU ROUERGUE.

Une semaine après les événements que nous venons de rapporter, un cavalier tout jeune et de belle mine, mais couvert d'habits poudreux et monté sur un cheval rendu de fatigue, descendait au petit pas les derniers versants de la chaine d'Auvergne, prolongés jusqu'au cœur du Gévaudan. Le soleil se couchait vers l'ouest, sur les campagnes relativement plates des environs de Rodez, tandis que par derrière notre voyageur, la Margeride fermait hautement l'horizon, et que, vers le sud-est les monts Carrigue dressaient leurs fronts sombres, avant-garde des Cévennes.

Notre cavalier avait l'air aussi harassé que sa monture qu'il ménageait de son mieux et avec raison, car la vaillante bête semblait être sur ses fins.

Le chemin, depuis Peyrelau, suivait la rivière de Peyre, coulant au milieu d'un pays tourmenté, coupé ça et là de zones cultivées. Sur la gauche s'étendait une rampe rocheuse dont les renflements soudains masquaient de temps à autre le large lointain des montagnes; sur la droite, c'était la rivière encaissée profondément et dont les eaux invisibles semblaient communiquer à ces terrains brûlés une fertilité médiocre.

Le chemin et la rivière faisaient à chaque instant des coudes brusques, occasionnés par les brusques mouvements du sol. A l'un de ces détours, vers moitié route, entre Peyrelau et Milhau, notre voyageur se trouva tout à coup en face d'un paysage largement agrandi. La rampe de gauche se terminait soudain, comme si elle eût été tranchée par un gigantesque coup de pelle, et ses flancs ouverts laissaient voir les roches nues, brillant aux derniers rayons du soleil. Cet obstacle enlevé, tout le pays, de la route aux montagnes, se découvrait avec ses vastes friches, ses champs, ses cabanes clair-semées, qu'on devinait plutôt qu'on ne les voyait, grâce à la vrille de fumée bleuâtre qui s'échappait des toits de chaume.

Au fond, les Cévennes apparaissaient comme un grand mur de nuages, presque régulièrement crénelé. A droite un mamelon de forme ronde, couvert par une forêt, tranchait en noir au milieu de la plaine vivement émaillée par les rayons du couchant.

Notre voyageur, à l'aspect de ce panorama qui, certes,

vous aurait intéressé par sa grandeur agreste et imprévue, poussa un long soupir de découragement.

« Point de château! murmura-t-il; pas l'ombre de château! C'est cinq ou six lieues encore à faire, des lieues de Rouergue, longues comme les milles allemands! Et Rodomont n'en peut plus!

Rodomont était le nom de la pauvre bête qui laissait pendre sa tête triste entre ses jambes écartées.

Certes, à cette heure, Rodomont n'était pas bien nommé.

Notre voyageur mit pied à terre et conduisit Rodomont par la bride jusqu'à la rivière, dans l'espoir qu'il pourrait l'abreuver. Mais l'eau jaunâtre coulait à dix pieds au-dessous du bord, coupé à pic.

« Diable de pays! gronda notre homme, j'y suis venu pourtant déjà, et je reconnais bien les rivières qui sont des puits creusés en long, mais quant à la route.... Holà! garçon! » s'interrompit-il en apercevant un être humain de l'autre côté de l'eau.

L'être humain, qui était un pâtre de la Carrigue, vêtu de pittoresques haillons, tira de sa poche une guimbarde qu'il mit avec soin entre ses dents et commença à exécuter une de ces mélodies égoïstes que les bergers des Cévennes chantent en dedans. Aucun son n'arrivait jusqu'au bord où était notre cavalier.

« Holà! mon ami, reprit celui-ci, veux-tu me dire à combien de lieues je suis encore du château de Pardaillan? »

Le pâtre eut un sourire, mais n'interrompit point sa musique. Quand il eut fini seulement, il toucha le lambeau de feutre qu'il avait sur la tête et cria dans le rauque patois de la montagne :

« Soyez avec votre ange gardien. Le château est assez haut et assez large pour qu'on le voie, pourtant.

Et il étendit la main vers le mamelon noir, montrant toutes ses dents en un sourire de pitié.

Après quoi il se livra de nouveau au charme de sa musique muette et solitaire.

Notre jeune voyageur posa sa main au devant de ses yeux, et regarda dans la direction indiquée par le pâtre. Il poussa un cri de joie comme si sa vue se fût dessillée tout à coup. Au milieu de cette masse, noire et ronde, sorte d'écran dont le soleil couchant découpait violemment les bords, quelques lueurs vagues venaient de se montrer, semblables à ces rayonnements de la prunelle des bêtes fauves qui avertissent le chasseur dans la nuit. C'était une ligne de points brillants allumés aux vitres d'une vaste habitation par les reflets perdus de l'occident.

L'œil de l'étranger, guidé par ce signe, chercha et s'orienta. Tout un ensemble de profils sévères et grandioses se détacha faiblement, noir sur noir, du front du mamelon. C'était d'abord un château carré, flanqué de tours trapues et coiffé d'un donjon svelte dont la pointe arrivait juste à la ligne du ciel, parmi les têtes aiguës d'un rideau de sapins. C'étaient ensuite de vastes

bâtiments, communs et fermes, dont les toitures ternes formaient un escalier descendant à la vallée. C'était enfin, dans un pli plus sombre, un clocher rustique, dont le coq, placé par hasard dans le creux d'un feston, dessinait distinctement sa silhouette noire sur le ciel empourpré.

Ce ne fut qu'une vision, confuse et surtout passagère, car le soleil, en se couchant, étendit sur tout cela une ombre uniforme et plus épaisse, mais le coq resta visible, comme une estampe découpée à l'emporte-pièce et collée sur le clair du ciel.

Notre jeune homme se remit en selle joyeusement.

« Hardi ! Rodomont ! s'écria-t-il. Encore un effort ! nous sommes au bout de nos peines. Où diable avais-je les yeux ? J'ai vu dix fois ces ombres chinoises, et je n'y reconnaissais rien. Hardi ! mon bon cheval ! Dans une heure, nous serons au tournebride, à la porte de maître Minou Chailhou, l'aubergiste le moins occupé de tout l'univers ! Ce n'est pas chez celui-là qu'on peut craindre de trouver les chambres pleines et l'écurie encombrée. Maître Chailhou passe souvent sa semaine sans voir un seul voyageur, et si la pitance est maigre chez lui, du moins y a-t-il toujours de la place ! »

Rodomont semblait, en vérité, comprendre ces consolantes paroles; il redressait sa tête affaissée, couchait ses oreilles et marchait au trot.

Bientôt d'autres lueurs s'allumèrent dans le noir es-

pace que notre voyageur ne quittait plus de l'œil désormais. Ce n'étaient plus les vagues reflets de la pourpre du ciel. On pouvait distinguer dans les communs du château et aussi dans le village groupé sous le coq du clocher des fenêtres assez nombreuses qui allaient successivement s'éclairant.

« Malepeste ! pensa l'étranger, c'est donc fête majeure chez les bonnes gens de Pardaillan ! En trois mois que j'ai vécu ici, je n'ai pas compté tant de lumières. Hardi ! Rodomont ! »

Sur ma foi, Rodomont prit le petit galop. Ces lumières devaient contribuer à l'émoustiller. Il sentait l'écurie.

Au bout d'une demi-heure, la route tourna et traversa la Peyre sur un pont de forme romaine qu'on laissait tomber en ruine, mais qui semblait solide encore, comme s'il eût été fait d'un seul bloc de pierre. De l'autre côté du pont commençait la solennelle avenue menant au château de Pardaillan.

Notre voyageur, au lieu de prendre cette avenue, choisit un sentier pierreux qui grimpait en zigzag. Au bout de deux ou trois cents pas, il se trouva auprès d'une maison de piètre apparence, vis-à-vis de la haute grille de bois qui fermait les dépendances extérieures du château.

Cette maisonnette était le tournebride de Pardaillan, tenu par maître Minou Chailhou, l'aubergiste le plus oisif de tout l'univers, au dire de notre jeune voya-

geur. Cette manière de caractériser maître Minou Chailhou pouvait avoir été juste autrefois et redevenir exacte dans l'avenir; mais, pour le présent, vous auriez peine à trouver parmi les légèretés de la judiciaire humaine une plus criante erreur.

Maître Minou Chailhou, en effet, debout et demi-nu sur le seuil de sa maison ouverte, taillait un quartier de génisse pendu au montant et en distribuait à mesure les lambeaux à Cathou Chailhou, sa fille, qui les portait, sale et tout échevelée qu'elle était, à Margou Chailhou, dame de céans, plus échevelée et plus sale. Minou Chailhou suait à grosses gouttes, Cathou Chailhou avait l'air d'une folle, tant elle galopait gauchement sur ses larges pieds nus, parmi la cohue des chalands qui occupait le rez-de-chaussée de la cabane, et Margou Chailhou, pestant contre ses fourneaux, confondant le sel avec le poivre et hachant des monceaux d'ail avec désespoir, présentait l'aspect d'une vieille femme très-laide, toute prête à tomber de fièvre en chaud mal.

Abondance de biens nuit, dit le proverbe. Il y avait abondance de biens chez les Chailhou. Au lieu du voyageur unique qu'ils attendaient parfois en vain toute une semaine, trente voyageurs, cinquante voyageurs étaient tombés sur eux, demandant à boire, à manger, à dormir; et ces voyageurs encore étaient de la plus turbulente espèce, laquais, sergents, archers, gens de guerre et gens de justice: affamés, bruyants, querel-

leurs. Minou, Cathou et Margou Chailhou ne savaient littéralement auquel entendre; ils fléchissaient sous le poids de cette fortune inattendue et se vengaient sur une demi-douzaine de Chailhou en bas âge, petites filles et petits garçons qui, habitués à la liberté des pauvres demeures, s'étonnaient d'être battus et cherchaient asile sous les tables, comme une portée de jeunes loups.

Il y avait pourtant de la joie dans la détresse du brave aubergiste, et l'on voyait bien déjà qu'avant la fin de la soirée il allait se redresser dans l'orgueil de sa vogue inopinée. En essuyant de temps à autre, à tour de bras, la sueur qui coulait de ses cheveux crépus, il jetait à la cohue de ses hôtes un regard triomphant et rêvait peut-être une presse pareille pour tous les jours de l'année. La vanité naissait dans son modeste et bienveillant sourire; il se disait, cela était visible : « Minou Chailhou, tiens-toi droit! te voilà en train de devenir un homme d'importance! »

Tout en coupant ses longes de génisses, il comptait les clients de sa salle, et ceux plus nombreux qui s'étaient installés au dehors. Sa maisonnette était tout entourée de chevaux attachés à des piquets. Il calculait peut-être quelles bâtisses il lui faudrait ajouter à son humble logis pour contenir tant de bêtes et tant de monde.

« Bonsoir, maître Minou, lui dit notre jeune voyageur en l'abordant, la bride de son cheval au bras. Je

viens passer la nuit chez vous et je vous prie de me donner ma chambre.

— Votre chambre, l'ami? répliqua l'aubergiste sans le regarder. Qui donc a une chambre, cette nuit, au tournebride de Pardaillan? Attachez votre cheval à un piquet et allez chercher du foin à la grange : on paye d'avance, vous savez? »

Le jeune homme lui étreignit le bras.

« Traitez-vous ainsi une ancienne pratique, mon maître? dit-il d'un ton de reproche.

— Lâchez-moi, de par Dieu! s'écria Chailhou fièrement. Tout le monde essaye d'être mon ami, ce soir, et si je vous écoutais tous, je mettrais deux douzaines de hâbleurs entre les draps de mon propre lit. Je n'ai pas le temps d'écouter vos sornettes. »

Le voyageur avait le poignet bon. Il serra un peu plus fort sans ajouter une parole et l'aubergiste se retourna en colère.

« Ah! ah! fit-il, monsieur le chevalier! je vous remets bien. Vous voilà revenu? Tâchez de trouver un trou à la ferme ou dans le village, voyez-vous, car, ici, le roi viendrait que je n'aurais pas un lit à lui donner. »

Cathou, la grande fille noiraude, arrivait chercher sa longe.

« Saint-Espiritou! clama-t-elle avec un accent beaucoup plus extravagant que celui de l'aubergiste lui-même, car ces choses se perfectionnent en passant du père aux enfants, voilà M. le chevalier Gaétan!

Il aura un gîte, quand ce serait dans le coin de ma bouche ! »

Chailhou se dressa de toute sa hauteur.

« Tu parles comme la fille d'un aubergiste à la douzaine ! dit-il.

— Coupe ta viande ! répliqua la grande Cathou en riant. Ce ne sera pas tous les jours fête. Il y a la chambre de l'aïeul.

— Voilà vingt ans que personne n'y est entré, murmura Chailhou en se signant.

— Oh ! que si fait ! répondit la Cathou en riant plus fort. C'est moi qui donnerai le foin et le son à votre cheval, monsieur le chevalier, venez avec moi.

— Va pour la chambre de l'aïeul, « dit Gaétan gaiement.

Cathou s'élança comme un boulet de canon à travers la cohue qui emplissait la salle commune. Gaétan la suivit, le nez dans son manteau.

En arrivant au bout de la salle commune, la Cathou jeta un regard dans la cuisine et vit la Margou, sa mère, qui avait quitté ses fourneaux.

« Diou doux ! dit-elle. La mère cause aussi avec un gentilhomme ! Il en pleut ce soir chez nous !

— Il y a donc, reprit-elle avec volubilité en s'arrêtant, le pied sur la première marche de l'échelle qu'on appelait « l'escalier », il y a donc que la pauvre minoresse, Mlle Pola, le cher cœur, va être bien malheureuse. Ah ! grand Dieu du ciel ! ce que c'est que

de nous ! Est-ce que vous êtes venu aussi pour voir tout cela ?

— Pour voir tout quoi, ma fille? demanda le jeune voyageur.

— Toute la chose, enfin, répondit la Cathou. Est-ce que je sais, moi! le père et la mère disent qu'ils s'en étaient toujours bien doutés un peu. Il paraît que Mme la comtesse l'a assassiné voilà bien du temps!

— Retiens ta langue! s'écria Gaétan. Mme la comtesse vous a fait du bien à tous!

— A tous, c'est vrai : pas plus à moi qu'à d'autres. Et pourtant je ne lui veux point de mal, monsieur le chevalier. Si je pouvais l'aider à se sauver ou à se cacher, je le ferais tout de même. »

Gaétan avait cédé à un premier mouvement de colère. Il reprit doucement:

« Tu es une bonne fille, Cathou, et tu as bon cœur.

— J'aime quand vous dites mon nom, murmura-t-elle. Les autres ne le disent pas comme vous. Je sais bien que vous courez après la minoresse Pola, mais elle est si belle. Est-ce que vous n'aurez pas peur dans la chambre de l'aïeul? Si vous vous endormez bien tranquillement sur une chaise, sans écarter les rideaux de l'alcôve, l'aïeul ne vous dira rien, vous savez? »

Ses grosses lèvres avaient un sourire narquois.

« Monte, Cathou, » ordonna le chevalier au lieu de répondre.

La grande fille obéit, mais elle continua de causer.

« Il y a donc, reprit-elle, qu'on ne peut aimer ni détester M. le comte, puisqu'on ne l'a jamais vu. Ce n'est pas à cause de lui qu'on se fâche dans le pays, non. Mais les bourgeoises et les bourgeois de Milhau sont bien aises de ce qui arrive, parce que la comtesse était trop riche. Ils sont tous venus pour voir cela. Toutes les cabanes du village sont pleines. Il en est arrivé jusque de Rodez et de plus loin. »

— Pour voir quoi ? » demanda pour la seconde fois Gaétan.

Ils atteignaient le haut de l'escalier. La petite lampe de forme romaine que Cathou tenait à la main éclairait une pauvre porte déjetée qui n'avait pour fermeture qu'un loquet.

Cathou avait déjà la main à la ficelle qui faisait jouer le loquet. Elle ne la tira point et répondit :

« Pas possible que vous ne sachiez pas un petit peu ce qui se passe, monsieur le chevalier. M. le lieutenant de roi est ici, et un conseiller de Paris, qui doit en connaître long, car on le voyait souvent au château, et un grand médecin qui a été sorcier de la reine Marie, et un président à mortier du Parlement de Grenoble, et un procureur et un lieutenant criminel, et des avocats, et des greffiers, et des gruyers, et le baillif de Milhau, et M. le sénéchal de Rodez, et des gens de justice, voyez-vous, en voici en voilà, avec des soudards et des archers. Il y a plus de douze sergents, il y a trois massiers avec l'appariteur du prévôt de Sainte-Affrique,

N'est-ce pas une chose à voir, dites donc? Et il est sûr que si elle n'a pas assassiné son mari bel et bien, tous ceux-là s'en retourneront avec le béjaune !

— Mais qui? s'écria Gaétan, et quel mari? »

La Cathou le regarda d'un air stupide.

« Mme la comtesse, donc, fit-elle, et M. le comte qu'elle a dans une boîte sous son propre lit! »

Gaétan haussa les épaules avec dédain et la repoussa pour entrer. Elle l'arrêta d'une main robuste.

« Vous savez, dit-elle, dès que nous serons là dedans, nous ne pourrons plus causer. On ne cause pas dans la chambre de l'aïeul. »

Depuis qu'ils étaient au haut de l'échelle, sur l'étroit carré qui précédait la porte à demi désemparée, la grande fille parlait d'une voix contenue, comme si elle eût craint d'être écoutée.

« Que voulez-vous que j'entende plus longtemps toutes ces folies? s'écria le chevalier.

— Ce ne sont pas des folies, prononça gravement la Cathou. Il y a des choses étonnantes derrière ces grands murs noirs, c'est moi qui vous le dis. Elle est bien riche, mais je ne voudrais pas avoir sa conscience.

— Elle est trop riche ! murmura Gaétan. Tous ceux qui sont pauvres la jalousent et la détestent. Assez là-dessus, ma fille. Mme la comtesse est-elle au château?

— Depuis ce soir, oui.

— Et Mlle de Pardaillan?

— La minoresse est arrivée avec sa mère.

— Et pourquoi tous les gens de justice dont tu me parles n'ont-ils pas fait leur enquête au château ?

— Ah ! pourquoi ? Voilà bien la preuve qu'il y a quelque chose : le capitaine, le coquin de Mitraille comme on l'appelle, est arrivé de Paris avant les justiciers. On ne parlait encore de rien. Il a fait barricader toutes les portes et distribuer des armes aux valets. Il a mis la grande coulevrine de la tour sur affût, en face du pont, derrière la grand'porte, et il veille à côté, la mèche allumée. Il a dit comme cela qu'il ferait sauter la maison plutôt que de se rendre.

— Et sa fille ? demanda le chevalier qui devenait inquiet à vue d'œil.

— On ne l'a point vue, répondit la Cathon.

— A moins, ajouta-t-elle après réflexion, que ce ne soit elle, le fantôme blanc qui a passé à travers les archers, après la brune, et qu'on a vu traverser le pont-levis.... Ah ! ah ! vraiment, je vous le dis : ce sont de drôles de choses qui se passent chez nous, à présent ! La grande porte s'est ouverte et le capitaine Mitraille n'a point mis le feu à sa coulevrine.

— On lui a ouvert ?

— Oui, bien.... et le capitaine est venu ici parler avec M. le lieutenant de roi qui a tant de plumes et de broderies. Et les dames sont entrées, j'entends la minoresse et sa mère. Si vous aviez vu comme elles étaient pâles ! La comtesse a demandé au baillif et au séné-

chal s'ils n'avaient point reçu l'ordre de la reine. Elle a demandé cela au lieutenant criminel et au président à mortier : à tout le monde, enfin, car cet ordre de la reine la met comme une âme en misère. Personne ne pourrait vous dire tout cela mieux que moi, monsieur le chevalier, puisque j'ai été témoin, témoin de tout. Gavache ! je n'aurais pas donné ma part d'écouter et de voir pour une promesse de mariage ! Le baillif et le sénéchal, le président et le procureur se sont mis à rire, disant : « Nous ne recevons pas tous les jours des nouvelles de Sa Majesté. Il y a bien loin d'ici jusqu'au Palais-Royal. » C'est là que demeure la reine : j'en ai appris long aujourd'hui. Alors, M. le lieutenant de roi a requis l'ouverture des portes pour lui et tous ses suivants de plume et d'épée. Ce coquin de Mitraille a dit : « Essayez, monsieur le baron ! (c'est un baron), et je vais vous mettre en capilotade. » Mais madame lui a imposé silence, disant : « Une reine ne peut pas manquer à sa parole. Nous avons toute la nuit devant nous. Si demain, à la première heure, on n'a reçu aucun message de Mme la régente, il n'y aura point une seule porte fermée au château de Pardaillan. » A quoi M. le baron a répondu : « c'est bien. » Et il a ajouté, en nous parlant à tous, chapeau bas : « Mes amis, vous êtes témoins. » Alors, il a laissé entrer Mme la comtesse et sa fille. Et il a dit encore : « Mes amis, demain, à la première heure, soyez tous présents pour voir passer la justice du roi ! »

XVI

LA CHAMBRE DE L'AIEUL.

Le chevalier Gaétan resta muet devant cet étrange récit dont la sincérité ne pouvait soulever l'ombre d'un doute. La Cathou attendit un instant comme si elle eût voulu lui donner le loisir de questionner, puis elle remit la main au loquet.

« Demain, dit Gaétan, vous m'éveillerez au petit jour. D'ici là que personne ne me dérange. Soignez bien mon cheval. »

La Cathou fit de la tête un signe d'affirmation et ouvrit la porte. Elle entra la première. Son regard se tourna avec une singulière expression d'inquiétude vers un lambeau de serge brune qui bouchait un

trou. Ce trou était sans doute l'alcôve dont il a été parlé.

Elle marcha droit au foyer où deux tisons fumaient sous la cendre et en approcha une chaise de bois.

« Mauvais lit! » voulut dire Gaëtan.

La Cathou mit aussitôt un doigt sur sa bouche.

« Je vous ai prévenu, murmura-t-elle avec une sorte d'emphase : on ne cause pas dans la chambre de l'aïeul! »

Elle déposa la petite lampe sur la cheminée et montra du doigt le toit d'abord, où crépitait une averse de grêle, et une étroite lucarne par où venait d'entrer un brillant éclair.

« Ecoutez! » prononça-t-elle si bas que Gaëtan eut peine à l'entendre.

Un coup de tonnerre éclata prolongeant au loin ses échos.

La Cathou approcha sa bouche de l'oreille du chevalier et ajouta :

« Si je n'avais pas prévu l'orage, vous auriez couché à la belle étoile. Mettez-vous là et dormez. »

Elle sortit sans ajouter une parole.

Gaëtan, s'il faut l'avouer, fit peu d'attention à ce mystère. Il était brave et il en avait vu bien d'autres. Sa pensée était d'ailleurs tout entière au drame dont le dénoûment devait avoir lieu le lendemain.

Il y avait longtemps déjà que ce drame tournait autour de lui. Dans ce pays même où il revenait après

quelques mois d'absence, ce drame couvait jadis comme un feu sous la cendre. Il avait ouï conter d'étranges choses dans les chaumières où il cachait alors sa vie proscrite.

Dans ce pays, une vision charmante lui était apparue. Il avait aimé, et l'objet de son romanesque amour était la fille de l'héroïne du drame.

Pour la suivre, sa vision si chère, il avait bravé les dangers de Paris, et à Paris même il avait croisé le fer avec M. le baron de Gondrin, parce que M. le baron de Gondrin mettait en scène, dans l'antichambre de M. de Vendôme, un épisode du drame.

Le drame l'enveloppait. Son propre danger, mortel qu'il était pourtant, disparaissait sans cesse à ses yeux devant le tyrannique envahissement du drame. Quoi qu'il pût arriver désormais, il était un des personnages de ce drame, dont la péripétie allait entraîner son destin.

Gaétan donna d'abord un regard aux êtres de sa chambre à coucher. C'était, à vrai dire, un grenier plutôt qu'une chambre. Il voyait au-dessus de sa tête le chaume du toit, à travers les lacis irréguliers de la charpente. A part la chaise de bois et une table boiteuse, il n'y avait point de meubles.

Quant au trou que masquaient les rideaux de serge, « l'alcôve, » Gaétan n'eut pas même la pensée d'en violer le secret. Il avait été déjà l'hôte de cette demeure et se souvenait vaguement de je ne sais quelle fantas-

tique légende où le fantôme de l'aïeul jouait un rôle à faire peur.

Il alla vers la lucarne pour jeter un coup d'œil au dehors. La maison était pleine de bruits. L'orage avait fait rentrer tout le monde. Gaëtan vit en face de lui, dans le sombre, cette énorme masse, noire et carrée qui était le château de Pardaillan. Quelques lumières brillaient aux fenêtres. Comme il cherchait à deviner celle de Pola, un large éclair illumina le ciel, découpant avec une vigueur soudaine les profils du château, autour duquel, malgré l'averse battante, se dessinait un cordon d'ombres immobiles.

Il n'y avait pas à s'y tromper : c'étaient des sentinelles.

« Allons, se dit Gaëtan, il faut dormir afin d'être dispos demain. Nous aurons de la besogne, et je ne crois pas que maître Roger vienne, cette fois, se jeter en travers de mon chemin. Par la sangdieu ! quand ce grand diable de More est arrivé l'autre jour, je tenais maître Roger à la pointe de mon épée. C'est un joli compagnon, et je ne suis point trop fâché de ne l'avoir point couché sur l'herbe.... Mais si je l'avais rencontré ici, par exemple, suivant la même piste, ma foi il aurait bien fallu en finir ! »

Il déboucla le ceinturon de son épée.

« Du diable, si je ne suis pas fait comme un bandit ! grommela-t-il en voyant l'épaisse couche de poussière qui blanchissait ses vêtements. J'ai l'air d'avoir porté

des sacs de farine au moulin. Un gentilhomme ne peut pas s'exposer à mourir en un pareil état : j'ai honte d'avance pour mon cadavre. Et puisque je ne me connais point de valet ni de page, je vais amender moi-même ma toilette de bataille. »

Il riait, non point trop gaiement, mais certes sans amertume : il riait comme ceux de son âge et de sa sorte, en ces jours insouciants, quand il ne s'agissait que de mourir. Ayant dépouillé son pourpoint, il se mit à le battre, dans l'embrasure, avec le plat de son épée.

Pendant qu'il frappait de tout son cœur, un bruit se fit derrière les rideaux de serge brune, comme si quelque dormeur se fût retourné en grondant, dans un lit vermoulu, auquel chaque mouvement brusque arrache un craquement.

Le chevalier n'entendit point et poursuivit, entouré déjà d'un nuage de poussière :

« Je ne sais pas ce que je ferai ; non, je n'en sais pas le premier mot, mais je la sauverai ou je donnerai ma vie pour elle. »

En ce moment, deux étages au-dessous, sur le dernier degré de l'échelle, le gros pied de Margou Chailhou, mère de Cathou, se posait. Elle tenait à la main comme sa fille une petite lampe de fer, et derrière elle venait un jeune gentilhomme qu'on aurait pu prendre pour Gaétan lui-même, tant ses habits étaient pareillement saturés de poussière.

« A la douceur, monsieur Roger, à la douceur ! disait la

Margou, ne faites point de bruit, je vous prie. Sans la pluie qui tombe, je vous aurais mis coucher dehors. Mais autant vaudrait jeter un jeune homme dans le Tarn, n'est-ce pas vrai? Je ne serais pas blanche si mon mari et ma fille savaient que j'ai fait monter quelqu'un dans la chambre de l'aïeul!

— Mélise n'a rien dit pour moi? demanda le page.

— Rien, monsieur Roger. Elle était bien pâle et bien abattue, le pauvre trésor. Et tout cela va mal finir, je vous en réponds.

— Savoir! répliqua Roger. A quelle heure ces coquins de robins entreront-ils en besogne?

— A la première heure.

— Alors, Margou, ma bonne, que je sois éveillé avant le lever du soleil.

— Que voulez-vous faire seul contre tous, pauvre bijou? soupira la vieille.

— Je veux être pendu si j'en sais quelque chose, maman, répondit le page; mais la nuit porte conseil, et, d'ailleurs, nous verrons bien! »

Ils montèrent l'échelle.

Arrivée aux dernières marches, la Margou s'arrêta comme si elle avait eu frayeur d'aller plus loin. Elle tendit la lampe à Roger, disant:

« N'essayez point d'ouvrir les rideaux; l'aïeul *revient* dans l'alcôve. Restez au coin du feu et dormez tranquille. Bonne nuit! »

Elle se signa et descendit plus vite qu'elle n'était montée.

Roger pensait :

« L'aïeul et moi nous n'avons rien à démêler ensemble, mais, jusqu'au dernier moment, j'ai cru que je rencontrerais ce beau garçon de chevalier sur les traces de ma petite Mélise.... »

Il n'acheva pas et resta bouche béante. Son pied avait poussé la porte vermoulue. Au fond de la chambre, éclairée maintenant par les deux lampes, il apercevait la silhouette de Gaétan qui lui tournait le dos et battait son pourpoint avec force.

Il lâcha un juron si énergique que Gaétan tressaillit et se retourna.

Leurs regards se croisèrent, irrités, puis la même idée leur vint, et ils éclatèrent de rire.

« Pardieu ! dit Gaétan, vous avez aussi besoin d'être époussetè ! .

— Et c'est pitié, ajouta Roger, de voir un gentilhomme se rendre à lui-même ce service.... je vais vous aider, monsieur le chevalier.

—A charge de revanche, monsieur Roger ; j'accepte de tout mon cœur. »

Roger avait déjà déposé sa lampe, Gaétan jeta son pourpoint. Les épées brillèrent et glissèrent l'une sur l'autre en rendant un clair grincement. Les deux combattants n'avaient point cessé de rire.

« Ah çà ! dit Gaétan, vous êtes donc un enragé?

— Vous avez donc le diable au corps? répliqua le page.... à vous!

— Merci; à vous!

— Touché! On est bien ici parbleu! c'est haut et large!

— Et je ne pense pas que le seigneur don Estéban quitte la Bastille pour venir nous déranger! »

Ils se turent parce que le jeu devenait sérieux. La partie se reprenait, en vérité, juste au point où ils l'avaient laissée huit jours auparavant derrière l'hôtel de Vendôme. Ils étaient tous les deux jeunes, ardents, rompus aux finesses de l'escrime, et follement braves. Les passes se succédaient avec une rapidité prestigieuse, tandis que leurs pieds impatients battaient le plancher taché déjà de quelques gouttes de sang.

Tout à coup un bâillement sonore et prolongé se fit entendre derrière les rideaux de serge brune.

Puis le vieux lit craqua de fond en comble et une voix endormie gronda :

« Mort de moi! qu'est-ce que c'est que tout ce tapage?

— L'aïeul ! » murmurèrent ensemble Gaétan et Roger, qui baissèrent leurs épées en pâlissant un peu.

En ce temps-là, le premier mouvement de surprise pouvait bien être à la superstition.

Le second mouvement fit naître deux sourires.

« Je n'ai jamais vu de revenant, dit le chevalier.

— Ni moi non plus, repartit le page. Ce doit être drôle. »

La voix reprit dans l'alcôve :

« Qui avons-nous là ?

— Chut ! fit Roger, le revenant a un creux solide.

— Et il me semble que je l'ai déjà entendu causer ! murmura Gaétan.

— Faut-il donc que je me lève ! poursuivit la voix de l'alcôve. J'avais pourtant dit à ce vieil aubergiste de ne laisser monter personne. »

Celui qui parlait ainsi s'arrêta tout à coup, et on put l'entendre grommeler d'un ton tout différent :

« Mais le bonhomme m'avait chanté je ne sais quoi, touchant des diableries... Un aïeul qui revient.... mort de mes os ! j'ai envie de voir cela ! »

Deux pieds bottés touchèrent bruyamment le plancher, et l'instant d'après, la serge soulevée laissa voir un homme de grande taille, dont le visage bronzé disparaissait presque derrière les flocons d'une épaisse barbe fauve. Il avait l'épée à la main.

« Don Estéban ! » s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens.

Le More les salua de la main.

« Soyez les bienvenus, mes jeunes messieurs, dit-il, vous voyez que je suis arrivé le premier. »

Il fit un pas vers l'intérieur de la chambre et ajouta :

« Vous avez fait diligence. Je ne vous attendais pas avant demain matin.

— Et comment se peut-il?.... commença Gaétan.

— La Bastille? l'interrompit le More, dont la belle figure souriait paternellement. Il faut serrer bien fort quand on veut me tenir. J'avais prévenu MM. les mousquetaires que j'avais douze lieues à faire cette nuit-là. Ils n'ont pas voulu me croire, et se sont un peu moqués de moi. Tel que vous me voyez, je me suis échappé une fois d'une galère turque, mouillée à six lieues du rivage.

« J'avais les fers aux pieds et aux mains et j'étais gardé à vue. Vous sentez bien que MM. les mousquetaires n'y ont vu que du feu. Je leur ai souhaité le bonsoir aux environs du marché Saint-Jean, dans ces ruelles perdues où Satan ne reconnaîtrait pas son chemin. J'avais un peu brusqué mes deux voisins, M. de Breteuil et M. de la Fargefond, mais j'espère qu'ils n'en mourront ni l'un ni l'autre.... à l'angle de la rue Jean-Pain-Mollet, je me suis accroché à un balcon d'où j'ai gagné une corniche, et j'étais là, les jambes pendantes, à les regarder me chercher. Vers onze heures de nuit, ils ont vidé le quartier en jurant comme des bienheureux, et j'ai quitté ma retraite. Ne pouvant passer par les portes où j'étais signalé, j'ai enjambé le mur d'enceinte, pas bien loin de l'endroit où j'ai gêné déjà votre premier rendez-vous, et j'ai gagné un bouquet de bois où j'avais laissé Keïs, mon bon cheval. Je l'ai sifflé, il est venu, et quand le jour s'est levé, à quatre heures de là, j'étais entre Melun et Fontainebleau, ayant fait mes

douze lieues comme je l'avais bien promis à MM. les mousquetaires.

— Seigneur Estéban, dit Gaétan, nous ne vous désirons point de mal; mais nous avons un différend à terminer, ce jeune gentilhomme et moi. De deux choses l'une, ou vous allez nous servir de témoin, ou vous nous céderez la place.

— Seigneur Gaétan, répondit le More, je vais faire monter du vin, et nous allons causer tous les trois, si vous le voulez bien. J'ai beaucoup de choses à vous dire. »

Les deux jeunes gens se regardèrent.

« Il sera toujours temps de reprendre votre querelle, ajouta le More, et si l'un de vous tuait l'autre cette nuit, il y aurait une épée qui manquerait demain matin, à la personne que vous servez tous deux. »

Il gagna la porte qu'il ouvrit et cria à tue-tête :

« Holà ! maître Minou Chailhou ! ta maison brûle ! »

Une clameur perçante, poussée par trois voix, accordées dans des diapasons divers, domina aussitôt les bourdonnements sourds qui montaient de la salle basse.

Le More se retourna paisiblement vers les jeunes gens qui semblaient indécis.

« Je vous donne ma parole d'honneur, reprit-il, que vous fouettez le vent avec vos flamberges folles. Vous n'avez aucune raison de vous haïr : vous n'aimez pas la même femme. »

En ce moment, toute la famille Chailhou, essoufflée et pâle d'épouvante arrivait au haut de l'escalier.

A la vue de nos trois compagnons, le père, la mère et la fille dirent tous trois à la fois :

« Je n'en ai fait monter qu'un, et voilà qu'ils sont trois ! »

Car Minou Chailhou, le brave homme, avait agi envers le More, comme Margou avec Roger, comme Cathou avec Gaétan : chacun d'eux, à l'insu des autres, avait violé la virginité de la chambre de l'aïeul.

Et chacun d'eux, après le premier moment de surprise, s'écria :

« Or çà, où est le feu, qu'on l'éteigne ! »

Le More répondit :

« Si l'on vous avait demandé tout simplement un broc de vin, seriez-vous venus ?

— Non, certes, répliqua le père, nous sommes trop occupés en bas.

— Vous voyez donc, que j'ai eu raison de crier au feu, puisque vous voici.

— Comment ! glapit la vieille Margou, le feu n'est pas à la maison !

— Il va y être, bonne femme, répliqua sérieusement le More, si nous n'avons pas notre vin dans trois minutes. Regardez-moi bien, c'est moi qui vais l'y mettre. »

Minou, Margou et Cathou descendirent comme une avalanche.

Gaétan dit, avec un sourire où il y avait un peu de moquerie et beaucoup d'admiration :

« Maître Roger, celui-là est un homme qui en sait long, et, s'il vous plaît, nous l'écouterons.

— Cela me plaît, monsieur le chevalier, répondit le page.

— Aidez-moi, » reprit don Estéban, qui rejeta à droite et à gauche la draperie de serge.

On fit rouler le pauvre lit jusqu'auprès de la table, ce qui, avec la chaise de bois, donna trois siéges.

La famille Chailhou, dans son zèle, monta trois brocs de vin au lieu d'un, et fut mise à la porte avec injonction de ne point revenir.

On s'assit autour de la table. Gaétan dit :

« Seigneur, je suppose que vous n'avez point parlé au hasard; vous avez dit à moi et à ce jeune homme : « Vous n'aimez point la même femme. »

Don Estéban remplit les verres.

« J'ai dit vrai, répliqua-t-il, en s'adressant à Gaétan. Vous aimez au-dessus de vous, mon gentilhomme, et celui-ci aime au-dessous de lui : vous aimez Mlle de Pardaillan....

— L'homme ! voulut protester Gaétan.

— Et Roger, acheva tranquillement Estéban, aime la fille du capitaine Mitraille.

— Ma foi, dit Roger, je ne m'en défends pas. Elle est bien assez jolie pour cela. »

Gaétan lui tendit la main. Avant de la prendre, Roger stipula avec un restant de défiance.

« Jurez-moi que vous n'êtes pas ici pour ma petite Mélise !

— De grand cœur ! fit le chevalier, je le jure !

— Voilà donc une affaire arrangée, reprit le More qui leva son verre d'un geste gracieux et noble. Je bois à vos amours, mes jeunes maîtres.

— Seigneur Estéban, répondit le chevalier, avant de trinquer avec vous, je dois rappeler à mon nouvel ami et à vous-même une parole que vous avez prononcée à Paris. Je n'ai pas à vous apprendre que vous venez de serrer entre Roger et moi les liens d'une véritable affection. »

Le page lui secoua la main rondement.

« Maintenant que cette petite tête folle n'est plus entre nous, murmura-t-il, c'est à la vie et à la mort.

— Pardieu ! fit Estéban, j'ai eu assez de peine ! Voyons ce que j'ai dit à Paris, car j'en ai encore long à vous apprendre, mes maîtres, et il ne faut pas nous fâcher avant la fin.

— Vous avez dit, prononça lentement Gaétan, que vous étiez l'ennemi de Mme la comtesse de Pardaillan.

— C'est vrai, appuya Roger, vous l'avez dit.

— Et je ne mens jamais, enfants ! ponctua énergiquement le More. Quand vous me connaîtrez mieux, vous saurez cela. Seulement, je puis me tromper : je suis un homme. Et, en tout cas, ceux qui servent la

femme que vous venez de nommer doivent compter avec moi, car si je ne suis pas son ennemi, je suis son juge.

— De quel droit? » demandèrent à la fois les deux jeunes gens. »

Le More se recueillit avant de répondre.

« Cette femme a un mari et un fils, dit-il enfin avec une sorte d'effort. Je m'intéresse au fils ; j'ai les pouvoirs du père.

— Le père n'est donc pas mort? s'écria Gaétan.

— Et vous n'êtes donc pas, ajouta Roger, du même bord que cette séquelle de robins damnés ?

— Non, le père n'est pas mort, prononça lentement Estéban, et je marche tout seul dans ma voie, n'ayant qu'un ami : la vérité. C'est précisément cette dernière accusation dirigée contre la comtesse : le meurtre de son mari qui a suspendu ma justice. Tout le reste peut être vrai : je doute. Mais il y a ici mensonge et calomnie! la comtesse n'a pas assassiné son mari, je le sais, j'en suis sûr. Or, une calomnie ne va jamais isolée. Peut-être que tout le reste est mensonge également. Je suis venu ici pour savoir. »

Il y avait une différence entre les physionomies des deux jeunes gens. La curiosité du chevalier était vivement excitée, mais le regard de Roger disait une puissante émotion.

« Et près de qui cherchez-vous des informations? demanda-t-il. Les événements marchent et se précipi-

tent. Ceux que vous appelez vous-même des calomniateurs sont ici et sont les maîtres. »

Estéban l'interrompit :

« Dieu seul est le maître, dit-il en versant à la ronde. Nous avons toute une nuit devant nous. Cette chère fille que j'aime, moi aussi, maître Roger, mais non point de façon à exciter votre jalousie, avait coutume de dire que si une fois nos trois épées étaient réunies, tout serait bien. Nos épées sont ensemble, et qui sait si je ne possède pas quelque talisman, supérieur à nos trois épées? »

XVII

LA VEILLÉE.

Don Estéban ayant ainsi parlé, porta son verre à ses lèvres en saluant ses deux compagnons avec une grave bonhomie.

Ceux-ci lui rendirent son salut et l'on but en silence. Au moment où les verres vides étaient replacés sur la table, onze heures de nuit sonnèrent à l'horloge du beffroi de Pardaillan.

Le bruit allait s'éteignant au rez-de-chaussée du cabaret, où le troupeau des gens de robe et des soudards avait réussi à se parquer sans doute.

Au dehors, l'orage n'était plus, et un rayon de lune blanchissait les carreaux étroits de la lucarne.

Don Estéban compta les onze coups de la cloche et reprit:

« Nous avons encore deux heures. Mes jeunes maîtres, vous me demandiez près de qui je compte prendre mes renseignements. Quelques-uns de ces renseignements sont pris d'avance; car j'ai fait beaucoup de rencontres dans mon voyage de Paris jusqu'ici, et devançant toujours tout le monde, j'ai changé souvent de compagnons. J'ai été le cavalier de Mélise, ami Roger. Ami Gaétan, j'ai caracolé à la portière des dames de Pardaillan, ce qui ne m'a pas empêché de causer avec M. le baron de Gondrin, lieutenant de roi, avec le conseiller de Saint-Venant, avec maître Mathieu Barnabi et bien d'autres. En conscience, je n'ai point perdu mon temps sur la route, et si j'avais su, voilà huit jours tout ce que je sais maintenant, peut-être n'y aurait-il point tant de chalands, ce soir, à l'auberge de Minou Chailhou, notre hôte. Mais tout est pour le mieux, croyez-moi, et il faut des témoins aux affaires bien faites. Quant aux renseignements qui me font défaut encore, j'ai compté sur vous pour me les fournir.

— Sur nous! » répétèrent les deux jeunes gens avec un reste de défiance.

Et Gaétan ajouta :

« Nous ne savons pas encore qui vous êtes.

— C'est juste, répondit le More avec un sourire, mais se cacher n'est pas un crime, monsieur le chevalier. Depuis combien de jours portez-vous le nom de votre brave, de votre malheureux père? »

Ceci fut prononcé d'un tel ton que la main de Gaétan se tendit d'elle-même.

Le More la serra d'une étreinte véritablement paternelle.

« Et vous, ami Roger, reprit-il, ne savez-vous point depuis quelque temps déjà que votre vrai nom n'est pas celui que vous portez? »

Le page rougit, mais son étonnement ne fut point comparable à celui du chevalier, qui s'écria :

« Oh! oh! Est-ce un prince déguisé qui a daigné croiser le fer avec moi?

— Vous aimez au-dessus de vous, dit pour la seconde fois le More, il aime au-dessous de lui, et cette chère enfant, si noble, qui promenait naguère sa mélancolie sous les tilleuls du clos Pardaillan, ne sera point si haut titrée en mariage que la fille de ce coquin de Mitraille.... à moins, chevalier, que vous ne lui gagniez une couronne de duc avec le temps.

— Seigneur Estéban, murmura le page, j'ai pu avoir en ma vie des souvenirs et des espoirs; je n'ai jamais eu de certitude, et je crois que vous en savez plus long que moi. »

Le More lui tendit la main à son tour.

« Vous aviez plus de quatre ans, quand on vous enleva, ami Roger, dit-il. De cet âge-là, on n'oublie rien, et jamais vous n'avez pu entendre sans tressaillir le nom de Guezevern!

— Et quand j'ai vu Mme Éliane au manoir de

Rivière-le-Duc, poursuivit le page dont les yeux brûlaient à travers ses larmes, tout mon cœur s'est élancé vers elle....

— Vive Dieu ! s'écria Gaétan, qui bondit sur ses pieds, serait-il le frère de Pola ! »

Il s'élança vers Roger les bras ouverts. Roger secoua la tête et garda ses yeux baissés.

« Tout mon cœur, répéta-t-il. Mais Mme Éliane me laissa m'éloigner sans me dire : « Enfant, je suis ta mère ! »

Il se redressa, jetant en arrière les boucles de sa blonde chevelure et emplit résolûment son gobelet.

« Buvons ! ajouta-t-il en étouffant un soupir. Je suis page de M. de Vendôme. Qui sait si on ne mettrait pas cette noble origine entre moi et celle que j'aime ?

— Pol de Guezevern aussi, dit le More à voix basse, était page de M. de Vendôme.

— Eh bien! oui, s'écria Roger avec une soudaine violence, c'est la vérité, j'ai peur! Il y a une chose terrible, un doute funeste. J'ai peur d'être l'héritier d'un grand malheur. J'ai peur qu'une voix s'élève et me dise : comte de Pardaillan, soyez juge entre votre père et votre mère !

— Frère prononça tout bas Gaétan, ne croyez-vous point à Mme Éliane !

—Cet homme l'a dit, répliqua le page avec une émotion profonde ; je n'ai jamais entendu le nom de Pol

de Guezevern sans tressaillir dans toutes les fibres de mon cœur ! »

Le More leva son verre jusqu'à ses lèvres. Son visage de bronze ne pouvait point pâlir, mais ses lèvres tremblaient. Il y eut un silence.

« Don Estéban, reprit Gaétan le premier, vous ne nous avez pas dit qui vous êtes.

— C'est vrai, ajouta Roger, et plus que jamais j'ai besoin de le savoir. »

Le More semblait se recueillir en lui-même.

« Vous avez raison, dit-il enfin au lieu de répondre, j'en sais plus long que vous; et cependant je ne sais pas tout. C'est cette nuit ou jamais qu'il me faut tout savoir. Chevalier, j'ai connu votre père, je l'ai respecté; il y avait entre nous deux la même différence d'âge qui nous sépare vous et moi; il m'aimait. Et cependant, le vrai lien qui nous unit c'est votre amour pour cette chère créature, la fille de Guezevern : Pola de Pardaillan. Ne m'interrogez plus, je vais tout vous dire, du moins tout ce qui peut être dit. Roger, je fus l'ami de votre père, et, pendant bien longtemps, son seul ami. Nous avons souffert et combattu ensemble. Écoutez avec calme, car ceci est la vérité. Ceux qui accusent votre mère — elle est votre mère — d'avoir assassiné son mari, sont des menteurs. Pol Guezevern n'est pas mort.

— Oh ! soyez béni ! s'écria le page. Et que Dieu....

— Attendez, l'interrompit le More, avant de remer-

cier Dieu. Ceux qui accusent votre mère ne sont pas les seuls à mentir. Votre mère ment.

— Ma mère, répéta Roger, en portant la main à son épée.

— Bien, frère! dit Gaétan.

— Votre mère, continua le More, ment aussi et ment depuis quinze ans. Pol de Guezevern n'est jamais entré dans cette chambre mystérieuse qui passe pour abriter sa folie incurable. Voilà deux semaines, Pol de Guezevern ne savait pas qu'il avait une fille; il ignorait avoir perdu un fils, et à la première notion qu'il a eue de l'existence de Pola, il a cru à une trahison adultère.

— Mais où est-il? interrompit encore Roger, incapable de se contenir.

— Enfant, répliqua péniblement le More, quand on a aimé de tout son cœur, quand on a souffert longtemps et cruellement, on est faible contre les conseils de la vengeance. Pendant les heures de la lutte, pendant les longs jours de la captivité, Pol de Guezevern était soutenu par une seule pensée. Et si le courage l'abandonna parfois dans ses lointaines traverses, c'est qu'il avait emporté avec lui un doute, une douleur. Un faux ami lui avait inspiré des soupçons contre sa femme avant même la catastrophe qui l'éloigna de sa patrie. Pol de Guezevern avait laissé sa femme pauvre, plus que pauvre, et cette ruine était son ouvrage à lui. Quand il est revenu, il a cherché sa femme pauvre

pour lui rendre le repos et le bonheur, conquis au prix d'un terrible martyre. Il a retrouvé sa femme riche, et non pas veuve, quoiqu'elle eût appris (il savait cela) la nouvelle de sa mort, mais puissante, mais liguée avec ses ennemis, mais engagée dans une intrigue de cour et se parant de je ne sais quel héroïsme conjugal, qui était une effrontée comédie.

« Pol de Guezevern, en ce premier moment, a jugé sa femme et l'a condamnée.

« Avant de frapper, cependant, sa main a tremblé, car cette haine nouvelle n'était que l'envers d'un grand amour.

« Il a revu celle qui fut l'adoration de sa jeunesse ; il l'a revue toujours belle et portant sur son front doux et fier l'auréole angélique.

« Pol de Guezevern a senti que cette femme était encore son cœur. Il a manqué de courage, il a fui, et il a dit à celui qui est un autre lui-même :

— Reste et sois son juge.

« Cet autre, c'est moi, mes jeunes maîtres, et il est temps de vous dire qui je suis. Dans vos armées, il y a des fraternités qui se nouent ; on combat ensemble, côte à côte, le sang se mêle, le cœur s'épanche ; on s'aime à tort et à travers.

« Mais là-bas, car en quittant la France après avoir écrit à sa femme : « Je suis mort, » et après avoir essayé de mourir, Pol de Guezevern alla loin, bien loin, là-bas, dis-je, en Allemagne, en Bohème, en Hongrie ;

dans ces batailles qui se livrent à cinq cents lieues du sol natal, quand deux hommes se rencontrent et se donnent le nom de frère, c'est à la vie et c'est à la mort.

« Je suis le frère de Pol de Guezevern, ami Roger, et il m'a dit de veiller sur toi comme un père ; je suis le frère du comte de Pardaillan, chevalier, à ce point que j'ai pu vous dire : Je vous aime parce que vous aimez ma fille.

« C'est moi qui ai vérifié la date de naissance de l'enfant, c'est moi qui ai dit : Sur ce point, du moins, Mme Éliane n'est pas coupable.

« Une nuit, de l'autre côté du Danube, dans les plaines qui entourent Szegedin, le dernier village chrétien, il y eut une de ces mêlées sanglantes dont l'écho vous arrive à peine. Les Turcs restèrent maîtres du champ de bataille. Pol et moi nous fûmes triés parmi les morts, parce qu'il nous restait un souffle de vie, et trois mois après, nous ramions dans les eaux de Trieste, à bord de la galère capitane.

« Nous avons ramé sept ans, comme sept ans nous avions combattu : toujours ensemble.

« Ce fut un soir, nous croisions en vue d'Alger, Pol me dit : « Je mourrai donc sans revoir Éliane, ma bien-aimée femme ! Elle est venue hier me visiter en rêve. Elle m'appelait à son secours. »

« Nous étions aux fers pour tentative d'évasion. Mais, depuis deux semaines, les heures accordées à mon sommeil s'étaient dépensées à limer nos chaînes,

celles de Pol d'abord, puis les miennes. Avant le lever du jour nous nagions, ensemble toujours, vers le rivage. Ensemble nous avons traversé l'Afrique, ensemble nous avons franchi le détroit de Gibraltar, puis coupé toute la profondeur de l'Espagne, avant de parcourir les trois quarts de la France, de Bayonne à Paris.

« Sur la route de Bayonne à Paris, le château de Pardaillan se trouve. Mais Pol de Guezevern ne savait pas encore qu'Éliane était la comtesse de Pardaillan.

« A Paris.... Mais je vous ai déjà dit le reste. Pol de Guezevern m'a investi de son autorité. Roger, pour toi son fils; Gaétan, pour vous qui aimez sa fille, je suis Pol de Guézevern. »

Les deux jeunes gens l'écoutèrent encore après qu'il eut fini de parler. Il y avait dans son accent une autorité qui forçait la confiance.

Depuis longtemps déjà, le beffroi avait laissé tomber les douze coups de minuit. L'auberge dormait. La campagne solitaire faisait silence. Le ciel, un instant purifié, recommençait à se couvrir de grands nuages, qui nageaient dans le bleu comme d'immenses navires et passaient avec lenteur sur le disque de la lune.

« Que voulez-vous de nous? demanda brusquement Gaétan; moi, je suis ici pour la comtesse Éliane. »

Le More sourit en regardant Roger.

« Et toi, murmura-t-il, tu ne me demandes pas; que voulez-vous de moi? »

Le page hésita.

« Seigneur Estéban, dit-il enfin, mon père a-t-il pardonné à ma mère ?

— Non, » répondit le More.

Roger baissa la tête. Le More poursuivit :

« Ton père me maudirait, enfant, si j'essayais de t'attirer à lui, transfuge de la cause de ta mère !

— Voilà qui est bien dit, seigneur ! s'écria Gaétan. Vous êtes un gentilhomme !

— Je suis un homme ! » rectifia Estéban avec une sévère emphase.

Puis, s'adressant à Roger, il poursuivit encore :

« Ton père ne veut point pardonner. »

Roger était si pâle que Gaétan se leva pour le soutenir.

« Dieu m'est témoin, murmurait-il, que je donnerais tout mon sang pour ma mère.... mais j'aime mon père. »

La voix du More se fit plus émue.

« Moi, je me souviens de ma mère, dit-il, comme s'il se fût adressé à lui-même. Je l'aurais défendue contre tous. Oui ! et contre Dieu ! Renaud de Guezevern ! reprit-il en regardant le page, qui tressaillit violemment à ce nom, votre mère vous adorait autrefois. Que sa conduite soit héroïque ou coupable, tout ce qu'elle a fait, elle a dû le faire pour vous. Voulez-vous être son avocat auprès de votre père ?

— Oui, de tout mon cœur et de toute mon âme ! s'écria Roger.

— Levez-vous donc et venez! dit le More en quittant son siége. Vous m'avez entendu : votre père ne veut point pardonner.

— J'ai compris : il veut absoudre. Pour plaider, il faut savoir. Est-ce vers mon bien-aimé père que vous allez me conduire? »

Estéban répondit :

« Pour savoir, il faut interroger. Guezevern, je vous conduis à votre mère. »

Il serrait, en parlant, le ceinturon de son épée. Roger l'imita.

« Et moi? dit Gaétan, qui restait assis.

— Nous n'avons pas assez de troupes, répliqua le More en riant, pour laisser garnison dans les places que nous abandonnons. Chevalier, vous avez droit, suivez-nous : vous êtes de la famille. »

Gaétan eut besoin de se contenir pour ne pas sauter de joie. Il toucha la main du More avec un évident respect. Cet homme avait pris sur les deux jeunes gens un empire extraordinaire.

Le beffroi mettait en mouvement son carillon qui fut suivi d'un seul coup, marquant la première heure après minuit, à l'instant où nos trois compagnons quittaient la chambre de l'aïeul. Ils descendirent à bas bruit et se trouvèrent bientôt dans l'espèce de vestibule où Cahou Chaillou avait causé avec le chevalier. On avait étendu de la paille sur la terre battue et le vestibule servait de chambre à coucher à une douzaine de dor-

meurs ronflant pêle-mêle, en digérant les longes de génisse de Minou Chaillou.

Estéban, qui marchait le premier, ne se donna point trop de peine pour dissimuler son passage. Il alla droit son chemin, suscitant çà et là quelque blasphème d'un ronfleur à demi éveillé. La salle commune, qu'il fallait traverser aussi, était encore plus encombrée que le vestibule ; le feu mourant y jetait quelques lueurs.

Une voix de soudard gronda dans l'ombre :

« Qui vive !

— Mort de moi ! répondit Estéban rondement et sans contenir sa voix, cuve ton vin, mon camarade, l'orage est fini, et j'aime mieux dormir sur l'herbe mouillée que dans la peste de ce trou. »

L'archer se retourna sur sa paille en grommelant :

« La peste ! Le fait est que nous ne flairons pas la rose, ici.... »

Et il ronfla.

Nos trois compagnons étaient dehors. La solitude régnait aux abords du tourne bride, mais le long des murs du château on pouvait voir la ligne des sentinelles. La maison de la comtesse de Pardaillan était littéralement assiégée.

« Allons-nous attaquer ces hommes ? demanda Roger.

— Nous attaquerons quand il le faudra, répondit le More. Ce n'est pas encore l'heure de l'épée. Savez-vous où trouver vos chevaux ?

— Nos chevaux ! répétèrent les deux jeunes gens avec étonnement. N'allons-nous point où est Mme Éliane ?

—Si fait, mes fils, répliqua Estéban, mais le chemin est plus long que vous ne croyez, et l'heure presse. »

Gaétan et Roger se mirent à chercher parmi les chevaux attachés autour du cabaret. Le More siffla doucement et d'une façon que nous eussions reconnue. Les branches d'un taillis voisin, bruirent, agitées, puis s'écartèrent, et Keïs, bondissant, vint mettre ses naseaux auprès du visage de son maître, qui sauta sur son dos. Dès que les deux autres furent en selle, le More commanda : « Au galop ! »

Et il prit la tête, guidant ses deux compagnons.

Ce brusque départ détermina un mouvement parmi les sentinelles qui se rapprochèrent du pont comme pour en défendre l'entrée. Mais ce n'était qu'une vaine alerte, le pas des chevaux allait rapidement s'éloignant.

Le More prit d'abord sa route à travers les champs détrempés par l'orage. Il atteignit en quelques minutes le village de Pardaillan, dont il traversa l'unique rue au galop. Au moment où la petite troupe dépassait les dernières maisons comme un tourbillon, un homme, enveloppé dans un manteau de couleur sombre, sortit du moins pauvre logis qui fût en ce hameau et, surpris par le passage des cavaliers, essaya de se dissimuler dans un enfoncement de muraille.

« Bonsoir, monsieur le conseiller, » dit le More sans ralentir sa course.

Et les deux autres répétèrent :

« Monsieur le conseiller, bonsoir ! »

Renaud de Saint-Venant, c'était lui qui sortait à cette heure indue pour des affaires que nous saurons bientôt, ne reconnut point Estéban ni ses deux suivants, mais il ressentit entre les deux épaules comme un arrière-goût des magnifiques plats d'épée reçus dans la maison en construction le soir de la lanterne magique.

Au sortir du village, Estéban tourna la petite église et franchit une haie qui le mit en plein champ. Une seconde haie franchie le lança dans une large route de chasse, percée à travers les futaies de Pardaillan. La route montait le mamelon, situé derrière le château.

La course continua pendant un quart d'heure. Gaétan et Roger se demandaient :

« Où nous mène-t-on si loin ? »

Le bois s'épaississait, le terrain commençait à redescendre, nos deux jeunes gens pensaient avoir traversé toute la profondeur du mamelon, lorsqu'un son de cloche très-voisin vint frapper leurs oreilles. Gaétan et Roger reconnurent parfaitement le timbre rauque du beffroi de Pardaillan, sonnant le quart après une heure.

Estéban s'était arrêté court.

« Pied à terre ! » ordonna-t-il.

Les deux jeunes gens firent halte et descendirent. Pendant qu'ils attachaient leurs chevaux à deux arbres, le More caressait Keïs qu'il lança, libre, sous la futaie, après lui avoir dit :

« Attends-moi !

— Sommes-nous arrivés ? » demanda Roger en faisant un pas vers une sorte de haie très-basse, qui semblait fermer la route.

La main du More l'arrêta brusquement.

« De ce côté-là, dit-il en riant, on n'arrive pas, on tombe. »

Il fit approcher Roger avec précaution de ce qui semblait être une haie, et lui montra par-dessus un ourlet rocheux, couvert de quelques touffes de bruyères, un précipice au delà duquel le château de Pardaillan dessinait sa masse carrée.

« Ici, dit encore Estéban, il n'y a point de sentinelles.

— Vous connaissiez donc le pays d'avance ? murmura Gaétan. Moi qui l'ai habité j'ignorais l'existence d'une route menant au lieu où nous sommes.

— Chevalier, répondit le More gaiement, les amoureux n'y voient goutte.

— Et comment franchir cet abîme ? » pensa tout haut Roger.

Estéban mit deux doigts entre ses lèvres, et un coup de sifflet aigu retentit, éveillant les échos du vieux manoir.

Des profondeurs de l'ombre, une voix douce monta qui chantait :

Nous étions trois demoiselles,
Toutes trois belles
Autant que moi.
Landeriguette,
Landerigoy.
Un cavalier pour chacune
Courait fortune
Auprès du roi,
Landerigoy,
Landeriguette.

« Mélise ! murmura Roger.

—Qui vous attend, monsieur le comte, répondit le More. Il ne s'agit plus que d'arriver jusqu'à elle sans vous casser le cou ! »

XVIII

LA CHAMBRE MYSTÉRIEUSE.

La descente était rude, mais chacun de nos trois compagnons avait bon pied, bon œil, et le poignet solide. Au bas de la rampe, il n'y avait qu'un petit ravin à traverser pour atteindre une poterne qui était ouverte, et au seuil de laquelle se tenait notre jolie Mélise.

« Ai-je assez prié Dieu et la Vierge pour en arriver là ! dit-elle. Voici donc mes trois bonnes épées réunies ! Demain, ceux qui croient avoir bataille gagnée, en verront de belles !

— Où est votre père, ma fille ? » demanda Estéban.

Mélise secoua sa tête charmante et répondit :

« Voilà deux jours que mon père n'a pas voulu boire

un seul verre de vin ! Ne comptez pas sur lui et faites vos affaires vous-même.

— Mort de moi ! murmura Estéban, c'est assez notre habitude depuis longtemps, et, si nous nous reposons quelque jour, nous ne l'aurons pas volé. Où est Mme la comtesse, ma mignonne? »

Mélise n'avait plus son gai sourire d'autrefois. A la question du More son visage se rembrunit davantage.

« M. le comte de Pardaillan, répondit-elle en donnant à sa voix une inflexion particulière et sans regarder Roger, fera bien de rejoindre sa mère tout de suite. Celle-là est bien changée depuis hier. Elle a grand besoin d'être consolée.

— Mélise dit tout bas Roger, qui s'était approché d'elle, avez-vous donc quelque chose contre moi, mon cher amour ? »

Une larme vint aux yeux de la jeune fille.

« J'aimais un page qui serait devenu mon mari, répondit-elle. Voilà huit jours, on m'a dit que vous étiez un grand seigneur, et je sais bien que je suis perdue.

— Mélise ma bien aimée Mélise ! voulut protester le jeune comte.

— Mort de mes os ! s'écria Estéban il s'agit bien de pareilles fadaises ! Fillette, parlez-nous de Mme la comtesse, et que cette porte soit refermée solidement. »

Ils étaient maintenant tous les quatre dans un étroit préau où l'on descendait par l'escalier tournant du donjon.

« Mme Éliane, répondit Mélise, pendant que les deux jeunes gens replaçaient les barres de la poterne, est arrivée ici bien affaiblie et bien souffrante, après un voyage terrible. Un espoir la soutenait ; elle croyait trouver au château un ordre de la reine dont elle parle sans cesse, et qui serait, à ce qu'il paraît, son salut. Depuis son arrivée, je l'ai peu quittée, et ce mot est sans cesse sur ses lèvres : l'ordre de la reine.

— Quel peut être cet ordre ? murmura Estéban.

— Je l'ignore. Une autre pensée venait bien souvent à la traverse de celle-ci dans l'esprit de Mme Éliane : la pensée de son fils. Si elle a capitulé si vite, si elle a demandé seulement les heures de cette nuit avant d'ouvrir les portes du château aux gens du roi, c'est qu'elle craignait pour son fils, arrivant seul et cherchant à percer les lignes ennemies. Elle est payée pour craindre et pour savoir que rien ne coûte à l'avide ambition de ses adversaires. A Paris, au moment où elle est tombée dans le piége que lui tendaient le conseiller Renaud et M. le baron de Gondrin, elle se croyait sauvée, elle se croyait victorieuse ; elle avait pris ses mesures pour rappeler auprès d'elle ce fils qu'elle se sentait capable de protéger désormais. Sa plus cruelle frayeur est, maintenant, de l'avoir désigné aux coups des assassins. »

Pendant que Mélise parlait, on avait monté l'escalier tournant qui conduisait à une porte communiquant avec le corridor principal du premier étage. Le corridor était désert. Le vent du dehors gémissant dans les jointures des hautes fenêtres, agitait le lumignon qui l'éclairait. Mélise s'arrêta devant une draperie fermée et dit à Roger :

« Monsieur le comte, vous allez voir votre mère et votre sœur. »

Elle s'effaça pour lui livrer passage.

Un mot vint jusqu'aux lèvres de Roger, qui était très-pâle ; mais il resta muet, souleva la draperie et entra. L'instant d'après, en entendit derrière la porte refermée un grand cri de joie.

Deux larmes jaillirent des yeux de Mélise qui murmura :

« Il ne m'a rien dit.... pas un mot ! »

Le More lui toucha le bras.

« A nous deux, ma fille, prononça-t-il tout bas. Souvenez-vous de ce que vous m'avez promis.

— Suivez-moi, seigneur, » répondit Mélise qui essuya ses beaux yeux et releva la tête vaillamment.

Avant d'obéir, le More se tourna vers Gaétan qui restait muet depuis l'entrée au château.

« Vous, chevalier, dit-il, votre rôle n'est pas encore commencé. Vous serez l'homme de la dernière heure. En attendant, s'il vous plaît, l'épée à la main, et soyez sentinelle. Nul ne doit franchir cette porte. »

Il montrait la draperie derrière laquelle venait de disparaître Roger.

« Tant que je serai debout, répliqua Gaétan, nul ne la franchira. »

Le More lui serra la main et s'éloigna, précédé de Mélise, qui avait adressé au chevalier un amical et mélancolique sourire.

— De par Dieu ! pensa Gaétan, j'aime déjà ce Roger, mon ami d'une nuit, de tout mon cœur, mais s'il oubliait ces beaux yeux-là dans sa fortune nouvelle, ce serait à croiser l'épée contre lui pour lui rendre la mémoire ! »

Il était seul désormais dans la galerie.

Le More et sa gentille compagne n'avaient pas été bien loin. Ils s'étaient arrêtés à la porte la plus voisine de la draperie. Mélise l'avait ouverte, puis refermée à clef sur son compagnon introduit.

Une fois entrés, tous les deux se trouvèrent dans une sorte d'antichambre obscure où pénétraient les lueurs d'une lampe allumée dans une pièce voisine et plus vaste.

La cloison de cette antichambre, du côté droit, était mitoyenne avec l'oratoire de la comtesse, où Roger venait d'entrer.

Au centre de cette cloison se trouvait une porte, fermée en dedans, à l'aide d'un verrou. Les fentes de cette porte laissaient voir la lumière brillante qui éclairait l'oratoire où Mme Éliane, Pola et Roger ou plutôt Renaud de Guezevern-Pardaillan étaient réunis.

Les sons passaient comme la lumière.

Aussi le premier mot de Mélise fut :

« Parlez très-bas, si vous ne voulez point que votre présence soit connue. »

Le More montra du doigt la chambre ouverte, l'autre chambre qui était éclairée par une seule lampe, et prononça très-bas, en effet.

« C'est là?

— C'est là, » répéta Mélise.

Il y avait sur le visage de don Estéban une profonde et douloureuse émotion.

Mélise reprit.

« Seigneur, je vous ai introduit ici parce que j'ai en vous une confiance dont je ne saurais point donner l'explication, mais qui est sans bornes. Autrefois, quand j'étais heureuse, j'aurais risqué mon bonheur pour le salut de ma bienfaitrice ; maintenant, je n'espère plus, et si je ne suis pas encore morte, c'est que Mme la comtesse et ses deux enfants ont encore besoin de moi. Avez-vous des ordres à me donner? »

Estéban lui tendit la main et l'attira jusqu'à lui.

« Je ne vous ai jamais rien dit, en effet, Mélise, murmura-t-il, qui ait pu produire en vous cette confiance extraordinaire. Hier encore, j'étais l'ennemi de celle que vous aimez, et je suis loin d'affirmer que je sois aujourd'hui son ami, mais Dieu a donné aux cœurs dévoués comme le vôtre un sens de divi-

nation. Quelque chose vous a révélé la nature de mon secret....

— Peut-être, » l'interrompit la jeune fille.

Elle sentit son bras serré fortement par la main du More.

« Êtes-vous quelquefois entrée dans cette chambre? demanda-t-il en montrant du doigt la porte ouverte.

— Jamais, répondit-elle. Je suis venue souvent jusqu'ici. J'ai fait plus, j'ai prêté l'oreille.

— Et qu'avez-vous entendu?

— Rien.

— La pensée d'en franchir le seuil ne vous est pas venue?

— Si fait.... mais c'eût été désobéir aux ordres de Mme Éliane. »

Estéban pencha ses lèvres au-dessus du front de Mélise et y mit un baiser. Mélise ajouta, parlant si bas qu'il eut peine à l'entendre :

« Je vous ai vu plus d'une fois en rêve, à côté de mon Roger et vos sourires se ressemblaient. »

Il y eut un silence, pendant lequel on put ouïr les voix de Mme Éliane et de ses deux enfants, réunis dans l'oratoire voisin. La lèvre du More était froide et tremblait.

« Votre père, Mélise, demanda-t-il encore, en sait-il plus long que vous?

— Mon père, répondit la jeune fille, n'a jamais pénétré jusqu'ici.

— Et quelle idée vous êtes-vous formée de cette chambre mystérieuse? »

Mélise hésita.

« Elle doit contenir un mensonge, répliqua-t-elle enfin, puisque le conseiller Renaud de Saint-Venant et Mathieu Barnabi, le médecin, sont maîtres du secret. Mais, sur mon salut éternel, Mme Éliane est une sainte!

— Ma fille, dit le More qui se redressa, vous m'avez servi et vous serez récompensée. Ne désespérez point. Cette nuit, notre sort à tous se joue, et le soleil de demain éclairera des choses auxquelles nul ne s'attend. Peut-être échangeons-nous ici de suprêmes paroles, peut-être ne me reverrez-vous plus en ce monde....

— Que voulez-vous dire, seigneur? l'interrompit Mélise effrayée.

— Quoi qu'il arrive, prononça lentement le More, au lieu de répondre, ne craignez rien pour Mme la comtesse de Pardaillan. Il y eut en tout ceci un premier coupable qui a bien souffert déjà, mais qui, sans doute, ne souffrit point encore assez. Celui-là seul sera puni. Allez en paix, ma fille, vous ne pouvez plus rien désormais. Souvenez-vous de moi, et priez pour moi, quand vous serez la femme du comte de Pardaillan! »

Mélise resta un instant sans voix ni souffle.

Puis, d'un mouvement rapide, et avant que don

Estéban pût la prévenir, elle prit sa main et la baisa.

« J'ai foi en vous, dit-elle, même quand vous promettez l'impossible ! »

L'instant d'après, le More était seul.

Il resta une minute les bras croisés sur la poitrine.

La voix de la comtesse, qui fut entendue dans le silence, le fit violemment tressaillir.

La comtesse disait :

« Mes enfants ! mes enfants ! »

Et il y eut un bruit de baisers.

La tête d'Estéban s'inclina.

« Je suis ici pour épier, pensa-t-il, pour savoir ! le doute est mon martyre. J'écoute, je regarde. Il m'est arrivé de voir le mal, puis le bien. Le doute est resté : cruel supplice ! Pendant ce long, pendant ce terrible voyage, que de craintes et que d'espoirs ! Et chose étrange ! dans la réalité, rien ! rien de ce que je craignais ! rien de ce que j'espérais ! J'avais peur de la pauvreté pour elle, elle est plus riche qu'une reine, j'avais espoir d'un deuil reconnaissant et fidèle, elle a oublié. Quand j'ai vu cela, quand j'ai vu la femme ambitieuse, ressuscitant son mari mort pour acquérir, puis pour conserver un immense héritage, mon cœur s'est soulevé. Un instant, j'ai cru voir un crime, mêlé à ce froid calcul. Mon indignation n'a pas augmenté. Le crime n'existait pas : que m'importe? Pour moi le

crime n'était pas là : le crime, c'est le calcul et son effrayante froideur....

— Quoique vous puissiez voir, quoi que vous apprenniez demain, car c'est demain, disait en ce moment Mme Éliane, c'est aujourd'hui, hélas ! c'est dans quelques heures, oh ! mes enfants, mes enfants, n'accusez jamais votre mère ! Tout ce que votre mère a fait, c'était pour vous ! »

Le More eut un rire amer.

« Ses enfants ! murmura-t-il. Ses enfants ! Rien, rien pour l'amour de sa jeunesse ! Les enfants toujours, moi jamais ! »

Il s'interrompit et se demanda :

« Suis-je aussi jaloux de ses enfants à présent?

— Mère, dit Pola comme si elle eût arrêté une parole suspendue aux lèvres de Mme Éliane, nous ne voulons pas que tu te justifies devant nous. »

Estéban prêtait l'oreille, il attendait la voix de Roger.

Roger était chargé de savoir. C'était lui-même, le More qui avait dit à Roger : rapportez-moi la vérité, si vous voulez être heureux.

La voix de Roger s'éleva :

« Madame, dit-il, ma mère adorée et respectée, si vous essayez de vous défendre, je vous fermerai la bouche avec mes baisers. »

Les deux mains d'Estéban se tendirent, tremblantes vers la cloison.

« Bien, enfant! murmura-t-il. Tu viens de parler comme un gentilhomme! »

Pola s'écria :

« Mon frère, merci! Oh! comme je vais t'aimer! »

Une larme coula sur la joue basanée du More.

Il se laissa tomber, faible, dans un fauteuil.

« Qu'ai-je fait, pensa-t-il, tandis que sa main fiévreuse tourmentait son front. J'ai été, dans le premier moment, un juge sévère, implacable! J'ai cru à tout, même aux calomnies de mes plus mortels ennemis! et j'ai servi leurs desseins! et je me suis fait leur complice! J'éprouvais une volupté terrible à me venger. De quoi? à frapper... qui? moi-même!

« Car elle est mon cœur! reprit-il en se couvrant le visage de ses mains. Je me suis conduit comme si je haïssais. Fou, misérable fou! Et j'aime, j'aime passionnément! d'un amour rajeuni par l'absence, et plus ardent, oui, plus ardent mille fois qu'aux jours du bonheur! »

Il se leva et marcha doucement vers la cloison qui le séparait de l'oratoire.

« Soyez bénis tous deux, disait en ce moment Éliane, mon fils et ma fille! Roger, tu as le regard franc et vaillant de ton père; s'il t'entendait, ton père t'approuverait, car j'étais une femme heureuse et bien-aimée! »

Estéban mit son œil à la fente de la cloison.

Il vit un tableau triste, mais charmant. La lumière

des lampes éclairait vivement un groupe, placé juste en face de lui : Éliane assise dans un fauteuil, devant son prie-Dieu : Roger et sa sœur agenouillés à ses pieds, les mains dans ses mains et réunissant sous son regard leurs deux têtes souriantes : car la jeunesse s'obstine dans l'espoir, et ils étaient tout entiers à la félicité de l'heure présente.

Mme Éliane, au contraire, avait au front une pâleur désolée, ses yeux étaient fatigués de pleurer, mais comment dire cela? Au-dessus de sa détresse surnageait une immense joie.

Toute son âme était dans ses yeux, reposés avec une sorte d'extase sur son fils et sur sa fille.

Elle portait une robe de velours noir qui faisait ressortir la neigeuse blancheur de ses épaules, sur lesquelles tombaient en désordre les masses opulentes de sa chevelure.

Elle était belle à un point qui ne se peut dire : belle de tout son désespoir et de toute son allégresse.

Estéban la regarda longuement et, tandis qu'il la regardait son souffle s'embarrassait dans sa poitrine.

« J'étais une femme heureuse et bien-aimée ! répéta-t-il en lui-même. Elle a dit cela : que cela soit son salut! »

Éliane en cet instant ouvrait la bouche pour parler. Le More se rejeta en arrière.

« Je ne veux rien savoir davantage, ajouta-t-il en s'éloignant. Si elle a péché c'est affaire à Dieu de la juger. Moi, voici quinze ans, j'ai écrit, j'ai signé vis-à-vis d'elle la promesse de me tuer. J'ai manqué à ma promesse, et, au lieu de lui venir en aide, j'ai aiguisé l'arme qui la devait frapper. Elle a dit cela : j'étais une femme heureuse et bien aimée. Mon devoir est tracé; après quinze ans, je ferai honneur à mon seing, et ma mort lui sera plus profitable que ma vie ! »

Il entra d'un pas résolu dans la chambre ouverte, désignée par Mélise, et d'où sortait une pâle lueur.

Mais à peine fut-il sur le seuil qu'il recula, pris d'un serrement de cœur.

Cette chambre était un tombeau. Les murailles tendues de noir absorbaient les rayons faibles de la lampe, posée sur une sorte d'autel où était un christ d'ivoire, soutenu par une croix d'ébène. L'ameublement ressemblait aux tentures. Dans l'alcôve qui faisait face à la porte par où s'introduisait Estéban, il y avait deux lits : l'un vide et dont la couverture faite attendait son hôte habituel, l'autre contenant un corps dont le visage était couvert d'un voile noir.

L'émotion d'Estéban se glaça devant cet aspect. Un roid sourire vint à sa lèvre, tandis qu'il murmurait :

« Deuil fastueux et menteur. Une douleur sincère aurait-elle dormi quinze ans côte à côte avec cette supercherie? »

Il entra. Désormais, sa physionomie était sombre et dure. Il traversa la chambre d'un pas lent, et s'arrêta entre les deux lits.

« Que peut-elle dire à Dieu ? » pensa-t-il en passant devant le crucifix.

Puis, regardant le corps couché, il ajouta :

« Me voici donc ! voici Pol de Güezevern arrivé au comble de ses vœux et devenu comte de Pardaillan ! Misère humaine ! j'ai passé ma jeunesse entière, ma jeunesse heureuse, à souhaiter ce titre et ce nom.... Mais, voyons, suis-je un simple mannequin ou suis-je un vrai cadavre ? »

Il se pencha au-dessus du lit ; la lampe n'envoyait au masque noir qui sortait des couvertures que de vagues et insuffisants reflets. Aucun trait saillant ne repoussait la soie plate du voile. Estéban hésita, puis, avec une sorte d'horreur, il toucha le masque. Il sentit sous la soie quelque chose de rugueux et de dur qui n'était point un visage.

« Un mannequin ! dit-il. Une tromperie aussi effrontée que lugubre ! »

Il fit un pas pour s'éloigner ; mais il se ravisa et souleva le drap d'une main frémissante.

La parole s'arrêta dans sa gorge, et le sang se retira de son cœur. Quand ses lèvres s'agitèrent enfin, il exhala ces mots comme une plainte :

« Et c'est elle qui a fait cela ! Le corps d'un homme ! Qui est cet homme ? »

Sa main qui tremblait violemment arracha le masque; il demeura frappé de stupeur à la vue de l'effroyable mutilation opérée autrefois par le recruteur don Ramon. Le voile retomba, la couverture fut replacée et le More répéta, sans savoir qu'il parlait :

« Qui est cet homme? »

En ce moment, un bruit soudain se fit entendre dans l'oratoire où parlait une voix qui n'appartenait ni à la comtesse Éliane, ni à Roger, ni à Pola.

L'oratoire, de même que la première chambre où Estéban et Mélise s'étaient d'abord introduits, communiquait avec le réduit en deuil, qui avait en outre une troisième porte, ouverte entre les deux lits, au fond de l'alcôve.

Estéban, réveillé de cette sorte de torpeur où l'avait plongé ce qu'il venait de voir, s'élança vers l'issue qui donnait sur l'oratoire, mais cette issue, recouverte par une draperie noire comme tout le reste de l'appartement, était hermétiquement close. Son regard ne trouva aucune fissure par où se glisser.

Il repassa le seuil et revint dans la chambre d'entrée dont la cloison nue était en quelque sorte percée à jour.

Son premier regard lui montra la scène bien changée.

Pola de Pardaillan et son frère avaient quitté l'oratoire. La comtesse Éliane était seule avec un homme dont la vue mit un éclair dans l'œil d'Estéban.

C'était le rôdeur nocturne, le passant au manteau de couleur sombre, rencontré naguère dans l'unique rue du hameau de Pardaillan, l'homme qui avait essayé de se cacher dans l'ombre d'une porte, lors du passage de nos trois cavaliers et à qui le More avait dit :

« Bonsoir, monsieur le conseiller. »

C'était l'ancien écuyer de Mme la duchesse de Vendôme, le doux, le rose Renaud de Saint-Venant.

XIX

RENAUD DE SAINT-VENANT.

Pendant que le More essayait de sonder les mystères de la chambre du deuil et trouvait au fond une énigme nouvelle, plus insoluble que toutes les autres énigmes posées en travers de son chemin depuis qu'il avait passé la frontière de France, Mme Éliane oubliait, entre ses deux enfants chéris, les tristesses du présent, les menaces de l'avenir.

C'était une heure de répit, une heure de joie, la seule qu'elle eût savourée depuis qu'elle était comtesse de Pardaillan. A voir ce jeune homme si fier, si vaillant, si tendre, qui était son fils, cette enfant si douce et si belle, qui était sa fille, le cœur de la pauvre mère s'extasiait en une allégresse profonde. Elle vivait la mi-

nute présente avec une avidité passionnée, fermant volontairement les yeux, et rejetant à la fois hors de son cœur toutes les amertumes de la veille, toutes les angoisses du lendemain.

Elle n'accueillait qu'une seule pensée, la pensée qui la soutenait depuis huit jours ; le souvenir de la promesse de la reine.

La reine n'avait pu mentir. Il y avait entre elle et la reine un engagement sacré. Or, la reine possédait le pouvoir suprême. Un mot d'elle pouvait se placer comme un rempart infranchissable entre la pauvre Éliane et la cruelle victoire de ses ennemis.

Nous allons voir tout à l'heure qu'elle n'avait pas tort d'espérer, et que malgré la méchante intervention de Kaddour, le matou d'Anatolie, et du cat-fox écossais, les débris de l'ordre signé par Anne d'Autriche pouvaient encore servir à quelque chose. Cette nuit où nous avons laissé M. de Mazarin assis auprès du lit de la reine, avait eu un lendemain comme toutes les nuits.

Seulement, entre la bonne volonté de la reine, entre l'honnêteté commerciale de Mazarin qui avait fait avec Éliane un véritable marché à titre onéreux et le château de Pardaillan, il y avait loin.

En outre, tout le long du chemin, bien des obstacles se dressaient.

Et, tout autour du château, cette muraille d'assiégeants, commandés par M. le baron de Gondrin, lieutenant de roi, était une terrible barrière.

Kaddour et le cat-fox avaient dévoré le précieux parchemin sans songer à mal. Ici, nombre de gens l'eussent détruit de parti pris.

Vers trois heures du matin, alors que la mère et ses deux enfants, serrés l'un contre l'autre, échangeaient leurs meilleures caresses, on avait frappé doucement à l'une des portes de l'oratoire; non point celle qui était gardée par le chevalier Gaétan, placé en sentinelle dans le corridor.

Ce coquin de Mitraille était entré, la tête basse, le pas chancelant, comme un homme abêti par l'ivresse. De fait, il n'avait pas toute son intelligence, Mélise nous a expliqué cela, parce qu'il ne buvait que de l'eau depuis deux jours.

Il avait le regard éteint, la langue épaisse, la taille courbée.

Il s'approcha de Mme Éliane, et lui parla tout bas.

« Lui! s'écria-t-elle en se levant, à cette heure! et qui lui a ouvert les portes du château de Pardaillan?

— C'est moi, s'il plaît à madame la comtesse, répondit Mitraille avec un sourire important. Je sais ce que je sais, peut-être! Il m'a dit qu'il venait dans l'intérêt de madame la comtesse. »

Voyez-vous, cette petite Mélise avait raison de bout en bout. Les gens comme ce coquin de Mitraille perdent cent pour cent à boire de l'eau. Cela les grise.

Depuis huit jours, il défendait le château envers et contre tous; le roi serait venu à la tête de ses mous-

quetaires qu'il eût laissé le roi à la porte. Mais l'arrivée de Mme Éliane exagérant soudain l'idée de sa responsabilité, il avait fait abstinence imprudemment et sa pauvre tête n'y était plus. Nous ne prétendons pas l'excuser tout à fait, mais nous plaidons les circonstances atténuantes.

Mme Éliane renvoya précipitamment Roger et Pola, étonnés de son trouble. Dès qu'elle fut seule avec Mitraille, elle s'écria :

« Comment avez-vous osé introduire un pareil homme dans ma maison ? »

Le brave capitaine se gratta l'oreille.

« C'est bien vrai, dit-il, que je me suis souvent disputé avec madame la comtesse, parce qu'elle recevait ce même scélérat. Lui et son compère Matthieu Barnabi, cela fait une paire de Judas comme on n'en a pas vu depuis Hérode ! Mais j'ai réfléchi parce que j'ai la tête saine.... »

Il s'embarrassa dans une explication d'ivrogne qu'il termina ainsi en changeant de ton brusquement :

« Et, au fait, madame et maîtresse, je vais, si cela vous agrée, jeter le misérable et son ordre de la reine, à l'endroit le plus profond des douves, sanguedimoy ! et de grand cœur !

— Un ordre de la reine ! répéta Éliane dont la voix trembla. As-tu dit un ordre de la reine !

— C'est lui qui le dit, noble dame, répliqua Mitraille : un ordre de la reine, arrivé de Paris cette nuit-même.

Et, à propos de cela, il paraît que les choses ont bien changé, à Paris, depuis huit jours. Je n'ai pas beaucoup compris, et si j'avais bu la moindre des choses, je croirais que c'est le vin, mais.... »

La comtesse s'était levée.

« Qu'on l'introduise ! interrompit-elle.

— Alors, demanda Mitraille, vous ne voulez pas qu'on le jette dans le fossé?

— Qu'on l'introduise sur-le-champ ! »

Ce coquin de Mitraille salua, chancela et se retira, disant à part lui :

« Je l'aurais jeté, si vous aviez voulu, tête première. Et ça m'aurait fait grand plaisir. »

Ils ont des moments lucides.

Le conseiller Renaud de Saint-Venant entra, souriant et mielleux. Il marcha vers Éliane, les deux mains tendues.

« Se peut-il, madame la comtesse, dit-il, que vous ayez fait tout cela sans chercher mes conseils, sans même me prévenir ! Ne suis-je plus votre vieil ami et le plus sincèrement dévoué de vos serviteurs?

— Quel est cet ordre de la reine? demanda Éliane en lui désignant un siége.

— Vous devez le savoir mieux que moi, noble dame, puisque vous allâtes le chercher, cette nuit où vous me fîtes bâtonner par cet aventurier le More....

— Le More ! interrompit Éliane. Je n'ai jamais vu cet homme.

— Certes, certes, dit Saint-Venant, on n'a pas besoin de les voir. On leur fait tenir une cinquantaine de pistoles, et tout est dit. Mais ce brave capitaine Mitraille était avec le More, madame, et c'était là une grave imprudence : Mitraille est de vos gens.

— Je vous jure, s'écria Éliane, que j'ignore ce dont vous voulez me parler. Avez-vous en réalité, un ordre de la reine?

— Oui, bien chère dame : un ordre de la reine contre-signé par M. de Beauvais, lequel n'en signera point beaucoup d'autres, car il s'est passé d'étranges choses à Paris. Ce M. de Mazarin est un homme fort habile, et il paraît que les cardinaux ont la main à gouverner la France. M. le lieutenant de roi me disait tout à l'heure, car personne d'entre nous ne dort cette nuit, M. le baron de Gondrin me disait : si nous étions en Brie ou en Champagne, au lieu d'être dans le Rouergue, il ne nous resterait plus qu'à prendre nos jambes à notre cou.

— Quoi! demanda Mme Éliane. M. le baron de Gondrin se repent-il de la violence qu'il a exercée à mon égard?

— Non, point du tout, respectée dame, parce que nous sommes dans le Rouergue, au lieu d'être en Champagne ou en Brie. Il faut à tout le moins cinq bonnes journées pour venir de Paris jusqu'ici, au train de voyage : nous en avons mis sept et nous avions des relais. Les routes ont, Dieu merci, tant de fondrières!

« M. le baron de Gondrin-Montespan estime qu'il a encore quarante-huit heures pour prouver aux gens du Parlement que vous possédez l'héritage de Pardaillan par suite d'une très-hardie et très-ingénieuse supercherie. Les gens du Parlement et M. le baron n'en demandent pas davantage. Une fois ceci prouvé, et vous savez mieux que personne si la preuve est malaisée à parfaire, M. le baron est à l'abri. Le gouvernement aura beau changer, la reine aura beau défiler sa guirlande de ministres comme un chapelet de noix, rien n'y fera : M. de Gondrin sera héritier de par la loi, et de par la loi, vous, respectée dame, vous serez ruinée, perdue, deshonorée. Je suppose que j'ai parlé clairement? »

Mme Éliane était très-pâle, mais non point abattue. Elle regardait le conseiller en face.

« Oui, dit-elle, vous avez parlé clairement. J'ai péché, puisque Dieu a commandé de ne point mentir. J'ai gardé mon mari mort dans son lit, comme je gardais son souvenir vivant dans mon cœur, mais j'ai menti. Quel marché venez-vous me proposer? »

Le conseiller Renaud de Saint-Venant tressaillit en ce moment, et tourna la tête avec vivacité vers la cloison qui séparait l'oratoire de la chambre en deuil.

« J'ai entendu du bruit, » murmura-t-il.

Éliane sourit doucement.

« Les morts sont immobiles, dit-elle, et ne parlent

point. Nul ne peut entrer dans la retraite où j'ai enseveli mon secret. Nul, jusqu'à demain ! »

Le conseiller prêta l'oreille un instant encore. On n'entendait plus rien. Il reprit avec un reste de défiance :

« Puisque j'ai bien pénétré jusqu'ici, M. de Gondrin pourrait faire de même, et il est le plus fort.

— N'êtes-vous point ici dans ses intérêts? demanda Eliane amèrement.

— Non, répondit Saint-Venant de sa voix la plus mielleuse, je suis ici dans les vôtres, respectée dame. Ah ! si vous aviez eu confiance en moi !... et je suis ici dans mes intérêts, aussi, un peu. »

La comtesse laissa échapper un geste de profonde fatigue et prononça tout bas :

« Cet ordre de la reine, l'avez-vous? Quel est-il? combien voulez-vous me le vendre? »

Le conseiller prit seulement alors le siége qu'on lui avait offert, et ce ne fut point sans lancer une cauteleuse œillade vers la partie de la cloison où le bruit s'était fait entendre.

Si cette œillade avait eu le pouvoir de percer la cloison, un autre regard, ardent et avide, eût croisé celui du conseiller et l'aurait fait muet comme une pierre.

Don Estéban était de nouveau à son poste d'observation.

Saint-Venant dit en rapprochant son siége :

« Nous avons le temps, respectée dame, et il est bon que notre explication soit complète. Je vais rester ici votre ami et votre serviteur ou me retirer votre ennemi. Or, dans ce dernier cas, vous êtes perdue sans ressource. Soyez donc attentive, je vous prie, et raisonnons, comme il convient entre gens sages. Vous avez un jour risqué votre réputation pour sauver la réputation et la vie de la reine; c'était fort adroit; mais les reines oublient. Par mon patron, madame! n'y aurait-il point moyen de voir ce qui se passe dans la chambre voisine? j'ai entendu un souffle : j'en suis sûr!

— Les morts n'ont plus de souffle! prononça lentement Mme Éliane: voyez si ma respiration n'est pas égale et tranquille au moment où elle devrait faire éclater ma poitrine. J'ai déjà le calme des gens qui vont mourir. »

Saint-Venant prit la lampe et ouvrit la porte qui donnait sur la chambre du deuil. Il disparut pour un quart de minute et revint précipitamment. Il était tout blême.

« Je n'ai rien vu, grommela-t-il. Je n'aime pas être seul là dedans. Respectée dame, voici votre situation en deux mots: elle n'est pas avantageuse. Vous êtes bloquée dans ce château avec un soin minutieux, je vous prie de le croire. C'est moi qui ai pris toutes les mesures : elles sont bien prises.

« Nous avons avec nous une armée d'archers, venus

de Rodez, de Milhau, de Sainte-Affrique et de partout. Mon compère et ami M. de Gondrin-Montespan est le favori de M. de Beaufort, qui passe encore, dans ce pays reculé, pour être le favori de Mme la reine. Cela nous suffit amplement : on lui obéit comme au messie. Je suppose bien que vous avez des intelligences au dehors, car vous êtes une femme très-avisée, et j'ai rencontré cette nuit, après l'orage, trois cavaliers que j'ai cru reconnaître pour n'être point des amis de M. le baron, mais il faudrait des ailes à qui voudrait forcer notre blocus. Mort de moi ! comme disait ce pauvre beau Guezevern, nous avons un luxe de sentinelles à défier feu le chevalier Bayard, sans peur et sans reproche.

« Vos trois amis, fussent-ils sorciers, seraient égorgés vingt fois avant de franchir nos lignes. Et quand ils les franchiraient par impossible, voyez la belle victoire ! Pourraient-ils vous protéger contre la force réunie à la loi ? car nous sommes la loi, bien-aimée dame. Il ne s'agit pas d'une attaque de soudards : nous avons avec nous un président à mortier, des conseillers, tous les baillis de la province, tous les sénéchaux, tous les prévôts, tous les gens tenant parlements et présidiaux, plus des procureurs, plus des avocats, plus des recors jurés, des huissiers, des archers, — et encore des gentilshommes, madame, et encore des bourgeois ! N'est-ce point assez ? Non. Nous avons aussi des dames. Ah ! c'est une affaire bien menée !

« Nous avons annoncé le spectacle à son de trompe, le grand spectacle de la reine Artémise, convaincue d'avoir assassiné son roi Mausole. C'est curieux, cela. Les spectateurs sont arrivés en foule. A l'heure où je vous parle, outre la cohue qui remplit votre auberge du *Tourne-Bride* et toutes les masures de votre hameau de Pardaillan, toutes ! il y a des gens campés dans la forêt, comme s'il s'agissait d'un pieux pèlerinage, et les routes qui conduisent à votre château, du nord, du midi, du levant et de l'occident, sont encombrées de voyageurs qui se pressent, qui se poussent pour voir la plus belle fête qu'on puisse offrir à la méchanceté des hommes : la ruine, la ruine violente, complète, honteuse d'une personne qu'on jalousait hier. Car vous aviez beau être bonne, madame, généreuse, secourable, sachez cela, il y avait une terrible dose de haine dans l'amour qu'on vous portait.

« Vous étiez si riche, et vous aviez été pauvre ! Vous étiez une parvenue. Il ne faut jamais chanceler quand on est parvenu. Chacun se vantera demain de vous avoir abhorrée d'instinct et sans savoir ; chacun se vengera de vous avoir chérie. Rien, entendez-vous, rien ne peut vous donner une idée de ce qui se passera demain au château de Pardaillan : ce sera hideux, mortel, terrible ; c'est moi qui vous le dis, moi qui ai tout préparé. Sur ma parole, j'ai grand'pitié de vous ! »

Jusqu'alors, Mme Eliane avait écouté immobile et muette. Ici, un éclair de courroux s'alluma dans ses

beaux yeux; mais cet éclair s'éteignit dans ses larmes. Elle murmura :

« Mes enfants ! mes pauvres enfants !

— C'est juste, fit Renaud de Saint-Venant, qui retrouva son méchant sourire, banni par la menace de ses dernières paroles. Ils sont deux maintenant.... et nous allons parler tout à l'heure de mon filleul. Je ne sais pas si vous me croirez, madame, quand je vais vous dire que, malgré les apparences, je suis toujours resté votre sincère ami. »

Éliane fit un geste d'horreur. Renaud répéta en appuyant sur les mots :

« Votre ami dévoué, votre seul ami, je vais vous le prouver. Il est en mon pouvoir de changer votre détresse en triomphe : je viens vous proposer le salut. »

Cette ouverture ne releva point la paupière mouillée de Mme Éliane. Elle connaissait Renaud de Saint-Venant. Celui-ci continua :

« Vous ne me croyez pas? Je m'y attendais. Depuis quinze ans, votre malheur est de n'avoir point eu confiance en moi. J'espère, cependant, vous convaincre d'un mot : je vais vous remettre l'ordre de la reine. »

La comtesse se leva toute droite. Elle tremblait, mais ses yeux ranimés brûlèrent.

« Sur ma foi, murmura Renaud qui la regarda étonné : vous êtes plus belle que votre fille, madame ! »

Il y avait un autre regard qui dévorait cette merveil-

leuse beauté sur laquelle les années avaient passé comme la caresse du temps au front des chefs-d'œuvre de la statuaire antique.

Il y avait une autre voix qui balbutiait, jaillissant d'un cœur ému jusqu'au transport :

« Qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! et comme elle a souffert !

— Et quelle fortune voulez-vous que je vous donne pour acheter cet ordre? demanda Éliane.

— Il faut d'abord, répondit le conseiller, que vous examiniez l'objet à vendre : l'ordre est parfaitement en règle et tel que vous l'avez demandé. »

Tout en parlant, il avait déplié un large parchemin, touché au sceau royal et absolument semblable à celui que ce facétieux Kaddour et le chat-renard d'Écosse avaient détruit dans leurs ébats. Il n'y avait ici nulle supercherie : ce parchemin était sincère et véritable. M. de Mazarin, toujours soigneux, le lendemain de la scène que nous avons racontée, était entré le premier dans la chambre de la reine régente qu'il avait quittée le dernier. Tout en causant avec Anne de choses très-importantes, car ils préparaient le coup d'État qui allait rendre si brusquement le pouvoir aux créatures de Richelieu, le cardinal avait été offusqué par la vue de plusieurs lambeaux de parchemin épars sur le carreau. Il aimait la propreté minutieusement ; il fit d'abord le ménage, ramassant une à une ces bribes, puis il tomba par hasard sur un lambeau plus grand qui, malgré le

travail consciencieux des dents de Kaddour, laissait lire encore quelques mots du protocole royal.

La mémoire lui revint aussitôt. Ce parchemin avait coûté cent mille livres, en définitive. M. de Mazarin savait que le compétiteur de la comtesse de Pardaillan était M. de Gondrin, nommé lieutenant de roi sans sa participation et créature du duc de Beaufort, qui était sa bête noire. Il s'assit, libella un nouvel ordre, et le fit signer à la reine, après quoi, il envoya le parchemin scellé à la demeure de Mme Éliane.

Le message arriva une heure ou deux après le départ de cette dernière. Elle avait laissé des ordres précis. Le parchemin lui fut expédié par exprès au château de Pardaillan.

« Seulement, respectée dame, poursuivit le conseiller de Saint-Venant, après lui avoir raconté tout cela, ou du moins ce qu'il en savait : rien n'entre au château de Pardaillan et rien n'en sort. M. de Gondrin a bien voulu me nommer généralissime du siége, et je vous jure que je fais bonne garde, non point pour lui, mais pour moi.... où plutôt pour vous, car je ne séparerai vos intérêts des miens propres qu'à la dernière extrémité.

« Je fais aussi un peu le blocus autour de M. le lieutenant de roi. Si l'ordre était tombé dans ses mains, tout était perdu. Il est tombé dans les miennes, et vous voyez que je l'apporte fidèlement. Grâce à ce bon office, j'espère que nous allons enfin nous entendre.

— Je vous ai déjà demandé, dit Éliane, le prix que vous exigiez; je ne marchanderai pas.

— Tant mieux pour vous, belle dame, répliqua Renaud, car la nuit passe, et discuter serait désormais hors de saison. Nous allons parler franc, s'il vous plaît. M. le baron de Gondrin m'a offert une somme assez ronde. Quand il saura que j'ai l'ordre du roi, il doublera la somme, il la triplera, il la décuplera, si je veux. Ce n'est donc pas l'argent qui me tient. Je vous ai aimée bien ardemment, Éliane! »

La comtesse tressaillit à ce nom, lancé avec une doucereuse effronterie. On n'entendait plus aucun bruit derrière la cloison.

« Mais, reprit le conseiller, si nous faisons usage de l'ordre de la reine pour disperser cette nuée de corbeaux, il sera bon de laisser vivre encore quelque temps M. le comte, afin de saisir une opportunité de l'enterrer sans scandale. Or, me voilà qui prends de l'âge, et je ne puis beaucoup attendre. Je m'en tiens, pour ce qui est du mariage, à notre chère Pola, que vous m'avez déjà refusée.

— Son frère est là, maintenant! interrompit Mme Éliane.

— Son frère n'y doit point rester! prononça durement Renaud. J'ai plus d'une mission en ce pays de Rouergue, respectée dame: M. le maréchal de la Meilleraye m'a chargé de saisir, partout où je le trouverais, le rebelle Gaétan de Saint-Preuil, qui est, je crois, mon

rival auprès de Melle de Pardaillan. Demain, le chevalier Gaétan et le page Roger partiront pour Paris sous bonne escorte : ils auront fait tous deux un beau rêve. »

XX

L'ALCOVE.

La comtesse Éliane regarda Saint-Venant en face.

« Vous me prendrez mon fils ! dit-elle d'une voix brève et basse.

— Il ne lui sera point fait de mal, répliqua le conseiller.

— Et vous me demandez ma fille? ajouta la comtesse.

— Votre fille, madame, si elle devient ma femme, sera, un jour à venir, la comtesse de Pardaillan. Songez que je sacrifie M. le baron de Gondrin, que j'ai le Parlement pour moi, et que Pol de Guezevern, qui vit pour vous, qui écrit par votre main, peut faire un testament avant de mourir pour tout de bon. »

Éliane s'assit.

« Et si je vous abandonne de la sorte mon fils et ma fille, demanda-t-elle froidement, me délivrerez-vous l'ordre de la reine?

— Oh que nenni! répliqua le conseiller en riant. Vos beaux yeux ne savent point cacher votre pensée. Si vous teniez une fois l'ordre de la reine, je serais un bien petit compagnon. Réfléchissez, ma belle dame : au moment que vous acceptez mes conditions, je deviens plus intéressé que personne au bien de *notre* maison; en conséquence, je dois rester dépositaire de l'arme qui est notre sauvegarde commune. Revenez à des pensées plus raisonnables, et stipulez plutôt en faveur de votre fils. Je ne suis point méchant, vous le savez, et, à cet égard, je suis prêt à vous concéder tout ce qui est compatible avec la prudence.

Renaud s'assit à son tour. Il croyait la bataille gagnée, d'autant mieux que Mme Éliane avait mis ses deux mains convulsivement crispées sur son visage couvert de pâleur. C'est ainsi que les femmes capitulent d'ordinaire.

« Voyons, respectée dame, reprit Renaud, ce jeune garçon est mon filleul, après tout. Voulez-vous que je lui donne mon nom, au lieu de celui qu'il perd? Chacun peut avoir commis un péché de jeunesse. Je lui assurerai dix mille livres de pension, je lui achèterai une lieutenance. Par la corbleu! ce pauvre chevalier Gaétan voudrait bien coucher dans de pareils draps!

Mais, pour celui-là, son compte est réglé. Voyons, belle dame, décidez-vous, j'ai hâte. »

Il attendit un instant la réponse de la comtesse. Comme il allait reprendre la parole, Mme Éliane répondit enfin très-bas et d'une voix brisée :

« Monsieur de Saint-Venant, je vous prie de vous retirer.

— Comment ! s'écria le conseiller, demandez-vous à réfléchir à cette heure ? »

Elle se découvrit le visage et Renaud recula devant son regard.

« Je ne demande pas à réfléchir, prononça-t-elle avec lenteur. Je vous refuse la main de ma fille, aujourd'hui comme hier, et je ne veux pas vous livrer mon fils.

— Ah ! ah ! fit le conseiller, qui se mit sur ses pieds, c'est la guerre alors ! Vous êtes brave, ma noble dame ! vous allez affronter la justice dans cette chambre où abondent si bien les preuves de votre mensonge.... de votre crime ! vous allez paraître devant vos juges sans défense, sans excuse, sans espoir !

— Sans espoir ! répéta Éliane d'une voix morne. Car je n'espère plus même en Dieu ! J'ai péché, il faut que je sois punie. Je vois cela clairement par la folie de ma propre conduite. Si, tout à l'heure, j'avais gardé mon fils près de moi, si j'avais caché mon fils derrière une de ces draperies.... Vous tressaillez.... j'étais sauvée : il est brave comme un lion, aussi brave que vous êtes

lâche ; il vous eût arraché cet ordre avec la vie.... car vous avez mérité de mourir, Renaud de Saint-Venant, et à cette heure suprême où l'âme se détache des choses de ce monde, je vous le dis : vous ne jouirez pas longtemps du fruit de votre infamie.

— C'est affaire entre la Providence et moi, belle dame, répondit le conseiller en ricanant: j'aime mieux, à cette heure, la main de la Providence que l'épée de mon cher filleul. Une fois, deux fois, est-ce votre dernier mot ? trois fois....

— Je vous ordonne de sortir! commanda Éliane, qui se redressa de toute sa hauteur.

— Vous allez vous tuer ! balbutia Saint-Venant; je vous devine.

— Vous l'avez dit, répliqua Éliane, je vais me tuer; sortez ! »

Saint-Venant se dirigea vers la porte en murmurant :

« J'ai fait ce que j'ai pu. Chacun pour soi en ce monde. Voici vingt ans que je travaille, et je ne puis tout perdre pour une lubie de femme. Par la messe! je n'ai que le temps d'arranger mes affaires d'un autre côté. Respectée dame, vous n'avez à accuser que vous-même ; j'avais pour vous un dévouement chevaleresque.... »

Sa phrase s'acheva de l'autre côté de la porte.

Les bras de la comtesse tombèrent le long de son corps.

Elle resta longtemps ainsi, immobile, anéantie.

En vérité, il y avait du vrai dans ce qu'Éliane avait dit : Dieu l'abandonnait moins qu'elle ne s'abandonnait elle-même. Sa force d'âme d'autrefois succombait sous le poids d'un sentiment qui ressemblait à un remords. Elle avait menti. Le mensonge l'écrasait à cette heure où elle aurait eu besoin de toute sa vaillance.

Il ne lui eût fallu qu'une épée contre cet homme qui était fort et hardi seulement devant les femmes. Elle était entourée d'épées. Un cri, un simple cri eût appelé Mitraille, qui rôdait, indécis et inquiet, dans le corridor intérieur, et Gaétan, toujours placé en sentinelle dans l'autre galerie.

Elle n'avait point poussé de cri; elle ne savait plus : elle était morte.

Un seul être au monde aurait pu venir à son secours, car celui-là n'avait pas besoin d'être averti; il était témoin, — mais celui-là ne voulait pas.

En sortant de l'oratoire, le conseiller heurta ce coquin de Mitraille, appuyé contre le mur et creusant sa cervelle vide pour savoir s'il avait bien ou mal fait d'introduire Saint-Venant auprès de sa dame. Celui-ci l'entraîna, disant :

« Que faites-vous là, capitaine? A votre poste, malheureux! Ne quittez pas la garde de la porte avant l'heure fixée pour la capitulation; et que personne n'entre, surtout!

— J'étais resté là, répondit Mitraille, pour être à

portée si Mme Éliane appelait. Vertubleu! monsieur le conseiller, ce n'est pas la confiance que j'ai en vous qui m'étouffe; et au moindre mot de Mme la comtesse, je vous aurais saigné comme un chapon!

— Capitaine, répliqua gravement Renaud, dans quelques heures, Mme la comtesse vous dira elle-même ce que j'ai fait pour elle, et vous vous repentirez de ces paroles que je vous pardonne de bon cœur. Allez à votre devoir et veillez. Moi, je n'ai pas encore achevé ma besogne de cette nuit. »

A ces derniers mots, il s'éloigna brusquement, laissant ce coquin de Mitraille l'homme du monde le plus embarrassé.

« J'ai la tête froide! se dit le bon garçon en grattant tour à tour ses deux oreilles jusqu'au sang. Je n'ai bu que de l'eau claire, ce qui est une condition excellente pour réfléchir avec fruit. Réfléchissons! Du diable s'il y a seulement un quart d'idée dans ma cervelle! Pourquoi ce damné conseiller reste-t-il au château? Dois-je aller prendre les ordres de Mme Éliane? Et s'il arrivait malheur au poste de la grande porte pendant cela? Sarpejeu, la soif que j'ai! J'étrangle! »

Il redescendit les escaliers la tête basse.

Nous savons que le conseiller Renaud de Saint-Venant avait ses entrées au château de Pardaillan depuis le jour où Mme Éliane en avait pris possession. La

veuve de Pol de Guezevern avait subi pendant quinze ans la domination de cet homme. Il connaissait parfaitement les corridors, les galeries, les passages secrets de l'immense et féodale demeure.

En quittant Mitraille, il reprit à grands pas le chemin qu'il venait de parcourir, traversa toute une longue suite de chambres inhabitées, et franchit en dernier lieu une porte donnant sur l'escalier en colimaçon qui conduisait à la poterne par où Mélise avait introduit ses trois fameuses épées : Roger, Gaétan et le More.

Pendant ce voyage, le conseiller avait médité profondément et s'était dit à plusieurs reprises :

« Après tout, je retomberai toujours sur mes pieds, et certainement M. le baron ne pourra se refuser à doubler la somme. »

Nous nous souvenons que la poterne s'ouvrait au fond même du ravin, servant de douve, qui séparait le château des bois de Pardaillan.

Renaud enleva les barres à tâtons, réfléchissant toujours, et fit tourner le massif battant, armé de fer, sur la rouille de ses gonds.

Il faisait encore nuit noire au fond du ravin, mais l'étroite bande de ciel qu'on apercevait entre les arbres et le rempart prenait déjà des teintes irisées.

Renaud approcha de ses lèvres un appeau de braconnier qui rendit à son souffle une note courte et basse.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis, dans le silence, un son pareil retentit faiblement au haut de la rampe.

On entendit, sur le rempart, le pas des sentinelles. L'une d'elles s'arrêta dans sa marche et dit :

« Les perdreaux chantent au mois de juillet cette année. »

Puis le silence régna de nouveau.

Après une minute, on aurait pu voir un mouvement parmi les broussailles qui tapissaient la rampe, et un caillou, brusquement dérangé, roula au fond du ravin.

« Qui vive ! » cria la sentinelle.

Il ne lui fut point répondu.

« Par la mort Dieu ! gronda le soldat, une perdrix ne buterait pas ainsi contre les roches. C'est au moins un lièvre ! »

Et il épaula son arbalète à chaîne.

Le carreau siffla. Un juron s'étouffa dans les buissons. L'instant d'après, M. le baron de Gondrin était auprès de Saint-Venant, qui le fit entrer par la poterne et referma le battant derrière lui.

« Sang du Christ ! gronda le lieutenant de roi, le drôle m'a enlevé un lopin de chair à l'épaule : un pouce plus bas, j'étais mort !

— Louons donc Dieu, dit Saint-Venant, et parlez bas, monsieur mon ami : j'ai ouï des pas tout à l'heure en passant au bout de la grande galerie. »

Gondrin s'assit sur une des marches de l'escalier tournant.

« Le cœur me manque.... murmura-t-il. »

— Il n'est pourtant pas l'heure de se reposer, monsieur mon ami, répliqua Renaud. Voici le jour qui va poindre. Si vous aviez eu confiance en moi, si vous aviez accepté pour vrai tout ce que je vous ai dit, cette mésaventure ne vous serait point arrivée.

— Par la morbleu! s'écria Gondrin en se levant, j'ai voulu voir par moi-même, et j'ai bien fait. Toute cette histoire est aussi invraisemblable qu'un conte à dormir debout. Quand on a l'honneur d'occuper la haute dignité que Mme la régente a bien voulu me confier, il ne faut point donner à rire de soi, mon camarade! »

Il faisait noir comme dans un four, c'est pourquoi M. le baron ne vit point l'effort que fit le conseiller pour réprimer un accès de moqueuse hilarité; il poursuivit :

« Ce cadavre empaillé, ce comte endormi comme une momie, depuis quinze ans, dans sa chambre close.... certes, l'audace des femmes n'a point de bornes; mais, pourtant, l'aventure me paraît un peu forte, et avant de convoquer cent témoins, hommes de guerre, magistrats, gentilshommes et gens du roi, j'ai voulu m'assurer par moi-même de la réalité du fait. Quand j'aurai vu par mes yeux, quand j'aurai touché de mon doigt, je serai plus à mon aise.

— Vous verrez donc par vos yeux, monsieur mon ami, dit Saint-Venant, et vous toucherez de votre doigt. Marchons! »

Ils montèrent. Quand ils eurent franchi la dernière marche de l'escalier et qu'ils furent arrivés à l'embouchure de la grande galerie, Saint-Venant serra vivement le bras du baron.

« Écoutez, dit-il, et voyez! »

Un pas se faisait entendre à l'autre bout de la galerie et bientôt on put voir, aux premières lueurs de l'aube, une fière et svelte silhouette passer devant une croisée.

« Qu'est cela? demanda le baron.

— Je ne sais, repartit Renaud. Il se passe cette nuit, au château, des choses que je ne peux point m'expliquer. Il faut se hâter et jouer serré. Venez, monsieur mon ami. »

Ils profitèrent du moment où le chevalier Gaétan tournait le dos dans sa promenade périodique et traversèrent la galerie à pas de loup, reprenant ensemble le chemin que le conseiller venait de parcourir tout seul.

Le conseiller s'arrêta dans l'une des chambres et battit le briquet. Une bougie allumée montra un lit, des siéges et une table où se trouvait tout ce qu'il faut pour écrire.

« Ceci était ma retraite, dit Renaud, au temps où j'étais l'ami de la maison. Veuillez prendre un siége, monsieur le baron. Il faut que nous ayons ici tous

deux un entretien qui sera court, je l'espère, mais qui est indispensable. Voici votre place. »

Il montra un siége au lieutenant de roi, et en prit un autre qui laissait entre eux toute la largeur de la table.

« Pourquoi ce retard? demanda Gondrin, qui, néanmoins, s'assit, et approcha le flambeau de son épaule pour examiner sa blessure.

— La plaie n'est, Dieu merci, qu'une bagatelle, monsieur mon ami, reprit Saint-Venant. Parlons de choses plus graves. Il est arrivé cette nuit des nouvelles de Paris.

— Ah! fit le baron. Bonnes?

— Pour les uns, oui; pour les autres, mauvaises. J'estime qu'il vous reste à peu près douze heures d'autorité.

— Comment! s'écria le baron qui voulut se lever.

— Restez assis, je vous supplie, dit froidement le conseiller en ouvrant les revers de son pourpoint pour prendre un pistolet de grande taille qu'il arma et qu'il déposa sur la table. »

M. de Gondrin le regarda, étonné, mais non pas effrayé. Il se rassit, disant :

« C'est donc une conversation sérieuse ?

— Du tout point, monsieur mon ami, répondit Saint-Venant. J'ai un trésor et je le garde, voilà tout. Mais je suis sûr qu'aucune difficulté ne peut surgir entre nous. Voilà le trésor. »

Il déplia le parchemin signé par la reine et le présenta ouvert au regard de Gondrin.

« Pouvez-vous lire d'où vous êtes? demanda-t-il.

— J'ai de bons yeux, répondit le baron. Qu'est-ce que ce diplôme? Ah! ah! s'interrompit-il, c'est le prix de la comédie de Rivière-le-Duc. Très-bien, et comment est-il en votre pouvoir?

— Il y est, dit seulement Saint-Venant.

— C'est juste. Après?

— Avec cela, Mme la comtesse de Pardaillan pouvait nous fermer à toute éternité les portes de sa maison.

— C'est juste, répéta Gondrin; vous avez essayé de le lui vendre; elle n'a pas voulu l'acheter.

— Je proteste.... commença Renaud.

— Moi aussi, l'interrompit Gondrin; je proteste que vous êtes un très-habile maraud, mon compère. Combien demandez-vous de cet ordre?

— Il me semble qu'en triplant notre marché?...

— Je double, c'est assez. »

Renaud lui montra du doigt l'écritoire.

« Nous n'avons pas le loisir de marchander, dit-il. Écrivez, signez, et que ce soit chose faite. »

Sans hésiter aucunement, M. de Gondrin écrivit et signa. Saint-Venant serra la cédule, remit son pistolet sous les revers de son pourpoint qu'il agrafa et dit :

« M. le comte de Pardaillan, achevons notre œuvre. »

Ayant mis ce titre et ce nom comme un double rem-

part entre lui et la colère possible de Gondrin, il reprit sa route en marchant le premier.

La route n'était pas longue désormais. En sortant de la chambre de Saint-Venant, ils s'engagèrent dans le corridor intérieur où naguère attendait et veillait ce coquin de Mitraille. La porte de l'oratoire donnait sur ce corridor. Le lieutenant de roi et le conseiller s'arrêtèrent à la porte suivante, dans la serrure de laquelle Saint-Venant introduisit une clef.

Il entra, suivi de son compagnon, et tous deux se trouvèrent dans la chambre à coucher de Mme Éliane, — la chambre du deuil. Ils s'étaient introduits par l'issue dérobée dont nous avons parlé déjà et qui s'ouvrait entre les deux lits, au fond de l'alcôve.

La lampe brûlait encore, mais elle était presque épuisée, et ses lueurs vacillantes communiquaient d'étranges mouvements aux objets. Ainsi, au moment où M. de Gondrin passait le seuil, il crut voir la draperie qui lui faisait face s'agiter et se refermer. Cette draperie séparait la chambre du deuil de la pièce d'entrée où Mélise avait amené d'abord don Estéban, le More.

La première pensée du lieutenant de roi fut qu'un homme venait de s'esquiver par cette issue. Il se retourna vers Saint-Venant, qui le suivait, pour lui exprimer cette crainte, mais Saint-Venant mit un doigt sur sa bouche.

« Mme Éliane est là, prononça-t-il très-bas en

montrant la cloison de l'oratoire. Elle est seule. Elle entendrait le moindre bruit. »

M. de Gondrin garda le silence. Ses yeux étonnés firent à deux ou trois reprises le tour de cette chambre lugubre comme un tombeau, et un frisson parcourut ses veines.

« Où est le comte? » balbutia-t-il.

Son regard venait de tomber sur le lit de droite, qui était vide.

« Ici, » répondit Saint-Venant, qui montra le lit de gauche.

Le baron ramena ses yeux vers la couche où le cadavre était étendu. Il tressaillit et recula d'un pas. La couverture laissait deviner les formes rigides du mort, dont le voile noir cachait le visage.

La lampe jeta un éclat fugitif.

Le voile noir dessina des traits vagues, et les membres immobiles eurent un fantastique balancement.

« Dieu vivant! pensa tout bas le lieutenant de roi, cette femme est brave!

— Toutes les femmes sont braves, répondit Saint-Venant. Voulez-vous toucher? »

M. de Gondrin ne répondit point.

« Voulez-vous voir? » ajouta Renaud.

Et comme le baron restait muet encore, Saint-Venant alla prendre sur la table la lampe mourante, et l'apporta dans l'alcôve où il la tint élevée au-dessus du lit du mort.—Le baron regarda— et le baron toucha.

Saint-Venant dit :

« Maintenant avez-vous encore des doutes? Ai-je bien gagné mon salaire? Oserez-vous, devant tous, mettre la main sur cette épaule inerte et défier ce cadavre de témoigner contre nous?

— Sortons, murmura M. de Gondrin au lieu de répliquer, je sais ce que je voulais savoir. »

Il repassa le seuil précipitamment.

La lampe jeta une grande lueur, pendant que Saint-Venant la replaçait sur la table, puis elle s'éteignit.

Au moment même où elle s'éteignait, Saint-Venant eut comme une vision. Il crut apercevoir entre les deux pans de la draperie qui fermait la chambre voisine une haute et pâle figure dont les yeux le regardaient avec d'ardentes prunelles.

Il s'enfuit. La chambre à coucher resta vide et plongée dans d'épaisses tenèbres, car les faibles rayons de l'aube ne pouvaient point encore percer la sombre étoffe des rideaux, pendant au devant des fenêtres.

Au milieu du silence qui régnait dans ces ténèbres, on put entendre à travers la cloison de l'oratoire la voix navrée de Mme Éliane qui sanglotait et qui priait.

Puis, après quelques minutes, un œil habitué à l'obscurité décroissante, car le crépuscule se faisait peu à peu, aurait deviné un mouvement de la draperie tombant en face de l'alcôve. Elle s'entr'ouvrit. Une ombre de haute taille, drapée dans un vêtement blanc, tra-

versa la chambre mortuaire sans bruit. Aux lueurs indécises qui combattaient les ténèbres, un objet mince et brillant comme un rasoir scintillait vaguement dans sa main.

L'ombre disparut dans l'alcôve d'où partirent des bruits étranges. On eût dit qu'une main sacrilége violait le repos du lit funéraire.

Quand le jour vainqueur, cependant, pénétra dans cette tombe, rien n'était changé dans l'apparence de l'alcôve, et le mort, voilé de noir, s'étendait toujours à la même place.

La septième heure avait tinté depuis longtemps. Il faisait grand jour. Quand la demie tinta, Mme Éliane appela ses serviteurs.

« Huit heures sonnant, dit-elle à Mitraille qui se présenta le premier, que les portes de mon château de Pardaillan soient grandes ouvertes. Neuf heures sonnant, que cette lettre soit remise à ma fille, celle-ci à mon fils, cette dernière à Sa Majesté la reine. Allez! et qu'il ne soit fait aucune résistance à M. le lieutenant de roi! »

XXI

QUATRE FLACONS DE VIN DE GUYENNE.

Huit heures sonnèrent, la grand'porte du château de Pardaillan roula sur ses gonds, livrant passage à tous ceux qui voulurent entrer, et Dieu sait que beaucoup eurent cette fantaisie. Depuis l'époque reculée de sa fondation, l'antique manoir n'avait probablement jamais vu pareille foule, ni pour obsèques, ni pour épousailles. Le pays entier s'était précipité vers cette maison depuis si longtemps close, où le plus étrange de tous les mystères allait être enfin dévoilé.

On ne saurait dire comment les choses s'apprennent et se répandent. La veille, tout le monde ignorait encore le mot de l'énigme; ce matin, chacun parlait, la

bouche ouverte, de la chambre du deuil et de ce qu'elle contenait.

Nul n'avait pénétré à l'intérieur du château, mais les secrets mûrs pour la divulgation éclatent d'eux-mêmes dans le vase qui les contient, et sont capables de percer les remparts les plus épais.

On disait la forme de cette chambre à coucher mortuaire, comment étaient disposées les tentures et de quelle façon les deux lits se coudoyaient dans l'alcôve, le lit où dormaient la vivante, le lit où reposait le défunt.

Et qui disait cela? des gens venus de Rodez, de Digne, et de plus loin; des gens qui arrivaient du Languedoc ou de la Guyenne; le lugubre drame avait fait explosion en quelque sorte. La curiosité passionnée de toute cette cohue qui avait la fièvre des tragédies judiciaires ne consistait déjà plus à savoir, mais à voir.

Les heures de la nuit avaient été fécondes outre mesure. Malgré l'orage qui laissait les torrents enflés et les chemins défoncés, toutes les routes avoisinant le château de Pardaillan, qu'elles vinssent du nord ou du sud, du levant ou bien du couchant, avaient vomi d'innombrables quantités de pèlerins. C'était une folie; on venait là comme à la grande foire du scandale sanglant: alors, comme aujourd'hui, le scandale et le sang avaient d'extravagantes vogues.

Il ne s'agissait plus, en vérité, d'un plus ou moins grand nombre de chalands pour maître Minou Chailhou

et son auberge du *Tourne-Bride ;* les maisons du village réunies n'auraient point pu contenir la dixième partie des enragés de spectacle. On campait aux alentours du château, dans le vallon, dans les gorges, en haut du mamelon ; vous eussiez dit, sauf le costume, et en tenant compte de l'absence des chameaux, l'inondation humaine qui baigne les sables de la Mecque au temps du pèlerinage.

C'étaient des familles entières, des hommes, des femmes et des enfants ; il y avait des mères qui apportaient le nouveau-né dans leurs bras. D'énormes chars amenaient des clans bourgeois, et quelques véhicules gothiques avaient l'honneur de voiturer les nobles couvées grouillant dans les gentilhommières du voisinage.

Tout cela, ne vous y trompez pas, était parfaitement exempt de mélancolie. Il n'y a rien de gai, au fond, comme les mélodrames. Ce serait à croire que le plus joyeux des mets est la détresse d'autrui. Tout cela riait, racontait, bavardait, se disputait, se battait, se réconciliait. Margou Chailhou était bien vieille, mais elle n'avait jamais vu une si aimable fête.

Au moment où la porte s'ouvrait, la foule fit irruption terriblement. Tout le monde voulait entrer à la fois. En vain les bourgeois prétendaient primer les paysans, en vain les gentilshommes prétendaient rejeter les bourgeois en arrière, les rangs furent un instant confondus et il y eut anarchie complète. Le niveau se faisait violemment parmi toutes ces curiosités chauffées

jusqu'à la démence, et l'avantage restait aux meilleurs poignets.

Une fois le pont-levis traversé, les vestibules et la salle des gardes furent envahis en un clin d'œil. Il n'y avait personne pour modérer l'invasion. Ce coquin de Mitraille s'était retiré tout de suite, après avoir exécuté les ordres de Mme la comtesse, et on l'avait entendu qui disait, en jetant les clefs à la volée :

« Maintenant, je n'ai plus besoin de ma sagesse. Tout est fini, et je vais boire! »

D'un temps, il se précipita vers l'office où il n'était point entré depuis quarante-huit heures.

En l'absence de Mitraille ce furent M. le lieutenant de roi, lui-même, et M. le conseiller Renaud de Saint-Venant qui firent la police. Ces deux hauts personnages étaient assistés du vénéré docteur Mathieu Barbani, lequel avait son utilité en pareille occurrence, car personne n'osait s'approcher de lui. On le fuyait comme si son respectable contact eût suffi à donner la peste; il tenait lieu de balustrade.

M. le lieutenant de roi était digne et fier, portant bien la haute fortune qu'il devait à la lanterne magique; M. le conseiller était souriant, séduisant, rose, frais, charmant, et faisant grand honneur au parlement de Paris. Autour d'eux, se pressait une véritable cohorte de gens du roi, grands et petits, depuis messieurs les baillifs et sénéchaux jusqu'aux greffiers en sabots des prévôtés villageoises.

M. le baron de Gondrin était là comme le soleil au milieu des astres inférieurs. Il portait un brillant costume de cour avec petit manteau, brodé sur toutes les coutures, et chapeau à plumail. Il éblouissait. Quand il fit un signe pour annoncer sa volonté de parler, le silence le plus profond s'établit dans la cohue.

« Messieurs et mesdames de la noblesse, dit-il, gens de la bourgeoisie et du peuple, nous sommes ici par la volonté de Mme la reine régente, agissant au nom de notre Sire, le roi Louis quatorzième, mineur d'âge : que Dieu protége Sa Majesté; nous venons accomplir un grand acte de justice, et....

« Messieurs et mesdames de la noblesse, gens de la bourgeoisie et du peuple, M. le conseiller, faisant près de ma personne office de sénéchal, aura la bonté de vous dire le reste. »

Renaud de Saint-Venant salua aussitôt avec beaucoup de grâce et prit la parole, pour expliquer en très-bons termes que cette expédition qui, au premier aspect, avait couleur guerrière, n'était en réalité qu'une commission rogatoire, soutenue par la force publique; commission rogatoire émanant du présidial de Rodez, sous l'autorité du parlement de Grenoble, les gens d'armes et officiers judiciaires n'étant là que pour prêter appui à la justice, en cas de résistance ouverte.

Il expliqua en outre comme quoi M. le lieutenant de roi, première autorité de la province, en l'absence du gouverneur, n'était là que pour donner à ce grand acte

d'équité la sanction royale. Ni M. de Gondrin ni sa maison ne devaient avoir aucune influence sur les décisions du tribunal délégué; cela d'autant plus que, par un curieux hasard, M. le baron de Gondrin se trouvait être la principale victime de la supercherie effrontée commise par la veuve de Guezevern, dite comtesse de Pardaillan.

Ici un effroyable tumulte s'éleva.

« Elle est donc veuve? s'écrièrent les uns.

— On disait qu'elle avait tué son mari! hurlèrent les autres.

— Est-ce vrai que sa fille est une bâtarde?

— Est-ce vrai qu'elle laissait son fils simple domestique chez M. de Vendôme?

— Verra-t-on le mannequin du faux comte?

— Lira-t-on toutes les fausses écritures qu'elle a signées?

— Elle était fière, pourtant, la misérable femme!

— Elle était riche!

— Ah! la justice de Dieu tarde, mais elle vient toujours! »

Il fallut un souverain geste de M. le lieutenant de roi pour imposer silence à la foule. Le conseiller reprit :

« Vous verrez tout. L'enquête se fera au grand jour. La justice, en ces sortes d'occurrences, ne repousse aucun témoin : nobles, bourgeois et vilains seront admis à constater les crimes, faux et dols de la veuve de Guezevern, dite comtesse de Pardaillan.

« Et en attendant, mes dignes amis, gardez le calme qui convient au rôle important que vous allez remplir en cette affaire. Le tribunal rogatoire va se constituer en la grande salle, sous la protection des gens du roi. Restez ici, soyez patients, votre attente ne sera point trompée. »

Les derniers mots de cette harangue furent couverts par une sauvage et lointaine rumeur : c'était la foule du dehors : tout un peuple de curieux qui n'avait pu trouver place sous les vestibules et qui s'agitait furieusement le long des glacis.

La foule du dedans désapprouva hautement cette manifestation et promit de faire bonne garde autour de la grande salle pendant les opérations préliminaires.

On avait dit à ces braves gens qu'ils avaient un rôle important : cela leur suffisait. On prend les chiens avec un os; on prend les hommes avec un rôle.

Les magistrats et officiers judiciaires se dirigèrent solennellement vers la grande salle.

Personne ne gêna leur prise de possession. Mitraille, exécutant à la lettre les ordres de la comtesse, avait fait retirer tous les serviteurs de Pardaillan.

Pendant que ces choses se passaient au rez-de-chaussée, le premier étage du château était complétement silencieux et désert.

Pas une âme n'avait encore franchi les marches du grand escalier.

La cohue attendait : elle voulait un spectacle bien fait, une représentation réussie.

Au premier étage, vous eussiez dit une place abandonnée, n'eût été le fracas qui venait d'en bas. Personne dans les corridors. Le chevalier Gaétan lui-même avait abandonné sa faction à la porte de la comtesse.

Il s'était réuni à Roger et à Pola, qui attendaient dans la chambre de Mélise. Les deux jeunes gens, et Mélise elle-même, étaient aux ordres de ce personnage étrange : le More, en qui chacun avait une superstitieuse confiance. Mais le More avait disparu.

Et il n'avait point laissé de direction à suivre.

Dans cette chambre de Mélise, nos personnages pouvaient entendre vaguement le bruit de l'invasion, mais ils ignoraient encore que les portes eussent été ouvertes. Un avis de Mme Éliane leur était parvenu, qui recommandait d'attendre et de s'abstenir.

Mélise ne s'abstenait jamais volontiers. On ne causait point amour dans cette pauvre chambre où l'inquiétude paralysait tous autres sentiments. Mélise s'offrit pour aller à la découverte et gagna tout d'un temps cette porte, derrière laquelle elle avait laissé le More. La porte était close, maintenant. Celle de Mme Éliane, donnant sur la même galerie, était fermée aussi. Et Mélise entendait bien mieux désormais ces clameurs du rez-de-chaussée dont elle commençait à deviner l'origine.

Elle s'élança vers la retraite de son père, qui était à

l'étage au-dessus, sans beaucoup d'espoir de l'y trouver. L'huis de ce coquin de Mitraille était grand ouvert, et Mélise put le voir, la tête renversée en arrière, debout au milieu de son réduit, avec le goulot d'une bouteille dans la bouche.

Cela lui donna bonne espérance.

« Hélas ! mignonne, dit le bon capitaine en la reconnaissant, si vous me voyez boire, c'est que tout est perdu !

— Qu'y a-t-il, père, qu'y a-t-il ! » demanda précipitamment la fillette.

Mitraille passa ses deux mains sur son front.

« Je n'en savais rien tout à l'heure, expliqua-t-il ; à présent il me semble que je devine. Mais, vive Dieu ! ce doit être une pitoyable erreur, car tout à l'heure j'étais à jeun, et maintenant j'ai dans l'estomac deux flacons de vin de Guyenne !

— Tant mieux ! père, tant mieux ! fit Mélise. Allez au troisième flacon, et vous verrez tout à fait clair. »

Le coquin de Mitraille n'eut pas honte de suivre un semblable conseil. Il but sa troisième pinte, et se redressa tout gaillard.

« Sanguedimoy ! s'écria-t-il, voilà de bonnes vendanges ! Je crois qu'il n'y a que toi d'avisée en cet univers, mignonne. Or çà, voyons à nos affaires. Nous sommes bien bas, mais il y a peut-être encore moyen de moyenner. »

Il raconta à Mélise ce qui venait de se passer, et prit

à la main les deux lettres que Mme Éliane lui avait ordonné de remettre à ses enfants sur le coup de neuf heures.

Mélise fit sauter le cachet de la première lettre, et lut à travers un éblouissement :

« Mon cher fils,

« Je suis innocente, mais Dieu ne m'a pas donné le courage de supporter la honte sous le regard de mes enfants bien-aimés. J'ai beaucoup souffert, beaucoup osé pour toi et pour ta sœur. Vous êtes deux fois les héritiers de Pardaillan par votre père et par votre mère. Mais la justice humaine, je le crains, ne décidera point en votre faveur.

« Mon fils, quelles que soient les apparences, ne condamne jamais ta mère. Si tu avais été comte, peut-être t'aurais-je défendu d'écouter la voix de ton cœur. Tu n'es plus qu'un soldat, donne ta main à celle que tu aimes : cette chère enfant, Mélise, me connaît mieux que toi ; elle t'apprendra à respecter ma mémoire.... »

Mélise essuya ses yeux troublés par les larmes.

Mitraille attaquait son quatrième flacon. Il demanda :

« Que dit Mme la comtesse? Il y avait du temps que je n'avais trouvé le vin si bon ! »

Mélise lut encore :

« .... Recommande ta sœur au chevalier Gaétan :

qu'elle soit sa femme. Adieu, sois béni. Quand tu liras ces lignes, tu n'auras plus de mère. Je n'entendrai pas sonner neuf heures, ici-bas.... »

« Quelle heure est-il? » cria Mélise d'une voix brisée.

Elle arracha le dernier flacon des mains de son père.

Le beffroi sonnait neuf heures.

Mélise, forte comme un homme, entraîna son père à l'étage inférieur. La foule envahissait les corridors. Mélise perça la foule. Elle rentra dans sa chambre et dit :

« A vos épées, messieurs ! Chevalier, il faut sauver la mère de votre femme ! Roger, oh ! Roger ! il faut sauver ta mère ou mourir ! »

Les deux jeunes gens se ruèrent au dehors. La cohue, éventrée par un choc terrible, résista, hurla, puis s'ouvrit devant eux.

XXII

LA COUR D'ENQUÊTE.

Ce matin-là, le bon duc César de Vendôme et sa suite, une maigre suite, galopaient le long de la rivière de Peyre presque aussi poudreux que l'était la veille notre ami le chevalier Gaétan. Ils étaient une demi-douzaine, montés, tant bien que mal, sur des chevaux de pays, et jouant de l'éperon à l'envi l'un de l'autre. De temps en temps César Monsieur regardait derrière lui la route parcourue, comme s'il eût craint d'être poursuivi. Son visage était chagrin et les gens de sa domesticité avaient l'air fort découragés.

« Ventre-saint-gris ! disait M. de Vendôme en essuyant la sueur de son front, je n'ai jamais été si fou que d'aimer les dames. La reine faisait les doux yeux à monsieur

mon fils, le duc de Beaufort; vous l'avez tous vu, messieurs! Donnez-moi à choisir entre la colique et une femme, je prendrai la colique! On vit avec la colique, vertubien! et les femmes tuent! Mme la reine a mis ce pauvre Beaufort, le petit-fils d'Henri IV, à la Bastille, pour plaire à ce croquant de Mazarin. Piquez des deux, s'il vous plaît; je ne me croirai en sûreté que chez monsieur mon ami, le duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne! »

Et la petite troupe passa le long de l'eau sombre encaissée entre ses hautes rives, au milieu d'un nuage de poussière.

Un clou chasse l'autre. M. de Vendôme, à cent cinquante lieues de Paris, croyait encore avoir les mousquetaires à ses trousses; la belle peur qu'il avait lui faisait oublier son infirmité. Depuis trois jours il était en paix avec ses entrailles.

Devant lui et son escorte s'élevait au loin ce mamelon de forme bizarre qui mettait dans l'ombre la vaste carrure du château de Pardaillan.

C'était l'heure, à peu près, où la grand'porte s'ouvrait aux assaillants, d'après l'ordre de Mme Éliane. M. de Vendôme et ses gens couraient depuis le lever du jour, fuyant la poursuite imaginaire des suppôts de M. de Mazarin, qui ne s'inquiétaient d'eux nullement.

A la même heure, la comtesse Éliane, qui venait de donner ses dernières instructions à Mitraille, était seule dans son oratoire:

Depuis son entrevue avec le conseiller Renaud de Saint-Venant, elle était restée en proie à cette fièvre lente qui accompagne les résolutions suprêmes. Maintenant, elle subissait une sorte de prostration ressemblant à un sommeil.

Elle demeura longtemps immobile, assise dans son fauteuil, et gardant l'attitude d'une personne qui va se lever. Ses yeux regardaient vaguement au-devant d'elle et sans voir. Elle écoutait les bruits qui venaient d'en bas et qui allaient sans cesse grossissant.

Elle avait peur, mais c'était chez elle un sentiment irraisonné; dès qu'elle réfléchissait, elle cessait de craindre.

N'avait-elle pas un bouclier contre toute attaque? un refuge contre toute misère?

Elle se disait cela, et son pauvre cœur se gonflait à la pensée de ces liens adorés qu'elle allait volontairement briser.

Son fils! ce beau, ce noble, ce hardi jeune homme au rire si franc et si doux! Sa fille! oh! comme elle l'avait ardemment contemplée, cette nuit! Jamais elle ne l'avait trouvée si belle! Jamais l'âme de Pola n'avait parlé si tendrement dans ses grands yeux!

On l'eût entendue parfois, la mère désolée, balbutiant des paroles sans suite : prières et plaintes.

« Mon Dieu! disait-elle, ayez pitié de moi! Je les ai revus, tous deux, tous deux ensemble. Ils étaient là. J'ai eu leurs têtes chéries à la fois sur mon sein!

Peut-on en même temps être si heureuse et tant souffrir! Mon Dieu! mon Dieu! ils sauront tout. J'ai bien voulu me confesser à eux morte. Vivante, je n'ai pas eu le courage d'humilier mon front de mère devant eux. Ma bouche n'aurait pas su prononcer ces terribles paroles : j'ai trompé! j'ai menti.... qu'ils apprennent la faute en même temps que l'expiation! »

Elle s'interrompit, tandis qu'un sourire naissait parmi ses larmes.

« Ils me pardonneront! murmura-t-elle. Ou plutôt ils ne comprendront même pas qu'on m'ait accusée. Où est la faute? où est le crime?

« Mon bien-aimé Pol vivait quand j'ai accepté en son nom la succession de Pardaillan, qui était à moi avant même d'être à lui. C'est ici la maison de mon père! Aux yeux de Dieu, j'ai bien fait, et c'est avec les yeux de Dieu que les hommes jugent ceux qui ne sont plus. Vivante, je serais condamnée; les gens du Parlement ne verraient que le fait brutal : ma signature substituée à celle de mon mari, et cette longue, longue feinte qui a supposé pendant des années la vie d'un trépassé, cela est criminel; cela est sacrilége.... Mais quand ils m'entendront crier ma plaidoirie du fond de ma tombe, ils m'écouteront..., et la reine aura honte d'avoir été ingrate. Elle se souviendra : la mort réveille la mémoire endormie. On a peur, la nuit, d'offenser les morts. Mes enfants, mes chers enfants seront sauvés par leur deuil! »

Elle se leva, et, passant la main sur son front, elle gagna la porte de l'oratoire qui donnait sur la chambre du deuil. Autour de son visage se jouait un vague rayon de joie : joie austère, joie tragique, et dont rien ne saurait dire les douces simplicités.

Elle allait à la mort, consciencieuse et résignée. Elle pouvait se tromper ; elle agissait de bonne foi.

Elle était jeune, parce qu'elle avait vécu solitaire. Elle aimait passionnément : un souvenir vers lequel sa mort s'élançait, une réalité dans son cœur se détachait avec des déchirements profonds.

Elle était brave, elle était calme.

La porte ouverte laissa voir la sombre placidité de cette tombe où la plus belle des femmes avait enfoui sa jeunesse opulente et si bien faite pour l'éclat souriant du soleil de la cour.

Dans cet ordre d'idées, Éliane ne regrettait rien. Elle ne se tenait même pas compte à elle-même de ce long sacrifice qui n'expiait aucune faute aux yeux sévères de sa conscience. Elle avait poussé jusqu'au sublime le culte de la veuve et l'amour de la mère. Cela se devait.

Elle traversa la chambre et entra dans l'alcôve. Son regard mélancolique et doux se reposa d'abord sur le lit occupé, puis sur la couche vide qui était la sienne. Elle pensa :

« Nous allons être deux ici désormais. »

La visite de M. le baron de Gondrin et du conseiller

de Saint-Venant n'avait laissé aucune trace. Du moins Mme Éliane ne remarqua rien qui pût lui faire soupçonner que sa retraite avait été violée. La couche du mort était intacte, et les couvertures étaient disposées comme d'habitude.

Mme Éliane ferma à double tour la porte qui était au fond de l'alcôve. Elle s'agenouilla devant le lit du défunt.

« Pendant quinze ans, dit-elle, j'ai fait ainsi chaque matin et chaque soir. Quand j'ai manqué parfois à ce rendez-vous, Pol de Guézevern, mon mari, mon premier, mon dernier amour, c'est que j'étais à la recherche de notre fils. Aujourd'hui, voici pour la dernière fois ma voix qui monte vers vous; ma bouche va se fermer muette; priez, Pol, mon mari, afin que je vous rejoigne auprès de Dieu. »

Elle se tut, continuant son oraison au dedans d'elle-même.

Une grande clameur qui venait d'en bas la releva tremblante sur ses pieds.

« Ah ! fit-elle en plongeant sa main sous le revers de sa robe, je n'ai pas beaucoup de temps devant moi. »

La pendule de la chambre du deuil marquait douze minutes avant neuf heures; Mme Éliane tira de son sein un petit flacon en cristal taillé, dont le bouchon était recouvert par une capsule d'or.

« J'ai acheté cela de maître Mathieu Barnabi, pensa-

t-elle tout haut, le jour où M. de Saint-Venant m'a dit qu'il voulait ma fille. En me le vendant un prix qui aurait payé un diamant, il me dit : « Madame la comtesse, voici qui est plus rapide que le poignard ; cela foudroie ! »

Elle mit la transparence du cristal entre elle et la lumière faible qui filtrait à travers les draperies des croisées. Pour un instant, le silence semblait s'être rétabli à l'étage inférieur.

Mme Éliane ne pouvait deviner les motifs de ce silence commandé par la solennité du moment. Le tribunal d'enquête, constitué selon les formes, et assisté d'un luxe inusité de personnages judiciaires, venait de se montrer à la foule. Le président, délégué par le parlement de Grenoble, avait paru au seuil de la grand'salle, entouré de ses conseillers et assesseurs, et avait prononcé un discours pour inviter l'assistance à l'ordre et au recueillement.

Mme Éliane effleura de ses lèvres le voile noir qui recouvrait la figure du mort.

« Toi aussi, murmura-t-elle, tu quittas la vie pour sauver ceux que tu aimais. Chaque parole de ton pauvre message est gravée dans mon cœur. Je vais faire comme toi : je vais à toi ! »

Elle déboucha le flacon de cristal d'une main ferme.

Mais avant de le porter à ses lèvres, elle tressaillit et une pâleur plus mate envahit ses joues.

« Pardonnez-moi, Dieu, mon créateur, dit-elle tout haut, je veux vous donner mon âme!

Elle déposa le flacon sur la tablette qui était à-côté du lit de Guezevern, et marcha d'un pas ferme vers le prie-Dieu où elle s'agenouilla.

Pendant qu'elle était là, prosternée et perdue dans son recueillement profond, deux sons parvinrent à ses oreilles. C'était d'abord le bruit du rez-de-chaussée qui allait s'enflant et qui semblait se rapprocher. Ce fut ensuite un frôlement à peine perceptible qui paraissait partir de l'alcôve.

Ce dernier bruit ne dura que l'espace d'une seconde.

Mme Éliane ne se retourna point, parce qu'elle était sûre d'avoir fermé à clef la porte de l'alcôve.

Des pas lourds montèrent le grand escalier, des portes furent ouvertes avec fracas, des armes sonnèrent. Il était temps. Éliane baisa passionnément les pieds du crucifix, et se leva dans toute sa radieuse beauté, le front calme, le sourire aux lèvres.

« Me voici, Pol, mon mari! murmura-t-elle comme si, fiancée, elle eût été sur le point d'entrer dans le lit conjugal.

Sa main s'étendit vers la tablette pour y prendre le flacon de cristal. Sa main rencontra le vide; elle chercha. Les draperies rabattues faisaient le jour bien sombre dans l'alcôve. Ses doigts impatients se prirent à trembler.

Au dehors, les pas avaient fait du chemin. Ils heurtaient déjà les dalles du corridor. Il n'y avait plus de cris, mais on entendait un vague et large murmure.

Éliane était sûre d'avoir mis le flacon sur la tablette. Elle se souvint de ce léger bruit, entendu pendant sa prière. Le flacon avait pu glisser. Elle s'agenouilla et chercha; une angoisse lui venait au cœur. Elle se hâtait, déjà éperdue, car le temps désormais se comptait pour elle, non plus par heures, non plus par minutes même, mais par secondes.

Il fallait trouver ce flacon à l'instant même, — ou vivre !

Or, la vie l'épouvantait comme d'autres peuvent être terrifiés par l'idée de la mort.

Comme elle cherchait, accroupie, des yeux et des mains, tâtant le sol et rendant déjà ces plaintes qu'arrache la détresse, on frappa à la porte du fond de l'alcôve, et une voix dit tout bas, une voix qui remua jusqu'à la dernière fibre de son cœur :

« Mère, c'est moi, Roger, votre fils, et c'est Pola, votre fille. Ouvrez ! »

Mme Éliane appuya ses deux mains contre sa poitrine haletante. — Puis elle s'étendit à quatre pieds sur le carreau, cherchant cherchant, avec avidité, avec folie.

Il se faisait un silence du côté du grand corridor. On eût dit que l'armée judiciaire formait ses rangs.

« Ma mère ! appela notre pauvre Pola. Est-ce que tu ne nous aimes plus ! Ouvre, je t'en prie ! »

En même temps, une main essaya la serrure.

La comtesse rendit un râle.

A l'autre porte, deux hampes de hallebardes retentirent, frappant ensemble les dalles du corridor.

Et une voix solennelle perça les épais battants, disant : « Ouvrez, de par le roi ! »

Cette voix traversa la chambre du deuil et s'entendit jusque dans le corridor intérieur, car Roger et Pola s'écrièrent à la fois :

« Mère ! oh ! mère ! laissez-nous vous défendre ou mourir avec vous ! »

Éliane avait bondi sur ses pieds, renonçant à chercher le flacon introuvable. Ses yeux brûlaient parmi la pâleur mortelle de son visage. Ses cheveux, violemment hérissés, dénouèrent leurs liens et ruisselèrent sur ses épaules.

Elle s'élança, folle et navrée, cherchant une arme au hasard, et, d'avance, ses mains crispées arrachaient l'étoffe de sa robe, à la place du cœur, pour que le couteau eût un passage facile.

Elle allait, rugissant comme une lionne, et révoltée contre Dieu qui lui refusait le suprême abri du trépas. Elle disait :

« Mes enfants ! mes enfants ! je veux mourir ! mourir avant que vous soyez témoins ! La mort ! la mort avant l'heure de l'opprobre ! »

Mais rien ne s'offrait à sa vue qui pût faire arme et déchirer son sein. Il n'y avait, dans cette chapelle austère, ni poignard, ni couteau, ni épée.

Elle s'épuisait, rôdant et interrogeant chaque objet. Il y avait du sang dans son œil hagard. Le délire la tenait.

« Ma mère! ma mère! » dirent encore une fois les enfants en secouant les battants fermés au fond de l'alcôve.

Et à l'opposé, la voix grave ayant vainement répété sa sommation, ordonna :

« De par le roi, jetez bas cette porte! »

Mme Éliane se replia sur elle-même et ses yeux égarés interrogèrent les murailles pour choisir l'endroit où elle allait se briser le crâne. Partout la tenture funèbre recouvrait les lambris comme un coussin.

La porte extérieure, ébranlée par une main vigoureuse, battit.

Éliane, oh! vous ne l'eussiez pas reconnue, tant l'excès de la misère la déguisait terriblement! Éliane, échevelée, débraillée comme une femme coupable que la peur aurait chassée de son lit adultère, avisa l'une des fenêtres et fit un bond de folle en rendant un cri extravagant.

Elle avait trouvé son refuge. — Au delà de la fenêtre, c'était le fossé profond, le fossé creusé dans le

Elle saisit à deux mains la ferrure de la croisée; mais ses misérables doigts défaillaient et ne pouvaient.

Elle s'efforça, acharnée à sa tâche, soufflant, sifflant et pleurant des larmes sanglantes. La ferrure lourde et dure résista longtemps. Au moment où elle cédait, la porte extérieure s'ouvrit à deux battants, laissant voir l'imposant appareil du tribunal d'enquête, dont les membres se groupaient sur le seuil, autour du président à mortier du parlement de Grenoble.

Éliane se laissa choir contre la muraille, vaincue et comme écrasée. Son œil troublé vit tout un horizon de têtes solennelles derrière lesquelles flottaient des panaches. Il n'était plus temps de se réfugier dans la mort. Dieu impitoyable n'avait pas voulu. Les pauvres beaux yeux de la comtesse se fermèrent, tandis que sa poitrine exhalait un dernier gémissement.

Il se fit un mouvement dans la majestueuse foule, conseillers, juges, sénéchaux, baillifs, gruyers, prévôts et gens du roi qui ouvrirent leurs rangs pour donner passage à M. le baron de Gondrin-Montespan emplumé, lui tout seul, autant que les quatre coins d'un dais, doré, brodé, frangé, pomponné et si beau que, pour le regarder, Cathou Chailhou mettait ses deux mains au devant de ses yeux, comme s'il eût été le soleil. Il était escorté par le doux Renaud de Saint-Venant, orné de son plus tendre sourire, et par le savant médecin Mathieu Barnabi, prêt à opé-

rer toutes les constatations que pouvait réclamer la science.

Les mesures n'étaient pas prises à demi. Tout se faisait richement, et après une enquête semblable la vérité devait luire comme un incendie.

Derrière M. le lieutenant de roi et sa cour, une demi-douzaine de gens d'armes venaient.

Puis un nombre de témoins choisis parmi les notables de la contrée.

La chambre du deuil était déjà remplie à moitié, que le tribunal restait encore sur le seuil.

Et tous ceux qui étaient là semblaient animés du même esprit de haine et de rancune contre cette lamentable créature qui avait été si puissante et si riche, qui avait excité tant d'étroites, tant d'implacables jalousies au temps de sa fortune, et qui était là, vautrée comme un gibier abattu dans la poussière, abandonnée du monde entier, et s'abandonnant elle-même.

M. le lieutenant de roi, parlant d'une voix éclatante, fit faire la haie militairement, et invita le tribunal à prendre place au premier rang. Le président et ses assesseurs entrèrent aussitôt d'un pas processionnel. La mise en scène était parfaite. Les juges se rangèrent en cercle au-devant de l'alcôve.

Le lieutenant de roi, Saint-Venant et Mathieu Barnabi se placèrent entre les deux lits.

« Qu'on amène cette femme ! ordonna le baron. Il faut que l'enquête soit contradictoire. C'est la loi. »

Deux soldats prirent Mme Éliane sous les aisselles et l'amenèrent. On lui donna un siége. Elle seule fut assise au milieu de cette foule qui se tenait debout.

XXIII

TÊTE-DE-BŒUF.

Au milieu d'un religieux silence, M. le lieutenant de roi prit un papier des mains de Saint-Venant et lut l'exposé des faits qui étaient reprochés à la soi-disant comtesse de Pardaillan. Il y en avait long. La main habile du conseiller Renaud se reconnaissait dans ce remarquable travail près duquel le fameux acte d'accusation du prêtre de Loudun était une bagatelle. Mme Éliane, selon ce factum, avait mis le pied sur tous les degrés de l'échelle du crime. Elle était coupable de dol, de fraude, de fausses signatures, de supposition de personnes, de magie, car il en fallait toujours un peu, de sacrilége, d'adultère, d'empoisonnement, etc.

L'assistance écouta l'énumération de ces divers for-

faits avec une pieuse horreur. Seulement les dames, car il y avait des dames, trouvèrent que la liste était un peu écourtée.

Après la lecture, il fut demandé à l'accusée si elle avouait ou si elle contestait.

Mme Éliane avait ses deux mains livides qui pendaient jusqu'à terre. Sa tête venait en avant, courbée sur sa poitrine et demi-voilée par les masses de ses longs cheveux. L'aspect de toute sa personne éveillait une idée d'agonie. Elle ne répondit point.

Elle pensait pourtant. Elle espérait mourir de cette indicible angoisse qui lui torturait l'âme. Elle pensait : elle avait peur de ne pas mourir assez vite. Tout ce qui lui restait de sentiment se concentrait sur un seul fait, un bruit sourd et patient qui persistait au fond de l'alcôve. Éliane savait que ses enfants étaient là, et qu'ils essayaient d'ouvrir la porte ; ses bourreaux pouvaient frapper : son vrai supplice était la pensée de ses enfants.

M. le lieutenant de roi et son fidèle ami Renaud écoutaient aussi, depuis quelques secondes, mais non point la même chose. Leurs oreilles étaient tendues vers la porte extérieure par où entraient de lointaines clameurs. On eût dit un tumulte nouveau qui avait lieu en bas, vers le pont-levis.

Le baron de Gondrin agita sa main baignée de dentelles et dit à haute voix, et en s'adressant aux soudards postés dans le corridor :

« Messieurs, veillez et protégez la justice du roi! »

Puis parlant à la cour d'enquête, et récitant évidemment une leçon apprise par cœur, il ajouta :

« Monsieur mon ami, le conseiller de Saint-Venant, qui a bien mérité du roi et de Mme la régente, ainsi que maître Mathieu Barnabi, en dévoilant un mystère d'iniquité, vous dira le menu de cette ignominieuse affaire dont la pareille ne s'est jamais offerte à l'indignation du monde civilisé. Non, depuis les temps les plus reculés de l'histoire, depuis le siècle des Atrides, depuis.... mais ceci regarde M. de Saint-Venant. Moi, légitime héritier du feu comte de Pardaillan, décédé en ce lieu même et probablement victime de quelque noire trahison, je me bornerai à mettre sous les yeux de la cour la preuve irrécusable de mon droit en même temps que le témoignage manifeste de l'infernale perversité de cette femme. Qu'on écarte les draperies! »

Les rideaux noirs qui pendaient au devant des croisées glissèrent aussitôt sur les tringles, et, pour la première fois depuis quinze années, le grand jour du dehors se rua dans la chambre du deuil.

En même temps, Renaud d'un côté, M. le baron de l'autre rejetèrent à droite et à gauche les draperies de l'alcôve elle-même.

Jusqu'alors, l'assistance avide n'avait pu voir qu'une forme indécise dans le lit, placé à gauche du lieutenant de roi.

Tout le monde se pencha en avant, tandis que la cu-

riosité arrivée à son paroxysme arrachait un murmure à toutes les poitrines. Les juges s'agitèrent comme les autres, et M. le président à mortier faillit perdre l'équilibre, tant il allongeait de bon cœur son respectable cou.

Les dames frémissaient d'aise et n'auraient pas donné leur matinée pour une soirée d'amour.

Dans toute cette cohue, il n'y avait que la pauvre Éliane pour n'avoir point bougé. Celle-là était de pierre.

Le grand jour, faisant irruption dans l'alcôve, montra le corps de feu Pol de Guezevern, comte de Pardaillan, avec son voile noir sur le visage.

On avait douté jusqu'à ce moment. Toutes les bouches restèrent muettes et béantes.

« Voilà mon compétiteur! reprit le baron de Gondrin d'une voix éclatante. Voilà celui qui touche mes revenus et qui porte mon titre. Je laisse tous les autres crimes à qui de droit, mais je reprends mon bien effrontément volé! »

Il arracha d'un grand geste la couverture du lit.

« Holà! monsieur le comte! cria-t-il en même temps d'un accent sarcastique. Debout! défendez votre signature et votre femme! Dites que Mme la comtesse ne vous a point versé la mort dans une tasse de vin, mon digne seigneur! et dites que je ne suis pas le vrai, le seul comte de Pardaillan-Montespan depuis quinze années! »

Le moment était si dramatique, qu'aucune de ces dames ne songea à baisser les yeux.

Bien entendu, le pauvre Pol de Guezevern ne répondit point à ce défi; son corps embaumé n'avait point l'air du tout de vouloir s'éveiller en un miracle.

Dans le silence qui suivit, silence profond, où chacun retenait son souffle, on entendit un petit bruit au fond de l'alcôve, comme si le pêne de la porte cédait enfin à un effort contenu, et un grand bruit du côté de l'entrée principale : des cris, des jurons, avec un cliquetis d'épées.

M. de Gondrin répéta :

« Messieurs, protégez la justice du roi ! »

Puis, achevant sa besogne, il reprit :

« Voyons, monsieur mon cher cousin, Pol de Guezevern, témoignez, s'il vous plaît, par votre parole ou par votre silence, par votre vie ou votre mort! Chacun ici, juges et assistants, va venir et tâter vos membres rigides. N'êtes-vous qu'endormi, mon cousin? Il est temps encore de protester. Je suis bon parent et je vous réveille ! »

Sa main tomba lourdement sur l'épaule du mort.

L'auditoire poussa un grand cri : un cri de stupeur, auquel répondit une sorte de rauquement insensé qui sortait de la poitrine de Mme Éliane.

En frappant l'épaule du cadavre embaumé, M. le lieutenant de roi s'était retourné vers l'assistance d'un air provoquant et vainqueur. Il vit Mme Éliane se

dresser toute droite, comme si une invisible main l'eût soulevée par les cheveux, étendre les bras avec folie, rougir, pâlir, puis tomber tout de son long inanimée.

M. de Gondrin, étonné de la stupéfaction générale et sentant à ses côtés le conseiller de Saint-Venant qui grelottait comme un fiévreux, ne se retournait point, parce qu'il venait d'apercevoir au seuil de la porte principale la figure échauffée de ce bon M. de Vendôme, lançant de droite et de gauche de beaux coups de poing aux gens qui lui barraient le passage.

« Ventre-saint-gris! dit le fils de la belle Gabrielle; bonjour, Gondrin, tenez-vous bien! Vous êtes proscrit, mon compagnon! Arrière, marauds! Est-ce ainsi qu'on reçoit un enfant de France! »

Chose singulière et qui finit par épouvanter M. de Gondrin, l'enfant de France avait beau crier, personne ne faisait attention à lui. Tous les regards pétrifiés restaient en arrêt sur l'intérieur de l'alcôve comme si la tête de Méduse montrait là son masque stupéfiant.

Et en vérité, la comparaison n'est pas trop forte. La tête de Méduse n'eût point suffi peut-être à produire l'écrasant étonnement qui paralysait l'assemblée.

Il y avait là quelque chose de plus effrayant que la tête de Méduse.

Une main toucha par derrière l'épaule du lieutenant de roi, et une voix parla qui le fit frissonner jusque dans la moelle de ses os.

« Mort de moi! dit cette voix qui avait l'accent bas-

breton et qui lança rondement le juron favori de Pol de Guezevern, le feu est-il au logis? Vous m'avez fait mal, monsieur mon cousin de Gondrin-Montespan. Pour éveiller les gens, il n'est pas besoin de frapper si fort! »

Un murmure sourd courut comme un frisson dans l'auditoire, qui tremblait. Les mêmes mots se glaçaient sur toutes les lèvres pâles :

« Il a parlé ! le mort a parlé! »

C'était une épouvante profonde. Chacun aurait voulu fuir. Les dents de M. le président à mortier claquaient comme une paire de castagnettes.

Le lieutenant de roi, blême aussi, mais gardant le front haut, se retourna enfin. Il vit le mort qui avait quitté sa couche et qui était debout derrière lui : un grand corps tout blanc avec un voile noir sur le visage.

M. de Gondrin-Montespan était un homme brave et fort. Il fut frappé violemment, mais il ne s'abandonna pas lui-même.

« Ah! ah! fit-il en essayant de railler. On a ajouté un acte à la comédie! »

En ce moment la porte du fond s'ouvrit doucement, montrant les visages graves de Roger et du chevalier Gaétan.

« Bon ! reprit M. de Gondrin. Voici le restant des histrions ! »

Puis, s'adressant au fantôme voilé de noir il ajouta :

« L'ami, montrez-nous, je vous prie, votre figure.

Le fantôme obéit aussitôt. Le voile tomba.

« Ventre-saint-gris ! s'écria M. de Vendôme, qui poussait en ce moment sans façon le président à mortier pour se frayer un passage; tu as bruni depuis le temps, Tête-de-Bœuf ! Y avait-il longtemps qu'on ne t'avait vu, breton bretonnant de Guezevern ! »

Le lieutenant de roi avait reculé de plusieurs pas à la vue des traits qui étaient sous le voile noir, et le conseiller Renaud, suffoqué, s'appuyait au lit de Mme Éliane.

Roger, le chevalier Gaétan et Mélise avaient dit d'une seule voix :

« Don Estéban ! le More ! »

Derrière eux, ce coquin de Mitraille se leva sur ses pointes, chancelant bien un peu, mais rendu à toute sa perspicacité par un sixième flacon qu'il avait lampé à la volée.

« Sanguedimoy ! s'écria-t-il, je savais bien que je l'avais vu quelque part ! Le More est Pol de Guezevern avec une barbe de mécréant, et Pol de Guezevern est le More à qui on a fait le poil ! Ce que tout cela veut dire, je n'en sais rien ; mais mettons toujours flamberge au vent, mes pigeons, et Pardaillan ! Pardaillan ! pour toujours ! »

Dans l'ombre du corridor, une douzaine d'épées sonnèrent en sautant hors du fourreau. Mélise se jeta au cou de son père.

Il y avait un grand malheur pour M. le lieutenant de roi. Il n'était plus ici le personnage principal. Le prestige qui l'environnait aux yeux des magistrats languedociens, dauphinois et rouerguillons était tombé à l'apparition de M. de Vendôme : — l'oncle du roi!

La cour d'enquête ne comprenait peut-être pas très-bien ce qui se passait; mais outre que c'est un peu l'habitude des cours d'enquête, il y avait un fait dont l'évidence ne pouvait échapper à personne. On était venu dans cette chambre pour y constater la présence d'un cadavre, et le cadavre se trouvait être un gaillard très-bien portant.

Sans M. le duc de Vendôme le coup de théâtre aurait manqué son effet en majeure partie, car personne ici ne connaissait Pol de Guezevern, sauf Mitraille, qui était suspect de partialité, Mme Éliane, dont on n'aurait certes point invoqué le témoignage, et trois hommes : M. de Gondrin, Saint-Venant, Mathieu Barnabi, qui, selon toute vraisemblance, auraient refusé le leur; mais M. de Vendôme, lui tout seul, valait tous les témoins du monde. Et M. de Vendôme avait parlé. M. de Vendôme avait dit le nom du cadavre vivant; M. de Vendôme l'avait appelé Pol de Guezevern!

« Monseigneur, dit le More, qui salua avec un merveilleux sang-froid, je vous remercie de m'avoir reconnu après tant d'années.

— Par la sambleu! répondit le duc de Vendôme, penses-tu qu'on rencontre tous les jours un intendant

honnête homme, Bas-Breton, buveur de cidre? Je n'ai oublié ni toi ni ton remède. Or çà, robins, êtes-vous ici par hasard pour faire de la peine à mon ami Guezevern?...

— Tiens! J'y songe! s'interrompit-il, souriant amicalement à M. de Gondrin. Baron, votre remplaçant, le nouveau lieutenant de roi, s'installe aujourd'hui à Rodez. C'est Guébriant, votre meilleur ennemi, qui vous cherche pour vous jeter dans un cul de basse fosse.

— Est-ce que M. de Beaufort!...commença Gondrin.

— Tête-de-Bœuf, s'écria le bon duc, à qui ce sujet d'entretien ne plaisait pas, déjeune-t-on chez toi? Ventre-saint-gris! je ne suis pas fier, et puisque tu es comte, je boirai de ton vin. Il y a une semaine et demie que je n'ai eu la colique.

— Celui-là est donc bien M. le comte de Pardaillan? » demanda avec respect le président à mortier du parlement de Grenoble, qui venait de consulter ses assesseurs.

Ici se plaça un fait remarquable. Ce ne fut par M. le duc de Vendôme qui répondit; ce fut la voix de la foule, cette grande voix toujours généreuse aux vainqueurs et à qui sa noble sagesse a mérité le nom de « voix de Dieu. »

La voix de Dieu dit :

« Longue vie au comte de Pardaillan!

— Qui donc a jamais douté de lui?

— Mort et malheur à ceux qui calomniaient la sainte comtesse!

— La mère des pauvres!

— La providence du pays ! »

Cathou Chailhou arracha sa propre coiffe, pour la lancer au plafond, et, montrant du doigt le baron de Gondrin, elle résuma ainsi l'opinion générale :

« Puisque celui-ci, avec ses plumets, est dégommé de sa place, c'est un malfaiteur et il faut le noyer !

— Ou le brûler ! » amenda l'assistance.

Il y eut en même temps un mouvement offensif, dirigé contre M. le lieutenant de roi qui recula vers la porte du fond, suivi du conseiller Renaud.

Au seuil de cette porte, le chevalier Gaétan et Roger veillaient. Ils s'effacèrent et dirent :

« Passez, messieurs ; nous vous attendions. »

Une demi-heure après, Éliane appuyait son beau front contre le sein de son mari, et pleurait des larmes de joie.

« Me pardonnerez-vous, bien-aimée ? murmurait le comte de Pardaillan ; j'ai souffert quinze ans pour expier le crime d'avoir douté de mon bon ange.

— O Pol ! mon mari ! balbutiait Éliane. Ce n'est pas toi qui ressuscites, c'est moi ! Dieu est bon, et je passerai le reste de mes jours à le remercier de ce miracle !

— Ventre-saint-gris ! Tête-de-Bœuf ! cria le bon duc dans la salle à manger ; me laisseras-tu déjeuner tout seul, traître de Bas-Breton ! »

Le comte entra, soutenant sa femme radieuse de bonheur.

« Est-ce vrai que c'était elle qui tenait mon intendance, demanda le bon duc, au temps jadis?

— Elle a toujours été, répondit le comte, elle sera toujours mon intelligence et mon cœur.

— Sarpejeu! fit le duc, tu m'as montré trois drôles de choses en ta vie, Guezevern, buveur de cidre : un remède contre la colique, un intendant honnête homme, et une bonne femme. Tu dois savoir où est le merle blanc, hé?

— Sauf le respect que je vous dois, mes seigneurs et madame, dit ce coquin de Mitraille qui entra, roulant comme une caravelle, j'ai bu le septième et je ne m'en trouve pas plus mal ; je suis arrivé à temps pour empêcher un grand malheur. Dans le fossé, là-bas, M. le chevalier était en train de tuer M. le lieutenant de roi, et M. Roger tenait son épée sur la gorge du conseiller Renaud de Saint-Venant : Mathieu Barnabi se sauvait comme il pouvait. J'ai dit : sanguedimoy! changez, jeunesses! l'enfant ne peut pas faire la fin de son parrain! Alors, c'est M. le chevalier qui a pris Saint-Venant et M. Roger qui a décousu le Gondrin. Tout est donc au mieux. Moi j'ai assommé Barnabi comme un chien enragé. Ils sont morts tous les trois; que Dieu nous bénisse!

— Que Dieu nous bénisse! répéta pieusement M. de Vendôme, et qu'il me rende mon gouvernement de Bretagne! Là-bas, en vendant des pommes on gagne de quoi acheter du vin.

Le soir de ce jour, dans l'oratoire de Mme Éliane, toute la famille resta longtemps réunie. Il fallait bien que le More racontât ses étranges aventures, depuis l'heure où don Ramon l'avait racolé, demi-noyé qu'il était, pour le service de je ne sais quel prince d'Allemage, jusqu'au moment où il avait coupé sa longue barbe mahométane pour prendre la place de l'homme embaumé dans l'alcôve.

Quand il eut achevé, Mme Éliane mit les mains de Pola dans celles du chevalier, et Roger prit celles de Mélise, disant :

« Ma mère chérie, de votre gros péché de ce matin rien ne restera, sinon votre lettre qui nous ordonne d'être heureux. »

L'histoire rapporte que tous les pèlerins languedociens, dauphinois et rouerguillons revinrent pour les fiançailles, auxquelles le bon duc de Vendôme assista. Au dessert, il embrassa Mitraille, qui le lui rendit bien; ils étaient ivres tous deux jusqu'aux larmes.

« Ventre-saint-gris! dit le bon duc, il y avait plus de Pardaillans entre Guezevern et son héritage, qu'il n'y a de Bourbons entre moi et la couronne. Coquin de Mitraille, je t'arme chevalier par provision, et nargue de la colique, paillard que tu es, afin que Tête-de-Bœuf ton maître ait du respect pour toi, je te ferai marquis, quand je vais être roi de France! »

FIN.

TABLE.

I.	La folie noire du comte de Pardaillan	
II.	Brune et blonde	1
III.	Une aventure de Louis XIII	0
IV.	Une aventure d'Anne d'Autriche	45
V.	Le More	59
VI.	La Pomme d'amour	76
VII.	La Court-Orry	92
VIII.	Les deux Bergamasques	108
IX.	La lanterne magique	125
X.	La chasse d'Arlequin roi	140
XI.	M. le baron de Gondrin	155
XII.	La chambre à coucher de la reine	171
XIII.	Aventures de don Estéban	185
XIV.	L'ordre de la reine	203
XV.	Paysage du Rouergue	219
XVI.	La chambre de l'aïeul	234
XVII.	La veillée	250
XVIII.	La Chambre mystérieuse	266
XIX.	Renaud de Saint-Venant	282
XX.	L'alcôve	298
XXI.	Quatre flacons de vin de Guyenne	314
XXII.	La Cour d'enquête	325
XXIII.	Tête-de-Bœuf	339

FIN DE LA TABLE.

8737. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Par

00101505

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018